



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE  
Burton Historical Collection.

Presented to the Library of the University of  
Michigan by Clarence M. Burton, of Detroit.

Date *April, 1889.*

No. *31,*

1. 14. 3. 3.

DC

203

.G51



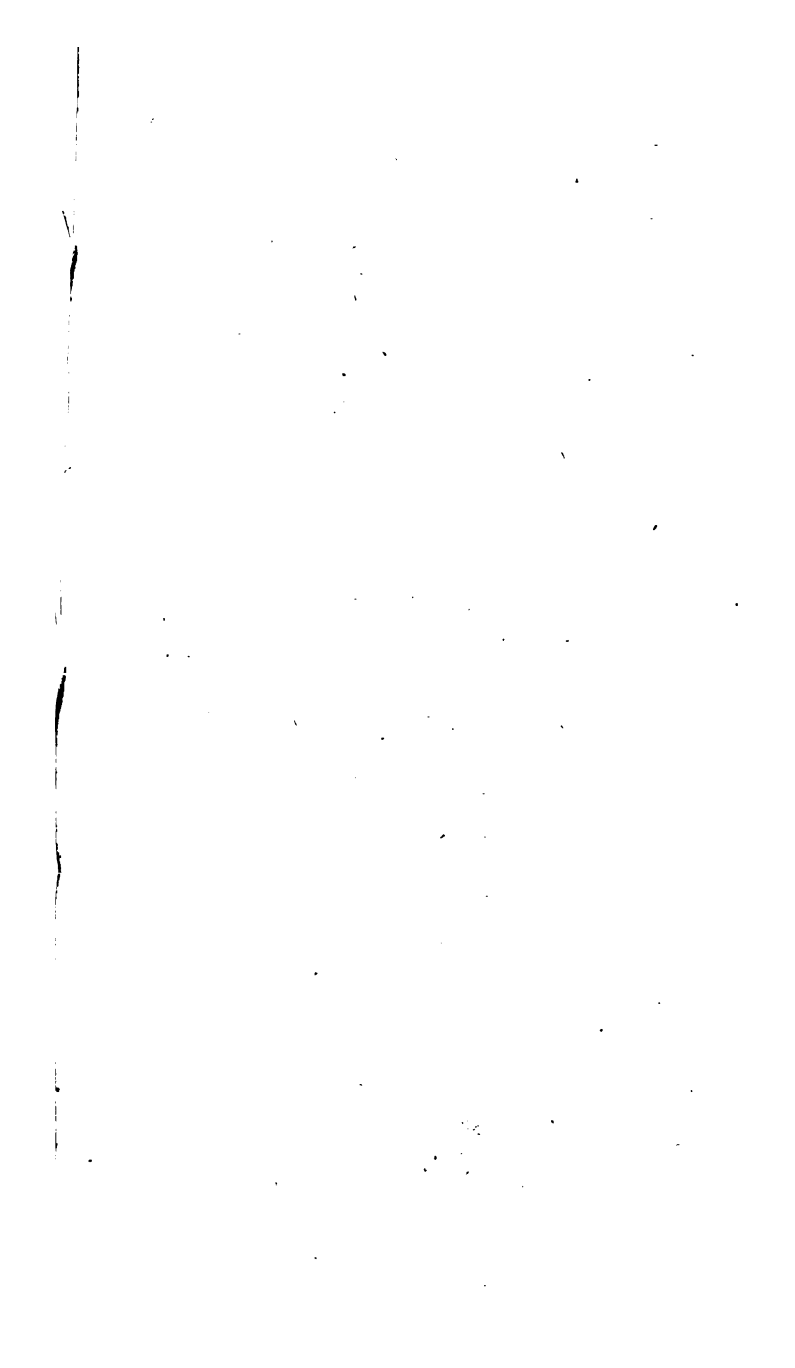






**HISTOIRE**  
**DE**  
**BUONAPARTE.**







*Monstre ! te voilà ! tu viens encore  
faire massacrer nos enfans.*

**HISTOIRE**

DE

34108

**BUONAPARTE,**

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A CE JOUR.

PAR M. A.-L.-J. GODIN.

**TOME SECOND.**

**PARIS,**

**MÉNARD ET DESENNE, FILS,**

**LIBRAIRES, RUE GIT-LE-CŒUR, N° 8.**

~~~~~  
**1816.**



17. 1. 1900

18. 1. 1900

19. 1. 1900

20. 1. 1900

21. 1. 1900

22. 1. 1900

23. 1. 1900

24. 1. 1900

25. 1. 1900

26. 1. 1900

27. 1. 1900

28. 1. 1900

29. 1. 1900

30. 1. 1900

# HISTOIRE

DE

## N. BUONAPARTE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Message du sénat, vœu émis par le tribunat , Buonaparte nommé empereur.*

**L**ORSQUE le fils adoptif de César eut triomphé de Lépide et d'Antoine , il voulut , en montant sur le trône , faire oublier les atrocités du triumvirat ; les proscriptions cessèrent , l'amnistie ne fut pas seulement dans sa bouche , mais dans son cœur , et les citoyens romains , en perdant leur liberté , ne

furent ni les témoins, ni les victimes de nouvelles scènes d'horreurs. Au contraire, à peine Buonaparte eut-il l'espérance de ceindre le bandeau des rois, qu'il montra toute la perfidie de son caractère. Le 6 germinal (27 mars), le sénat parla le premier de créer un empereur héréditaire, et neuf jours après, Buonaparte fit étrangler Pichegru par ses mamelouks. La condamnation de Moreau, le supplice de douze Vendéens, accompagnèrent son élévation. Il osa nommer *prévaricateur* un juge qui avait eu le courage de s'élever contre l'illégalité de la procédure, et le destitua. Bientôt il voulut que toutes les nations courbassent le front devant lui, et il fit répandre des flots de sang pour soutenir cette odieuse prétention. Des fusillades, des détentions arbitraires, lui rendirent raison de ceux qui tentaient de mettre un

frein à ses projets gigantesques ; l'Espagne fut conquise en pleine paix , et presque détruite pour satisfaire sa vengeance ; le pape , après avoir consenti à répandre sur lui l'huile sainte , fut traîné de prison en prison ; Moscou fut brûlée , quatre cent mille Français y perdirent la vie ; enfin les étrangers vinrent à deux fois jusque dans la capitale nous demander raison des outrages qu'ils en avaient reçus.

Déjà , dès le 2 germinal , semblable à ce criminel qui , pour détourner l'attention , feint de poursuivre le coupable , et pense en élevant davantage la voix parvenir à donner le change à ceux qui sont près de l'atteindre , Buonaparte avait fait dénoncer solennellement au sénat la correspondance que sa police , par l'entremise de Méhée , entretenait avec le ministre anglais à Munich ; il espérait par-là affaiblir ,

s'il était possible , l'impression défavorable ressentie par ses partisans, même les plus zélés , en apprenant l'assassinat du duc d'Enghien. Il avait aussi fait remettre à tout le corps diplomatique accrédité près de lui , un exemplaire des lettres et instructions de M. Drake , ainsi que le rapport du grand-juge. Les réponses des ambassadeurs ne furent que polies ; ils promettaient de faire passer à leurs souverains les pièces qui leur avaient été remises , et finissaient par désavouer tout ce qu'un agent diplomatique pourrait se permettre contre le droit des gens. L'ordre fut donné à tous les journaux de redoubler d'éloges , et l'on porta la folie jusqu'à faire publier qu'un prince africain , le roi Passador , qui avait fait une guerre vigoureuse aux puissans rois Tanguis , désirait ardemment pouvoir joindre à

son nom celui de Buonaparte , pour lequel il avait conçu une grande admiration , et que le capitaine Quoniam , de Cherbourg , avait consenti à lui donner cette marque de condescendance (1). Le *Moniteur* avait une tâche plus difficile à remplir, c'était de justifier tous les attentats du maître; il osa imprimer, à l'occasion d'un propos qu'on prêtait au prince de la Paix : *Dans le moment où l'Angleterre se servait du comte d'Artois comme sicaire, un des individus de sa maison périssait en réparation du crime sous le glaive des lois. Infâme ancien évêque d'Arras, voilà le résultat de vos conseils* (2). Le comte d'Artois un sicaire ! quelle basse injure ! quelle effronterie !

Le 6 germinal (27 mars), le sénat,

---

(1) Journal des Débats du 3 germinal an 12.

(2) *Moniteur* du 4 germinal an 12.

délibérant sur le message du gouvernement en date du 2, commença cette ridicule comédie, dont le dénouement fut l'asservissement de la France sous le plus dur despotisme. Il se rendit en corps auprès du premier consul, pour lui présenter une adresse dans laquelle, après avoir démontré la nécessité de créer une haute cour nationale, il dit : « Un grand tribunal assurera  
 « d'une part la responsabilité des fonctionnaires publics, et de l'autre, il  
 « offrira aux conspirateurs un tribunal tout prêt, tout investi de la con-  
 « sistance et des pouvoirs nécessaires  
 « pour maintenir la sûreté et l'existence d'un grand peuple attachées  
 « à la sûreté, à l'existence de son chef.  
 « Mais ce jury national ne suffit pas  
 « encore pour assurer en même-temps  
 « et votre vie et votre ouvrage, si  
 « vous n'y joignez pas des institutions

« tellement combinées que leur sys-  
 « tème vous survive. Vous fondez une  
 « ère nouvelle, mais vous devez l'é-  
 « terniser : l'éclat n'est rien sans la  
 « durée. Nous ne saurions douter que  
 « cette grande idée ne vous ait occupé;  
 « car  *votre génie créateur embrasse*  
 «  *tout et n'oublie rien.* Mais ne diffé-  
 « rez point.

« Vous êtes pressé par le temps ,  
 « par les évènements , par les conspi-  
 « rateurs , par les ambitieux ; vous  
 « l'êtes dans un autre sens, par une  
 « inquiétude qui agite tous les Fran-  
 « çais. Vous pouvez enchaîner le  
 « temps , maîtriser les évènements ,  
 « mettre un frein aux conspirateurs ,  
 « désarmer les ambitieux , tranquilli-  
 « ser la France entière, en lui don-  
 « nant des institutions qui cimentent  
 « votre édifice, et prolongent pour les



« enfans ce que vous fites pour les  
 « pères.... Dans les villes, dans les cam-  
 « pagnes , si vous pouviez interroger  
 « tous les Français l'un après l'autre , il  
 « n'y en a aucun qui ne vous dît ainsi  
 « que nous : *Grand homme , achevez*  
 «  *votre ouvrage , en le rendant immortel*  
 «  *comme votre gloire. Vous nous avez*  
 «  *tirés du chaos du passé , vous nous*  
 «  *faites bénir les bienfaits du présent ,*  
 «  *garantissez-nous l'avenir ».*

Buonaparte n'avait pas voulu répondre de suite à cette communication. Tout avait été combiné, et dans ce cas, plus qu'en tous autres, il fallait que le consul parût comme forcé de céder à ce qu'on disait être le vœu du peuple. C'est par cette raison sans doute que, pour préparer la voie et amener insensiblement les esprits à souffrir un changement aussi extraordinaire, on

avait répandu comme nous l'avons dit que Buonaparte voulait se faire nommer *empereur des Gaules*, et que le *Moniteur* avait ensuite déclaré que le titre de premier consul étant unique en Europe, c'était le seul qui pût convenir au chef de la grande nation. Ce ne fut donc que le 5 floréal (25 avril) que Buonaparte adressa au sénat un message dans lequel on remarqua les passages suivans :

« Votre adresse du 6 germinal dernier n'a pas cessé d'être présente à  
 « ma pensée ; elle a été l'objet de mes  
 « méditations les plus constantes.

« Vous avez jugé l'hérédité (1) de  
 « la suprême magistrature nécessaire  
 « pour mettre le peuple français à

---

(1) Le sénat laissait encore un peu à deviner dans son message ; Buonaparte va droit au but.

« l'abri des complots de ses ennemis,  
« et des agitations qui naîtraient d'am-  
« bitions rivales.....

« A mesure que j'ai arrêté mon at-  
« tention sur ces grands objets (le  
« triomphe de l'égalité et de la liberté),  
« je me suis convaincu davantage de  
« la vérité des sentimens que je vous  
« ai exprimés, et j'ai senti de plus en  
« plus que, dans une circonstance aussi  
« nouvelle qu'importante, les conseils  
« de votre sagesse et de votre expé-  
« rience m'étaient nécessaires pour  
« fixer toutes mes idées.

« Je vous invite donc à me faire  
« connaître votre pensée tout en-  
« tière.

• « Le peuple français n'a rien à ajou-  
« ter aux honneurs et à la gloire dont  
« il m'a environné; mais le devoir le  
« plus sacré pour moi, comme le plus  
« cher à mon cœur, est d'assurer à ses

« enfans les avantages qu'il a acquis  
 « par cette révolution qui lui a tant  
 « coûté, sur-tout par le sacrifice de  
 « ce million de braves, morts pour  
 « la défense de ses droits, etc. ».

L'impulsion était donnée ; tous les corps judiciaires , administratifs ou militaires , furent assemblés et votèrent des adresses pour demander que Buonaparte fût revêtu de la pourpre impériale , et pour consacrer l'hérédité dans sa famille. Enfin, le 10 floreal (30 avril), Curée fit une motion d'ordre tendante à ce que le premier consul fût déclaré empereur ; que l'hérédité fût établie dans sa famille ; que toutes les institutions qui n'étaient que tracées fussent définitivement arrêtées.

Les rôles avaient été distribués : les discours abondèrent ; les tribuns parlèrent dans le même sens et conclu-

rent de même. Il n'y eut qu'une seule opposition; elle vint de la part de cet homme affectant toujours un républicanisme désintéressé, de Carnot, qui depuis, après s'être paré de la décoration qu'il tenait de nos rois, reçut de l'usurpateur le titre de comte, et prouva que, comme beaucoup d'autres, à l'exemple du maître, il n'était qu'un comédien politique.

Les discours qui furent tenus à cette époque sont d'autant plus remarquables qu'on y fit en quelque sorte le procès à la révolution, et qu'on y consacra certains principes qui seuls font la condamnation de Buonaparte; tant il est vrai que, même dans le soutien de la plus mauvaise cause, la force de la vérité entraîne et fait souvent déposer contre elle.

Le premier des orateurs dit: « Tout  
« ce qui a été bouleversé n'était pas

« mauvais; il est dans l'existence des  
« nations des bases essentielles dont  
« le temps et les abus qu'il mène à  
« sa suite les arrachent quelquefois ,  
« mais elles y sont naturellement ra-  
« menées par leur propre poids; et  
« si une main habile prend soin de ré-  
« parer ces fondemens ébranlés, elles  
« s'y rasseient affermies par plusieurs  
« siècles.

« Pourquoi la démocratie et l'aris-  
« tocratie se sont-elles conservées dans  
« les petites nations ? pourquoi les  
« grandes nations ont-elles constam-  
« ment incliné vers le gouvernement  
« d'un seul ? c'est parce que la néces-  
« sité des choses ramène toujours les  
« peuples à ce qui leur est le plus  
« utile ».

Un autre dit : « Le système électif  
« n'est en quelque sorte qu'une théo-  
« rie effrayante de révolution. Chaque

« mutation fait éclater des ambitions  
 « particulières, nourrit l'esprit de fac-  
 « tion, ouvre des chances à l'intrigue,  
 « fournit des prétextes aux novateurs,  
 « flatte les jalousies et entretient des  
 « espérances illégitimes. En France ,  
 « la doctrine de l'hérédité est natio-  
 « nale. J'en appelle aux quatorze  
 « siècles qui nous ont précédés et à  
 « ces cahiers des assemblées bailla-  
 « gères , véritable expression de la  
 « volonté du peuple ».

Carion Nisas, dans son discours ,  
 dit : « L'hérédité éteint les ambitions,  
 « car elles y sont impuissantes ; mé-  
 « nage l'orgueil, car nul ne peut pour  
 « ainsi dire accuser de son exclusion  
 « que le ciel même : la plus parfaite  
 « hérédité est la plus simple , celle  
 « qui écarte le plus soigneusement  
 « jusqu'à l'ombre du choix et de la  
 « préférence. C'est ainsi que la loi sa-

« lique, plutôt vivante dans les cœurs  
 « qu'écrite dans les livres, selon l'ex-  
 « pression de nos historiens, a été  
 « tant de fois une loi de salut pour  
 « le peuple français ; et comme une  
 « révolution , ou plutôt le résultat  
 « d'une révolution, quand il n'est pas  
 « la perte de la liberté publique et  
 « de l'indépendance de l'état , n'est  
 « autre chose qu'un retour aux an-  
 « ciens principes avec des moyens  
 « nouveaux ; nous sentons aujour-  
 « d'hui la nécessité de ressusciter le  
 « pacte antique, et d'en faire une nou-  
 « velle application ».

Mais si ces divers orateurs s'enten-  
 dirent pour consacrer le principe de  
 l'hérédité, tous ne furent pas moins  
 d'accord pour combattre le principe  
 de la légitimité. Nous ne rapporterons  
 pas tous leurs moyens, car la plupart  
 se réduisaient à des injures contre la



famille qu'ils voulaient exclure. A les entendre, le retour d'une dynastie détrônée, abattue par le malheur, ne saurait convenir à une nation qui s'estime : il ne saurait y avoir de transaction sur une querelle aussi violemment décidée. Chacun d'eux mettait en avant la crainte des proscriptions ; l'un osait dire : « Huit millions d'acquéreurs de  
 « biens nationaux , cinq cent mille  
 « guerriers, tous les fonctionnaires de  
 « la république repoussent cette fa-  
 « mille, qui ne viendrait en France que  
 « pour égorger une partie de ses habi-  
 « tans et enchaîner l'autre ». Un autre ne craignait pas d'avancer qu'il n'y avait pas un Français qui ne frémit, qui ne vit son existence, celle de sa famille, mises en problème, sa fortune anéantie, ses jours en péril, et la patrie jetée dans l'océan des révolutions.

Ils ne se contentaient pas d'insulter

à l'auguste famille qui depuis huit siècles nous avait donné tant de rois , ils insultaient encore à la nation en l'accusant d'avoir désiré un changement de dynastie , et ces mêmes hommes , qui venaient de dire que la loi salique était une loi de salut , ne craignirent pas d'avancer que le peuple français avait agité la question de choisir un roi parmi quelques princes de l'Allemagne. (1)

---

(1) Comme nous l'avons déjà dit au commencement de cette histoire , le véritable but de la loi salique fut d'empêcher que jamais un étranger ne montât sur le trône de France. Il fallait la révolution , il fallait que toutes les idées fussent bouleversées pour que des Français , qui parlaient si souvent de patrie et d'honneur , s'avilissent au point de courber la tête sous le joug d'un Corse. La France pendant quatorze siècles avait conservé vierge cette loi ; les chefs de ses trois dynasties , Clovis , Pepin , Hugues , étaient

Le républicain Carnot, nous l'avons dit, fut le seul qui éleva la voix contre cette proposition. Il cita les romains du temps des Camille, des Cincinnatus, des Fabius, qui s'empres-  
saient eux-mêmes de déposer la puis-  
sance dictatoriale dès qu'ils n'avaient  
plus à en faire usage contre les ennemis  
du dehors; il cita les États-Unis d'Amé-  
rique qui, gouvernés par une puissance  
élective, n'en jouissent pas moins de la  
tranquillité.

« On va ouvrir des registres, ajouta-  
t-il, pour consigner le vœu qu'on  
dit être général ; de toutes les parties

---

de véritables Francs ; sous Charles VII elle  
ne souffrit point qu'un souverain anglais fût  
en même-temps le sien. Elle le combattit à  
outrance et finit par remporter la victoire.  
Enfin, d'après cette loi salique, le dernier  
des Français avait plus de droits au trône  
que le plus illustre étranger.

« de la France ce vœu va être ex-  
 « mé dans les adresses.... Par qui? Par  
 « des fonctionnaires publics, qui émet-  
 « tront sans doute le vœu de leur cœur,  
 « mais non celui du peuple tout entier.  
 « Quant aux registres ouverts aux  
 « citoyens, n'est-on pas autorisé à  
 « regarder ce mode de recueillir les  
 « volontés comme illusoire et chimé-  
 « rique, quand la liberté de la presse  
 « est anéantie, quand une réclamation  
 « honnête, respectueuse, n'a aucun  
 « moyen d'être connue ?

« Sans doute le rappel des Bourbons  
 « nous rapporterait la proscription (1);  
 « mais l'exclusion de cette ancienne  
 « dynastie n'établit pas la nécessité

---

(1) Sans les régicides, Buonaparte n'eût point trouvé tant de facilité à consommer son usurpation : on le voit par les efforts qu'on faisait de toute part pour accuser les princes d'un esprit de vengeance. Les régi-

« d'une dynastie nouvelle. D'ailleurs  
 « les puissances de l'Europe adhère-  
 « ront-elles au nouveau titre d'empe-  
 « reur ? les contraindra-t-on par la  
 « guerre à le reconnaître ? exposera-  
 « t-on la nation à des calamités cruelles  
 « pour faire triompher un événement  
 « politique dont la nécessité ne m'est  
 « nullement démontrée ? Je ne vois  
 « qu'un moyen de consolider la répu-  
 « blique française, c'est d'être juste ;  
 « c'est de faire en sorte que la faveur  
 « ne l'emporte pas sur le mérite des  
 « services réels. Mon cœur me dit que  
 « la liberté est possible, et qu'il est  
 « des moyens de la soutenir sans  
 « l'intervention d'un gouvernement  
 « arbitraire à l'ombre duquel elle

---

cides sentaient au fond de leur cœur que leur  
 crime était de ceux qu'on ne pardonne guère,  
 et ils ne voulaient point croire à l'inépuisable  
 bonté des Bourbons.

« meurt. Et comment songez-vous à  
 « créer un monarque sans avoir songé  
 « aux institutions qui peuvent garantir  
 « cette liberté » ?

Carion Nisas répliqua et soutint que  
 roi de France et empereur des Français  
 n'était pas la même chose ; que roi  
 de France était un roi féodal qui régnait  
 jusque sur le sol, et que le pouvoir  
 impérial était un pouvoir de tutelle,  
 un pouvoir de protection et entièrement  
 inoppressif. Puis il dit : « Le  
 « C. Carnot croit que le vœu du peuple  
 « est un projet conçu dans le cabinet :  
 « combien il ignore l'esprit du consul.  
 « Il ne sait pas que le consul s'est  
 « constamment opposé aux idées qui  
 « dominant toute la France. Il ignore  
 « que depuis quatre ans nous conspi-  
 « rons pour l'exécution de ces salu-  
 « taires idées. Il fallait marcher pas à  
 « pas, ne pas montrer tout-à-coup un

« jour trop vif à la nation encore  
 « malade ». L'orateur prit ici occasion  
 de rapporter une anecdote pour prou-  
 ver à la face du monde entier toute la  
 sensibilité de Buonaparte, ainsi que  
 son peu d'ambition. « On parlait des  
 « malheurs de la révolution devant le  
 « premier consul, et il en gémissait.  
 « Un de ces hommes qui, dans tous  
 « les évènements, ne voient que le moi  
 « humain, dit au consul : *Bannissez*  
 « *l'idée de ces malheurs ; la révolution*  
 « *doit vous être chère, elle a créé la*  
 « *place où vous êtes. Que répondit le*  
 « *consul ? Plût au ciel que la révolution*  
 « *ne fût point arrivée, que je fusse*  
 « *ignoré de l'Europe ! il n'y aurait point*  
 « *eu de Buonaparte, et il n'y aurait pas*  
 « *eu de malheureux. L'homme dont*  
 « *l'ame sensible s'explique ainsi est-il*  
 « *capable d'avoir provoqué le vœu que*  
 « *des milliers d'adresses lui ont expri-*

« mé depuis plusieurs années , et qu'il  
 « a formellement défendu de publier  
 « dans le Moniteur » ?

Nous ne savons comment Carion Nisas osa dire à la tribune que Buonaparte était étranger au changement qui se préparait, quand toute la France qui ne désirait point, mais qui avait deviné cette usurpation, savait tout le contraire. Cependant Carion Nisas lui-même prononça dès le premier jour la condamnation de Buonaparte, en rappelant le serment des cortès d'Aragon : « Nous autres , qui valons  
 « autant que toi, qui pouvons plus  
 « que toi, nous te faisons notre chef,  
 « pour être le gardien de nos intérêts,  
 « sinon, non ». Dans sa péroraison il disait aussi à Buonaparte : « C'est d'au-  
 « jourd'hui que vous devez compte  
 « au peuple d'un pouvoir définitif  
 « et constitué. Jusqu'à présent l'espé-



« rance enchantée n'a su que vous  
 « admirer , aujourd'hui la raison plus  
 « tranquille va vous juger. Les routes  
 « pour arriver au pouvoir suprême  
 « sont diverses et infinies ; il n'est  
 « qu'un moyen de s'y maintenir ». Le  
 rapporteur de la commission, dans les  
 suppositions bien gratuites sans doute  
 qu'il faisait en parlant du gouverne-  
 ment de Buonaparte, traçait aussi le  
 jugement que dix ans plus tard toute  
 la France prononcerait contre lui ;  
 chacun de ses éloges , chacune de ses  
 assertions devaient bientôt se changer  
 en autant de chefs d'accusations.

« Non , disait-il, il n'est plus au  
 « pouvoir d'aucune puissance hu-  
 « maine de rétablir le despotisme en  
 « France autrement que par la lassitude  
 « de l'anarchie. La nation a repris  
 « l'exercice de sa souveraineté ; elle ne  
 « se dessaisira point de ses droits, qui

« trouveront toujours des défenseurs  
 « dans le sénat, dans le corps législatif,  
 « dans le tribunat et dans le gouverne-  
 « ment lui-même, qui saura les res-  
 « pecter et les maintenir. Ainsi tout  
 « ce qui existe sera conservé ou amé-  
 « lioré ; la nation continuera d'exercer  
 « sa souveraineté par l'organe des re-  
 « présentans qu'elle aura choisis pour  
 « l'interprétation et la conservation des  
 « lois fondamentales de l'empire, pour  
 « la confection des lois civiles et cri-  
 « minelles, et pour le consentement  
 « des contributions publiques.

« Mais que parle-t-on de noblesse  
 « et de privilèges héréditaires ? Quel  
 « serait le Français, quel serait sur-  
 « tout le membre des premières auto-  
 « rités qui ne se trouverait pas suffisam-  
 « ment honoré du beau titre de citoyen ?  
 « Non ; il n'y aura plus parmi nous  
 « d'autre distinction que celle que

« donneront les vertus et les talens ,  
« d'autre considération que celle qu'on  
« acquerra par ses services personnels.  
« Et n'est-ce pas , nous le répétons  
« encore , pour maintenir ces précieux  
« avantages de la révolution ; que nous  
« voulons consolider le gouvernement  
« qui seul peut nous les garantir »?... ..

Cependant quelques tribuns, tout en votant dans le sens de Buonaparte , désiraient qu'on arrêtât d'avance quelques bases capables de retenir dans de justes bornes celui qu'on allait élever sur le pavois : l'un demandait la perpétuité du régime représentatif, la permanence d'un corps intermédiaire , égal à tous par les droits , supérieur à tous par des services rendus à la patrie ; il demandait que les membres de ce corps , gardiens de la liberté civile , obtinssent le respect des peuples par leur courage à dire au monarque toute

la vérité; enfin il voulait l'indépendance absolue des tribunaux. Un autre faisait sentir de quelle importance était le maintien d'une autorité *tribunitienne* distincte. Ceux-là du moins étaient sages; ils prévoyaient que sans garanties Buonaparte arriverait plus facilement au despotisme. Ces bases ne furent point arrêtées, et bientôt le tribunat, le seul corps qui pût contrebalancer le pouvoir immense du nouvel empereur, fut supprimé.

Le sénat reçut le 14 floréal (4 mai) le vœu émis par le tribunat, en même temps qu'il répondait au message que Buonaparte lui avait adressé le 5 (25 avril), dans lequel il lui demandait *sa pensée tout entière*. Le conseil privé s'assembla à Saint-Cloud : on s'occupa sur-le-champ de la rédaction d'un nouveau *sénatus-consulte*; les journaux se remplirent d'adresses qui

demandaient avec instance que Buonaparte fût déclaré empereur, et le 28 ( 18 mai ) l'adoption de ce sénatus-consulte fut annoncée par des salves d'artillerie. Le soir même le sénat en corps se rendit à Saint-Cloud où Buonaparte s'était retiré tout le temps qu'avait duré cette grande affaire. Cambacérès le harangua. Buonaparte répondit : « Tout ce qui peut contri-  
 « buer au bien de la patrie est essen-  
 « tiellement lié à mon bonheur. J'ac-  
 « cepte le titre que vous croyez utile  
 « à la gloire de la nation. Je sou mets à  
 « la sanction du peuple la loi de l'hé-  
 « rédité. J'espère que la France ne se  
 « repentira jamais des honneurs dont  
 « elle environnera ma famille. Dans  
 « tous les cas mon esprit ne sera plus  
 « avec ma postérité , le jour où  
 « elle cesserait de mériter l'amour  
 « et la confiance de la grande nation ».

Le dernier pas est fait , Buonaparte est assis sur le trône de France ; la nation se confie à lui , ou plutôt elle s'y abandonne , comme dans un grand naufrage on saisit le premier débris pour tâcher d'arriver au port. Fatiguée des secousses violentes que la révolution lui a fait éprouver , elle ne veut que le repos. Qu'importe un danger éloigné ? elle ne veut jouir que du présent. Sa sécurité n'est point parfaite ; mais elle s'enivre d'espérances. C'est aussi tout ce que veut Buonaparte pour consolider sa puissance. La guerre empêchera les citoyens de réfléchir ; et ils se précipiteront tour-à-tour chez tous les peuples de l'Europe , dans l'espoir d'y trouver la paix , qui jamais , grace à ce chef ambitieux , ne viendra couronner leurs travaux.

## CHAPITRE II.

*Procès de Georges , Moreau , etc.*

**P**AR suite des importunités de ses amis , Moreau s'était décidé à écrire à Buonaparte ; cette démarche ne servit qu'à flatter l'amour propre de ce dernier. Néanmoins le général y conservait cette noble fierté qui convenait à son caractère. Après avoir parlé de ses relations avec Pichegru il finissait par dire : « Je ne doute pas que si vous  
« m'aviez fait demander des explica-  
« tions, sur la plupart de ces faits, elles  
« vous auraient évité les regrets d'or-  
« donner ma détention , et à moi  
« l'humiliation d'être dans les fers, et  
« peut-être obligé d'aller devant les

« tribunaux dire que je ne suis point  
« un conspirateur, et appeler à l'appui  
« de ma justification une probité de  
« vingt-cinq ans qui ne s'est jamais  
« démentie, et les services que j'ai  
« rendus à mon pays. Je ne vous  
« parlerai point de ceux-ci, général;  
« j'ose croire qu'ils ne sont point  
« encore sortis de votre mémoire;  
« mais je vous rappellerai que si l'envie  
« de prendre part au gouvernement  
« de la France avait été un seul instant  
« le but de mes services et de mon  
« ambition, la carrière m'en a été  
« ouverte d'une manière bien avanta-  
« geuse quelques instans avant votre  
« retour d'Égypte, et sûrement vous  
« n'avez pas oublié le désintéressement  
« que je mis à vous seconder au 18  
« brumaire ».

Buonaparte savait tout l'intérêt que les troupes portaient à Moreau, il



savait que le peuple murmurait contre l'affreuse boucherie que le tribunal criminel , transformé en tribunal révolutionnaire , allait ordonner , et que personne n'avait été dupe du prétendu suicide de Pichegru ; et comment en effet aurait-on pu croire au rapport qui fut fait de cet événement.

Pichegru , y disait-on , après avoir pris un fort bon repas , et lorsque le garçon de service fut sorti , tira de dessous son chevet une cravatte de soie noire dont il s'enlaça le cou ; une branche de fagot qu'il avait mise en réserve lui aida à exécuter son projet de suicide ; il introduisit ce bâton dans les deux bouts de la cravatte assujettis par un nœud ; il tourna ce petit bâton près des parties glandulaires du cou autant de fois qu'il sentit qu'il était nécessaire de le faire pour clorre les vaisseaux aériens ; et , près de perdre la

respiration , il arrêta le bâton derrière son oreille, et se coucha sur cette même oreille pour fixer le bâton et l'empêcher de se relâcher. En vain quatre commissaires et six chirurgiens dressèrent un long procès-verbal dans lequel ils affirmèrent que Pichegru avait dû s'étrangler lui-même ; en vain Murat recommanda aux adjudans , officiers et sous-officiers de la garnison et de la garde nationale d'éclairer les citoyens que les malveillans voulaient corrompre en osant publier que la mort de Pichegru n'était pas le résultat d'un suicide, en répandant que chaque nuit on fusillait un grand nombre de victimes ; le peuple n'en tint compte et s'obstina à croire ce qui seul lui paraissait possible. Un tyran trompe rarement la multitude , et il aurait suffi à Buonaparte de parcourir les groupes nombreux qui entouraient le

tribunal pour voir qu'on l'avait facilement deviné.

On publia un interrogatoire que Pichegru , trahi par Leblanc , avait subi lors de son arrestation , et qu'il refusa de signer , parce que plusieurs questions étaient présentées d'une manière insidieuse et injurieuse. Ses réponses y parurent d'autant plus nobles que les questions étaient plus ridicules. On lui demandait s'il connaissait Moreau. *L'univers entier sait que je le connais* , répondit - il. Pourquoi il s'était caché. *Parce que* , dit-il , *si je ne m'étais point caché j'aurais été arrêté sur-le-champ. Un homme proscrit doit se cacher.* Pourquoi il n'était point rentré comme beaucoup d'autres Français frappés en fructidor. *Bien des Français sont rentrés en France parce qu'ils y ont été rappelés : je ne l'ai point été.* Il ajouta : *Je n'ai*

*quitté l'Allemagne que parce que l'on m'y a poursuivi ; on a voulu m'arrêter à Bareuth, j'ai été obligé de me réfugier en Angleterre.* Cette fermeté avait fait craindre à Buonaparte que Pichegru ne s'élevât du milieu des accusés pour faire contre lui de terribles révélations sur les fameuses journées des 13 vendémiaire et 18 fructidor, sur ses menées secrètes pour arriver à la suprême puissance, et sur les assassinats juridiques qui avaient signalé son consulat. Quelque proposition qu'on eût faite à Pichegru, Buonaparte avait su que jamais il ne pourrait acheter son silence : sa mort avait été aussitôt résolue.

Le 8 prairial ( 28 janvier ), commença ce fameux procès, dont l'issue était prévue d'avance. Tandis que Buonaparte recevait dans le palais des Tuileries l'encens que venaient lui offrir

les autorités constituées, le modeste vainqueur de Hohenlinden, les fidèles serviteurs du roi comparaissaient devant un tribunal inconstitutionnellement formé pour s'y défendre d'un crime qui n'avait même pas été tenté. La première séance fut employée à entendre la lecture de l'acte d'accusation. Les défenseurs obtinrent ensuite la parole pour plaider l'incompétence de la cour et décliner sa juridiction.

En effet, la constitution de l'an 8 n'avait point établi de tribunal extraordinaire pour prononcer sur les conspirations. Nous avons vu Aréna et Ceracchi, Saint-Régent et Carbon, traduits devant le tribunal criminel de la Seine, y conserver le droit de n'être jugés que par un jury. Mais Buonaparte ne se sentait pas alors assez puissant, mais il n'osait point encore violer la constitution et faire dispa-

raître les formes protectrices qu'elle avait accordées même aux plus grands criminels. Depuis, son autorité s'était peu-à-peu établie ; la nation semblait avoir été au-devant de ses chaînes, il se crut donc tout permis et enleva les jurés à ces nouveaux *conspirateurs*.

De plus, il empêcha que les plaidoyers ne fussent dirigés contre l'esprit du sénatus-consulte du 8 ventose ; et si un avocat avait avancé que ce sénatus-consulte pouvait jeter de la défaveur sur le gouvernement, en ce qu'il paraissait prouver que, désespérant de corrompre des jurés on préférerait s'en rapporter à des juges d'autant plus faciles à influencer qu'ils n'étaient point inamovibles, il aurait payé de sa liberté la hardiesse qu'il se serait permise.

Le tribunal déclara sa compétence et passa outre aux débats. Ce fut là que ces hommes qu'on avait traités

de brigands déployèrent toute l'énergie de leur caractère; tous ne parlèrent que du rétablissement de la monarchie, tous rejetèrent l'idée de l'assassinat. Soigneux de ne rien dire qui pût compromettre ceux qui les avaient secourus, ils étaient pleins de franchise quand il ne s'agissait que d'eux seuls. Si quelques-uns s'égarèrent dans leurs réponses, *Je crois que monsieur se trompe*, disait Georges.

Des témoins furent apostés; plusieurs réclamations des accusés ou de leurs défenseurs furent écartées. Un gendarme avait rapporté des propos tenus par Roger; Roger l'interpelle de déclarer si sa démarche ne lui a pas été inspirée par ses officiers: le gendarme l'avoue. Le défenseur de Lajolais demande acte de cette déclaration, on le lui refuse: Roger n'est pas plus heureux. Joyaux demande

que Querelle soit entendu ; la cour ne le veut point. Picot interpelle un témoin sur sa déclaration , et invite le président à faire expliquer ce témoin sur les moyens qu'on a employés pour l'amener aux aveux qu'il fait : on ne donne aucune suite à cet incident. Eh ! comment aurait-on osé lui en donner ! Ne s'était-on pas servi des moyens les plus honteux pour parvenir à trouver des coupables ? n'avait-on pas rétabli en quelque sorte la question, et l'un des accusés (1) ne s'en plaignit-il point en plein tribunal ? Un autre (2)

---

(1) M. Caron, homme respectable sous tous les rapports, fut jeté à l'Abbaye sur un fumier infect, au fond d'un noir cachot, les mains et les pieds liés, et accablé sous le poids d'énormes chaînes ; on lui mit ce qu'on appelle les *poucettes*, que l'on serrait jusqu'à faire craquer les os, pour lui faire faire de prétendus aveux.

(2) M. Rochelle.



ne dit-il pas que , dans ses interrogatoires , on avait substitué la particule *ou* à la particule *si* ?

Un des défenseurs se plaint de ce qu'on veut faire une preuve judiciaire d'un dépôt d'armes trouvé à Aumale vingt jours après l'arrestation de ceux qui habitaient la maison , et on lui impose silence ; on porte la rage jusqu'à interrompre tout-à-coup un avocat , au risque de nuire à la défense en détournant l'attention , parce qu'il n'a pas dit le *ci-devant* comte d'Artois.

La loi ne punit point l'intention ; un crime n'est crime que lorsqu'il y a eu commencement d'exécution , et il n'y en avait point ; Merlin lui-même l'avoua au tribunal de cassation , en répondant à un moyen présenté par les défenseurs , et tiré de l'absence de procès-verbaux joints à l'acte d'accusation. « L'article 231 du code , dit-il ,

« n'oblige d'annexer à l'acte d'accu-  
 « sation que les procès-verbaux qui  
 « constatent le corps du délit. Or,  
 « dans l'affaire actuelle, il n'existe au-  
 « cuns procès-verbaux de cette espèce;  
 « *il n'existe point de délit matériel : le*  
 « crime n'existe que *dans la pensée*  
 « de ceux qui se préparaient à le com-  
 « mettre : un procès-verbal ne peut  
 « donc embrasser un tel délit ; il lui  
 « échappe. Pour annexer un procès-  
 « verbal légal, il eût fallu que les  
 « conspirateurs eussent fait naître un  
 « fait ». Ils n'avaient fait naître au-  
 « cun fait, et vingt d'entre eux sont  
 condamnés à mort !

On avait bien senti que si l'on ne prouvait point qu'il y eût projet d'assassinat, le peuple ne verrait dans cette grande conjuration que le dessein de renverser Buonaparte, comme Buonaparte lui-même avait renversé le

directoire ; aussi toutes les fois que les accusés ou leurs défenseurs voulaient soutenir cette thèse , le procureur impérial se levait , faisait prendre une autre direction aux débats , ou demandait qu'on supprimât la défense. On ne voulait pas non plus que rien de noble fût attribué aux accusés. L'avocat de M. de Rivière commençait par faire l'éloge du zèle de son client pour les princes français et de son attachement tout particulier au comte d'Artois , il voulait en faire un motif d'excuse ; on l'empêcha de continuer. Un autre avocat dit : « Pour commencer la conspiration , il fallait l'arri-  
« vée d'un prince , et ce prince n'est  
« point venu. S'il fût venu , il n'y eût  
« point eu d'assassinat ». Le procureur impérial se récria en demandant s'il fallait que , pour être réputé coupable , le crime fût consommé ? On

s'obstinait toujours à méconnaître ce principe sacré qu'un commencement d'exécution était nécessaire pour qualifier un crime, parce qu'on savait que ce commencement n'existait point.

Avait-on saisi à Paris un seul chef revêtu d'un uniforme? Non. Les conjurés s'étaient-ils entendus, avaient-ils arrêté un plan quelconque? Non. S'étaient-ils occupés de corrompre la garde du consul? Non. La conspiration contre le directoire, et qui avait mis le pouvoir entre les mains de Buonaparte, présentait un caractère bien autrement criminel. Le chef de l'armée d'Égypte en avait quitté les débris sans ordre de son gouvernement; il était venu à Paris s'entourer d'une centaine de députés conspirant contre leurs collègues; il était parvenu à corrompre les soldats de la garde du corps

législatif, et à sa voix, ils tournèrent leurs armes contre ceux qu'ils étaient chargés de défendre. Qu'il eût échoué le 17 brumaire, c'était bien alors qu'il y avait commencement d'exécution, et que d'après la loi, il eût porté sa tête sur l'échafaud.

Cependant Buonaparte n'était pas sans inquiétude sur l'issue de ce grand procès. Partagé entre la crainte d'un mouvement de la part du peuple et le desir de la vengeance, il ne savait à quoi s'arrêter. Les rapports qu'on lui faisait sur la disposition des esprits n'étaient point propres à le rassurer ; des gendarmes n'avaient pas craint de rendre les honneurs à Moreau dans l'enceinte même du tribunal ; il prévoyait qu'il serait forcé de laisser échapper cette victime ; il ne lui était même plus possible de jouir

du plaisir de l'accabler sous le poids du pardon. Napoléon trembla et Moreau fut sauvé.

Les juges restèrent vingt heures aux opinions. Quoique en partie dévoués à Buonaparte, il répugnait à leur conscience de prononcer la peine de mort contre des gens dont le seul crime était de se trouver en France et d'avoir été proscrits (1). Ils se rappelaient ces paroles de Coster Saint-Victor : « Magistrats, ma vie est en vos mains ; « je vous déclare que je suis innocent : « vous allez me juger, mais rappelez-

(1) Plusieurs d'entre eux néanmoins avaient reçu des sommes considérables du gouvernement. Nous ne citerons pas leurs noms, mais nous voudrions pouvoir transmettre à la postérité ceux de MM. Clavier et Lecourbe, qui rejetèrent avec mépris cet indigne salaire, et qui exprimèrent hautement et avec franchise leur opinion.

« vous que Dieu vous jugera ». Ils se rappelaient encore le combat généreux (1) dans lequel un des accusés suppliait la cour, s'il fallait nécessairement une victime, d'épargner son jeune frère, qui, à son tour, demanda en grace qu'on daignât conserver les jours de son frère aîné, parce que ce frère était marié; tandis que lui n'était attaché par aucun lien à la vie, dont il n'avait pas encore joui assez long-temps pour en regretter beaucoup la perte.

A quatre heures du matin, le 21 prairial (10 juin), les juges sortirent du conseil, et le président prononça le jugement qui condamnait à la peine de mort Georges Cadoudal, Bouvet de Lozier, Russillon, Rochelle, Armand de Polignac, Charles d'Hozier,

---

(1) De MM. de Polignac.

de Rivière , Louis Ducorps , Picot ; Lajolais , Coster Saint-Victor , Deville , Armand Gaillard , Joyaut , Burban , Lemer cier , Lelan , Cadoudal , M é rille et Roger ; à deux ans de prison Moreau , Jules de Polignac , L é rida n , Rolland et mademoiselle Hisay ; et acquittait Victor Couchery , Lenoble , David , Rubin la Grimaudière , Noël Ducorps , Datry , Even , Troche père et fils , Monnier , Denan , Dubuisson , Gallais et leurs épouses , Caron , Spin et Verdet.

Georges fut le seul de tous les condamnés qui ne voulut point d'abord se pourvoir en cassation. Cependant il s'y décida, bien assuré d'avance que cette démarche serait inutile. En effet, malgré plusieurs moyens de cassation produits par les avocats, malgré l'irrégularité de la procédure, et quoique les défenseurs des accusés n'eussent



point joui de toute la liberté qui leur était garantie par la loi , le jugement fut confirmé.

Buonaparte aurait bien désiré que Georges s'avilît jusqu'à demander sa grace. Dans l'intervalle qui s'écoula entre le prononcé du jugement et le rejet du pourvoi en cassation , on présenta à Georges une pétition adressée à l'empereur ; mais Georges savait qu'un conjuré doit réussir ou faire le sacrifice de sa vie , il ne voulut point acheter quelques jours passés dans une prison par une lâcheté , il déchira avec mépris cette pétition qu'on voulait lui faire signer.

Cependant n'improuvons point la tendresse de ces parentes, qui par leurs supplications arrachèrent en quelque sorte à Buonaparte huit de ses victimes. Si ce fut pour lui une occasion d'affecter une grande générosité, s'il s'en

montra fort vain et fit publier avec complaisance dans le *Moniteur* quelques phrases polies adressées à celles qui l'intercédaient ; nous devons du moins à cette intercession l'existence de huit braves français.

Le 12 messidor ( 1<sup>er</sup> juillet ) Georges et ses onze compagnons d'infortune furent exécutés. Moreau ne subit point ses deux ans de prison ; il partit sur-le-champ pour l'Amérique.

---

### CHAPITRE III.

*Protestation du roi, légion d'honneur ,  
• couronnement de Napoléon.*

**A** PEINE Louis XVIII eut-il appris que Buonaparte s'était emparé du pouvoir héréditaire, qu'il s'empressa, pour l'honneur de sa maison et la conservation de ses droits , de faire parvenir à toutes les cours étrangères la protestation suivante, datée de Varsovie, le 6 juin 1804 :

« En prenant le titre d'empereur ,  
« en voulant le rendre héréditaire dans  
« sa famille , Buonaparte vient de  
« mettre le sceau à son usurpation. Ce  
« nouvel acte d'une révolution où tout  
« dès l'origine a été nul, ne peut sans

« doute infirmer mes droits ; mais  
« comptable de ma conduite à tous les  
« souverains, dont les droits ne sont  
« pas moins lésés que les miens, et  
« dont les trônes sont tous ébranlés  
« par les principes dangereux que le  
« sénat de Paris a osé mettre en avant ;  
« comptable à la France, à ma famille,  
« à mon propre honneur, je croirais  
« trahir la cause commune en gardant  
« le silence en cette occasion. Je dé-  
« clare donc ( après avoir au besoin  
« renouvelé ma protestation contre  
« tous les actes illégaux qui depuis  
« l'ouverture des états-généraux de  
« France ont amené la crise effrayante  
« dans laquelle se trouvent et la France  
« et l'Europe ), je déclare en présence  
« de tous les souverains que, loin de  
« reconnaître le titre impérial que  
« Buonaparte vient de se faire déférer  
« par un corps qui n'a pas même d'exis-

« tence légitime , je proteste et contre  
 « ce titre et contre tous les actes sub-  
 « séquens auxquels il pourrait donner  
 « lien ».

Cette protestation inquiéta beaucoup Buonaparte : cependant il la fit insérer dans le *Moniteur*, et même sans commentaire. Cette conduite aurait eu un certain air de grandeur si *l'Argus*, autre journal rédigé sous son influence, n'avait été chargé, quatre jours après, de s'élever contre les prétentions du roi légitime. On ne trouva rien de mieux que de dire que la révolution protestait contre le comte de Lille ; que les résultats de cette révolution, consacrés par tant de victoires, étaient consolidés par tous les *intérêts nouveaux*. Car, il faut bien le répéter, aucun de ceux qui avaient profité des désordres révolutionnaires ne voulait croire que les membres de la famille

des Bourbons consentissent jamais à reconnaître l'irrévocabilité de la vente des domaines nationaux ; et l'on vit cette ruse grossière trouver encore des partisans en 1815.

Buonaparte avait été jusqu'à faire des propositions à celui dont il voulait usurper la couronne : il avait pensé que le roi de France pourrait consentir à transiger avec l'honneur ; il n'en avait reçu qu'une réponse pleine de vigueur dans laquelle Louis XVIII daignait cependant ne pas le confondre avec ceux qui l'avaient précédé. Il est vrai qu'à cette époque le duc d'Enghien existait encore. La protestation du roi augmenta la fureur de Buonaparte, qui chercha tous les moyens de s'assurer de sa personne , et qui même ordonna de le tuer s'il faisait résistance. Le ciel veilla sur les jours du roi , qui prit le parti de quitter la Pologne , et se

retira auprès de l'empereur de Russie.

Lucien était le seul de la famille qui ne tremblât point devant Buonaparte ; déjà il avait été exilé pour ses dilapidations dans le ministère de l'intérieur , mais c'était moins pour cela que pour les sarcasmes qu'il se permettait souvent, que son frère le traitait mal. Enfin il s'expatria et alla vivre à Rome. Jérôme, qu'on avait placé dans la marine, étant à Philadelphie, rechercha mademoiselle Paterson, fille d'un riche négociant, et l'épousa sans avoir demandé le consentement de son frère ; pour les punir Buonaparte n'appela à la succession au trône que ses frères Joseph et Louis.

Il n'y avait pas un mois que Buonaparte était sur le trône que par un esprit de prophétie on disait dans tous les cercles que l'empereur allait réunir sous son gouvernement les répu-

bliques italienne, ligurienne et de Lucques , le royaume d'Etrurie , les états du saint - père , la Suisse et la Hollande , le Hanovre , même Naples et la Sicile . Le Moniteur s'éleva avec force contre les nouvellistes , et sans s'en douter traça dès cette époque l'acte d'accusation de Buonaparte sous le rapport politique.

« Non , dit-il , la France ne passera  
 « jamais le Rhin et ses arr-ées ne le  
 « franchiront plus , à moins qu'il ne  
 « faille garantir l'empire germanique  
 « et ces princes qui lui inspirent tant  
 « d'intérêt par leur affection pour elle  
 « et par leur utilité pour l'équilibre de  
 « l'Europe. Grace aux deux coali-  
 « tions successivement formées contre  
 « nous , et aux traités de Campo-For-  
 « mio et de Lunéville , la France n'a  
 « à la proximité de son territoire au-  
 « cune province qu'elle doive desirer



« de garder ; et si , dans les évènements passés , elle a fait preuve d'une modération sans exemple dans l'histoire moderne , il en résulte pour elle cet avantage qu'elle n'aura plus désormais besoin de prendre les armes. Sa capitale est située au centre de son empire ; ses frontières sont environnées de petits états qui complètent son système politique ; elle n'a géographiquement rien à désirer de ce qui appartient à ses voisins ; elle n'est donc en inimitié naturelle avec personne ».

Dès le 29 floréal an 10 Buonaparte avait établi la légion d'honneur. D'abord ce furent des sabres , des fusils , des pistolets , des baguettes de tambour , qui servirent de récompenses ; mais aucune marque apparente ne faisait reconnaître ceux qui les avaient obtenues. Tous les états voisins avaient

leurs ordres de chevalerie, Buonaparte voulut avoir le sien. Il décréta que les membres de la légion porteraient une décoration, et se proposa d'en faire la distribution le 14 juillet (25 messidor). Elle n'eut lieu pourtant que le lendemain, parce que Buonaparte prit dès-lors l'habitude de remettre toutes ses fêtes au dimanche. La cérémonie se fit aux Invalides. Buonaparte y vint à cheval, entouré de sa nouvelle cour; la messe fut dite par le cardinal Caprara, légat du saint-père, et les décorations furent données pendant le *Te Deum*. Quatre jours après Buonaparte partit pour le camp de Boulogne. Il visita les différens ports, Ambleteuse, Calais, Dunkerque, Fiumes, Nieuport, Ostende, puis revint à Boulogne où le 28 thermidor (16 août) il donna la nouvelle décoration aux militaires qui

avaient reçu des armes d'honneur.

Le camp de Boulogne était une seconde ville ; les baraques numérotées et alignées formaient d'immenses rues qui toutes avaient leurs noms : on y trouvait jusqu'à des cafés. Dès la pointe du jour toutes les troupes sortirent de leurs baraques et se rangèrent dans une espèce de cirque qui s'ouvrait vers la falaise. Au centre , sur deux gradins, on avait placé le siège dit de *Dagobert*. Les décorations furent mises dans les casques de Duguesclin et de Bayard. Napoléon sentait le besoin qu'il avait de s'entourer des souvenirs antiques de notre ancienne monarchie. A Aix - la - Chapelle, où se trouvait alors Joséphine, on célébrait avec grande pompe la fête de Charlemagne, dont depuis peu Buonaparte s'était fait un patron.

A midi une salve d'artillerie an-

nonça aux troupes l'arrivée de leur souverain ; la fête fut brillante, un repas fut servi aux légionnaires, et le lendemain, des prix furent donnés aux vainqueurs à la cible, à la course à pied et à cheval.

Le vent était contraire, la flottille ne put sortir, mais pour que rien ne manquât à la fête, une autre flottille partie du Havre s'empessa d'entrer dans le port, au risque de venir s'y briser. En effet, quatre chaloupes et cinq péniches échouèrent sur le sable.

Buonaparte alla rejoindre Joséphine qui bientôt revint à Paris, tandis que lui continua de visiter Trèves, Luxembourg et les divers établissemens ou manufactures qui se trouvaient dans ce pays.

Depuis que Napoléon était monté sur le trône on ne parlait que de

Charlemagne. On ne songeait plus à faire de Buonaparte un nouvel Alexandre, puisque de toute part on s'efforçait de prouver qu'il était ennemi des conquêtes ; on ne voulait pas non plus le comparer à César dans la crainte que, pour plus de similitude, quelques mécontents ne s'avisassent de devenir des Brutus. Charlemagne était regardé comme le fondateur d'une dynastie ; Buonaparte voulait fonder un nouvel empire, et l'on alla jusqu'à dire qu'il n'était que le vengeur des descendans de la race Carlovingienne, injustement détrôné par Hugues Capet.

Charlemagne avait été couronné empereur par le pape ; Buonaparte voulut l'être aussi. Charlemagne l'avait été à Rome, Buonaparte voulut l'être à Paris. Que lui importait de déplacer un vieillard ; et d'ailleurs, ne savait-il pas que Pie VI avait été trouver l'em-

pereur Joseph II à Vienne ? son orgueil n'aurait pas aisément souffert d'être moins favorablement traité , quoique le motif fût tout différent. (1)

La mère de Napoléon , à laquelle on avait d'abord fait l'honneur de croire qu'elle était en exil pour s'être opposée à l'assassinat du duc d'Eng-hien , Letzia , avait été chargée de négocier auprès du sacré collège , comme auprès du souverain pontife , cette affaire à laquelle son fils attachait une grande importance. Le saint-père finit par consentir.

On l'a beaucoup blâmé de s'être rendu au vœu de Buonaparte ; mais on n'a pas assez réfléchi qu'il se trouvait en quelque sorte à la merci du nouvel

---

(1) Pie VI n'avait été trouver Joseph II que pour parvenir à accommoder des différens qui intéressaient l'église en général.

empereur. Aucun souverain ne s'élevait pour appuyer son refus ; le seul au contraire qui pût le secourir avait déjà reconnu Napoléon. Le pape espérait aussi obtenir pour la religion un état moins précaire que celui auquel Buonaparte l'avait condamnée par les lois organiques ajoutées au concordat. Il le pensait si bien qu'il s'exprimait ainsi dans une allocution prononcée en consistoire secret « Nous sommes plein d'espérance que ce voyage  
« entrepris par nous, d'après son invitation ( de Buonaparte ) en nous  
« procurant l'occasion de conférer directement avec lui et de connaître les  
« vues de sagesse qui l'animent , tournera au profit de l'église catholique ,  
« qui est l'arche unique et véritable du  
« salut ; et que nous pourrons nous  
« réjouir d'avoir conduit à la perfection l'ouvrage de notre sainte reli-

« gion ». Plus loin il disait encore :  
 « Il se présentait diverses difficultés  
 « dont quelques-unes tenaient notre  
 « esprit dans le doute et l'incertitude ;  
 « nous reçûmes de l'empereur des  
 « réponses et des déclarations telles  
 « qu'après avoir tout examiné, elles  
 « nous ont entièrement persuadé de  
 « l'utilité de notre voyage pour le bien  
 « de la religion , seul but que nous  
 « nous proposons ». On voit que Buonaparte avait beaucoup promis , mais qu'il ne tint rien lorsqu'il eut obtenu du pape ce qu'il désirait.

Le pape fut donc trompé comme tous ceux qui par la suite traitèrent avec Buonaparte ; d'ailleurs cette acte n'était que purement religieux ; il ne prescrivait en rien les droits qu'avait la nation de retourner , quand elle serait libre , sous le gouvernement de ses souverains légitimes, et Buonaparte



croyait si peu que l'onction du saint-père fût pour lui une investiture, que lorsqu'il voulut s'emparer des états de l'église, il signala comme un abus les droits que la cour de Rome s'était arrogés en prétendant faire des empereurs ou des rois. (1)

Pie VII, parti de Rome le 2 novembre ( 11 brumaire an 13 ), arriva à Lyon le 19 ( 28 ) où il fut complimenté non-seulement par les autorités mais encore par la jeunesse lyonnaise, et entra dans Fontainebleau le 25 novembre ( 4 frimaire ), à quatre heures.

En vain depuis long-temps on avait

---

(1) Pour preuve de ce que nous avançons ici, c'est que Buonaparte posa lui-même la couronne sur sa tête le jour de son sacre, afin d'attester qu'il ne voulait rien tenir de la puissance spirituelle, et ce fut encore lui qui couronna Joséphine prosternée à ses pieds.

cherché à effacer du cœur des Français tous sentimens religieux et par conséquent tout respect pour le chef de la chrétienté ; le peuple retrouva tout-à-coup et comme par inspiration cette antique ferveur , cette pieuse vénération qui avaient depuis quatorze siècles fait donner à nos rois le surnom de *très-chétien*. Le pape vit avec une grande satisfaction l'empressement que mettaient les fidèles à se précipiter sur sa route, à se jeter à ses pieds, à baiser cet anneau , gage d'alliance et de paix.

Napoléon avait été au-devant du saint-père jusqu'à la croix de Saint-Héran ; tous deux mirent pied à terre à-la-fois, allèrent au devant l'un de l'autre et s'embrassèrent. Le pape resta trois jours dans ce château de Fontainebleau , où neuf ans plus tard il devait être détenu prisonnier et recevoir la dernière insulte de ce même

homme qui venait de le presser dans ses bras.

A peine le pape fut-il arrivé qu'on se hâta de publier le résultat des votes pour l'hérédité dans la famille de Napoléon : suivant le dépouillement des registres , trois millions cinq cent mille Français adhéraient à l'intronisation de cette nouvelle dynastie. Nous ne discuterons point ici la question de savoir si ce nombre établissait bien la majorité des citoyens ayant droit de voter ; s'il était juste d'adopter dans une circonstance aussi importante le proverbe trivial : *Qui ne dit rien consent* ; mais nous demanderons quels moyens on avait pris pour vérifier l'exactitude du dépouillement , et la validité des votes. Qui empêchait en effet que les valets des suppôts de Buonaparte n'allassent de notaire en notaire signer ce grand contrat ? nous

pouvions le faire si nous eussions voulu attacher notre nom à cet acte qui consacrait l'usurpation; nous pouvions donner en un seul jour vingt, trente, quarante signatures sans qu'on osât seulement nous demander si nous avions droit de cité; et alors ce droit de cité n'étant plus la première condition, les mendiants, les hommes à gages, les soldats, les faillis même pouvaient donc voter? et qu'était-ce que trois millions cinq cent mille sur trente millions d'habitans. Si dans cette importante question, nous voulions prouver que ce ne fut pas effectivement la majorité qui vota pour Napoléon, si nous affirmons avec tant de sollicitude qu'aucune condition ne fut exigée pour donner sa voix, c'est que nous voulons laver nos concitoyens du reproche d'avoir élevé sur le trône de France un étranger, et nous

élever d'avance contre les assertions mensongères du sénat.

La veille du couronnement les sénateurs furent introduits auprès de Buonaparte; ils lui remirent le sénatus-consulte qui constatait le résultat de ce suffrage qu'ils appelaient *universel*. Le président pour lever tout scrupule déclara qu'il n'y avait aucun doute ni sur l'état, ni sur le nombre de ceux qui avaient émis leur voix, ni sur le droit que chacun d'eux avait de la donner. Il concluait ainsi : « Le sénat  
« et le peuple français s'accordent  
« d'unanimité pour que le sang  
« de Buonaparte soit désormais en  
« France le sang impérial et que le  
« nouveau trône élevé pour Napoléon  
« (1) et illustré par lui ne cesse pas

---

(1) Ce n'est déjà plus dans l'intérêt du peuple, c'est pour Napoléon que la monarchie a été rétablie.

« d'être occupé ou par les descendans  
« de votre majesté, ou par ceux des  
« princes ses frères ».

Buonaparte répondit : « Je monte  
« au trône où m'a appelé le vœu una-  
« nime du sénat, du peuple et de  
« l'armée, le cœur plein du sentiment  
« des grandes destinées de ce peuple  
« que du milieu des camps j'ai le pre-  
« mier salué du nom de grand.

« Depuis mon adolescence , mes  
« pensées tout entières lui sont devo-  
« lues; et je dois le dire ici, mes plaisirs  
« et mes peines ne se composent plus  
« aujourd'hui que du bonheur ou du  
« malheur de mon peuple.

« Mes descendans conserveront  
« long-temps ce trône. Dans les camps  
« ils seront les premiers soldats de  
« l'armée, sacrifiant leur vie pour la  
« défense de leur pays. Magistrats, ils  
« ne perdront jamais de vue que le

« mépris des lois et l'ébranlement de  
« l'ordre social ne sont que le résultat  
« de la faiblesse et de l'incertitude des  
« princes.

« Vous, sénateurs, dont les conseils  
« et l'appui ne m'ont jamais manqué  
« dans les circonstances les plus diffi-  
« ciles, votre esprit se transmettra à  
« vos successeurs. Soyez toujours les  
« soutiens et les premiers conseillers  
« de ce trône si nécessaire au bon-  
« heur de ce vaste empire ».

Enfin ce jour pour lequel Buonaparte  
avait tout sacrifié, même l'honneur,  
arriva. Le 2 décembre ( 11 frimaire ),  
dès six heures du matin les salves d'ar-  
tillerie, le son des cloches annoncèrent  
la cérémonie. Ce jour la lésinerie na-  
turelle de ce chef ambitieux disparut ;  
le cortège fut brillant ; les nouveaux  
princes, les grands dignitaires, les  
ministres, les maréchaux étaient tout

couverts d'or et de riches décorations. L'empereur lui-même, qui avait pris des leçons de dignité d'un empereur de théâtre, affectait ce jour-là un certain air de grandeur ; mais au milieu de tout cet éclat qui pouvait éblouir la multitude, rien de doux, rien d'aimable ne venait toucher les cœurs, si ce n'était la bonté qu'on savait être naturelle à la compagnie du nouveau souverain.

Le saint-père partit du château vers dix heures. Pour la première fois, depuis nos jours de sang et de deuil, la croix fut montrée aux Parisiens dans les rues de la capitale ; objet de raillerie pour quelques-uns, objet de vénération pour le plus grand nombre, ce signe qui nous apparaît au premier jour de notre vie, qui nous accompagne jusqu'au tombeau, faisait battre les cœurs d'espérance. Ce n'était pour-



tant qu'une concession politique faite par Buonaparte à ce qu'il appelait la faiblesse humaine.

Une heure entière on vit le souverain pontife , semblable à une victime , attendre dans le plus profond recueillement le moment du sacrifice. Napoléon , si exact lorsqu'il s'agissait d'une revue , mit près de deux heures d'intervalle entre le départ du saint-père et le sien.

Arrivé à l'archevêché , Buonaparte se revêtit des ornemens impériaux ; on portait devant lui la couronne , le sceptre de Charlemagne , et le globe surmonté de la croix. Il se rendit à la métropole par une galerie couverte qui régnait tout le long des cours jusqu'au portail où des cardinaux lui présentèrent l'eau bénite. .

Un antique usage toujours pratiqué par nos rois voulait que le souverain

communiant le jour de son sacré ; les journaux , en publiant le cérémonial , l'avaient annoncé. Buonaparte s'y refusa ; le cérémonial fut changé , et il y eut peut-être un sacrilège de moins.

Après la messe le nouvel empereur assis , la couronne sur la tête et la main levée sur le livre des saints évangiles , prononça le serment suivant :

« Je jure de maintenir l'intégrité du  
 « territoire de la république ; de res-  
 « pecter et de faire respecter la liberté  
 « des cultes et les lois du concordat ;  
 « de respecter et de faire respecter  
 « l'égalité des droits , la liberté poli-  
 « tique et civile , l'irrévocabilité des  
 « ventes des biens nationaux ; de ne  
 « lever aucun impôt , de n'établir  
 « aucune taxe qu'en vertu de la loi ; de  
 « maintenir l'institution de la légion  
 « d'honneur ; de gouverner dans la  
 « seule vue de l'intérêt , du bonheur

« et de la gloire du peuple français ». Nous n'aurons que trop occasion de voir combien peu il a gardé ce serment.

Le chef des hérauts d'armes (1) dit ensuite : *Le très-glorieux et très-auguste empereur Napoléon, empereur des Français, est couronné et intronisé : Vive l'empereur !* Ainsi fut terminée cette cérémonie, qui aux yeux de beaucoup sembla consacrer l'usurpation de Buonaparte, mais qui pour beaucoup aussi ne put infirmer en rien les droits de la maison de Bourbon.

Le lendemain, des spectacles forains, des jeux populaires furent établis dans les Champs-Élysées : le matin, les hérauts d'armes jetèrent de petites médailles d'or et d'argent sur les places et dans les promenades. Le 4 décembre

---

(1) Sallengros, qui avait voté la mort du roi.

( 13 frimaire ), Napoléon distribua les aigles aux gardes nationales et à l'armée. On avait érigé devant la façade de l'École Militaire du côté du Champ-de-Mars, où toutes les troupes étaient assemblées, un trône fort élevé où se placèrent Buonaparte et Joséphine en habits impériaux. Cette distribution aurait offert un caractère assez imposant si la pluie ne fut pas tombée par torrent. Le temps fut affreux, et cette fois les journalistes ne purent pas dire *qu'à la vue de sa majesté l'empereur le ciel s'était éclairci, et que le soleil avait voulu par l'éclat de ses rayons contribuer à la beauté de la fête.*

Le 13 décembre, le sénat donna la sienne, et le 16 Buonaparte se rendit à l'hôtel-de-ville, où un repas lui fut offert au nom de la capitale. Un feu d'artifice superbe tiré sur la rive gauche de la Seine termina toutes ces fêtes.

« çais. Sans un gouvernement fort et  
 « paternel, la France aurait à craindre  
 « le retour des maux qu'elle a soufferts. La faiblesse du pouvoir su-  
 « prême est la plus affreuse calamité  
 « des peuples. Soldat ou premier con-  
 « sul, je n'ai eu qu'une pensée ; em-  
 « pereur, je n'en ai point d'autre : les  
 « prospérités de la France. J'ai été  
 « assez heureux pour l'illustrer par  
 « des victoires, pour la consolider par  
 « des traités, pour l'attacher aux dis-  
 « cordes civiles, et y préparer la re-  
 « naissance des mœurs, de la société  
 « et de la religion. Si la mort ne me  
 « surprend pas au milieu de mes tra-  
 « vaux, j'espère laisser à la postérité un  
 « souvenir qui serve à jamais d'exem-  
 « ple ou de reproche à mes succes-  
 « seurs ».

Après avoir dit quelques mots sur  
 la situation de la France, il ajouta :

« Il m'aurait été doux , à une époque  
 « aussi solennelle , de voir la paix  
 « régner sur le monde ; mais les prin-  
 « cipes politiques de nos ennemis ,  
 « leur conduite récente envers l'Es-  
 « pagne ( 1 ) en font connaître assez les  
 « difficultés. Je ne veux pas accroître  
 « le territoire de la France , mais en  
 « maintenir l'intégrité. Je n'ai point  
 « l'ambition d'exercer en Europe une  
 « plus grande influence , mais je ne  
 « veux pas déchoir de celle que j'ai  
 « acquise. Aucun état ne sera incor-  
 « poré dans l'empire , mais je ne sa-

---

( 1 ) Buonaparte improuvait la conduite de l'Angleterre qui s'était emparée de quelques vaisseaux espagnols , parce que l'Espagne était notre alliée , et , quatre ans plus tard Buonaparte s'empara de l'Espagne même , quoiqu'il dise ici : *Je n'ai point l'ambition d'exercer en Europe une plus grande influence.*

« crifierai point mes droits, les liens  
« qui m'attachent aux états que j'ai  
« créés.

« En me décernant la couronne ,  
« mon peuple a pris l'engagement de  
« faire tous les efforts que requier-  
« raient les circonstances pour lui  
« conserver cet éclat qui est néces-  
« saire à sa prospérité et à sa gloire  
« comme à la mienne. Je suis plein  
« de confiance dans l'énergie de la  
« nation, et dans ses sentimens pour  
« moi ; ses plus chers intérêts sont  
« l'objet constant de mes sollici-  
« tudes ».

Buonaparte avait raison de se con-  
fier en la nation française ; l'amour  
de la patrie nous fit tout sacrifier ,  
jusqu'à notre opinion ; nos bras , nos  
enfans , notre or ne manquèrent à  
cet empereur que lorsque lui-même  
eût manqué à ce qu'il appelait son

*peuple.* Dans ses guerres les plus injustes , le Français fut toujours moins disposé à blâmer la folie des entreprises de Napoléon , qu'à concevoir l'espérance qu'enfin il demeurerait en repos ; mais le repos et lui furent toujours incompatibles.

Buonaparte , feignant une grande modestie , avait refusé qu'on lui élevât des statues pendant sa vie , et cependant le corps législatif lui en érigea une dans son enceinte , et depuis une autre fut placée sur la colonne de la place Vendôme.

L'Angleterre avait depuis longtemps deviné Buonaparte ; elle savait que plus il faisait de protestations de paix et de désintéressement , plus il était près de faire la guerre ou de saisir sa proie. Il avait écrit au roi de la Grande Bretagne à l'occasion du renouvellement d'année ; il lui disait :



« Monsieur mon frère , appelé au  
 « trône de France par la Providence et  
 « par les suffrages du sénat , du peuple  
 « et de l'armée , mon premier senti-  
 « ment est un vœu de paix. La France  
 « et l'Angleterre usent leur prospé-  
 « rité ; elles peuvent lutter des siè-  
 « cles , mais leurs gouvernemens rem-  
 « plissent-ils bien leurs devoirs , et tant  
 « de sang versé , et inutilement et sans  
 « la perspective d'aucun but , ne les  
 « accuse-t-il pas dans leur propre  
 « conscience ? Je n'attache point de  
 « déshonneur à faire le premier pas ; j'ai  
 « assez , je pense , prouvé au monde  
 « que je ne redoute aucune des chances  
 « de la guerre ; elle ne m'offre d'ail-  
 « leurs rien que je doive redouter.  
 « La paix est le vœu de mon cœur ;  
 « mais la guerre n'a jamais été con-  
 « traire à ma gloire. Je conjure votre  
 « majesté de donner elle-même la

« paix au monde, qu'elle ne laisse  
 « pas cette douce satisfaction à ses  
 « enfans; car enfin il n'y eut jamais  
 « de plus beau moment, ni de cir-  
 « constances plus favorables pour faire  
 « taire toutes les passions et écouter  
 « uniquement le vœu de l'humanité  
 « et de la raison. Le moment une fois  
 « perdu, quel terme assigner à une  
 « guerre que tous mes efforts n'au-  
 « raient pu terminer? Votre majesté  
 « a plus gagné depuis dix ans, en  
 « territoire et en richesses, que l'Eu-  
 « rope n'a d'étendue. Sa nation est au  
 « plus haut point de prospérité. Que  
 « peut-elle espérer de la guerre? co-  
 « liser quelques puissances du conti-  
 « nent? Le continent restera tranquille;  
 « une coalition ne ferait qu'accroître  
 « la prépondérance et la grandeur con-  
 « tinentale de la France. Renouveler  
 « des troubles intérieurs? les temps

« ne sont plus les mêmes. Détruire  
 « nos finances ? des finances fondées  
 « sur une bonne agriculture ne se dé-  
 « truisent jamais. Enlever à la France  
 « ses colonies ? Les colonies sont pour  
 « la France un objet secondaire , et  
 « votre majesté n'en possède-t-elle pas  
 « déjà plus qu'elle ne peut en garder ?  
 « Si votre majesté veut elle-même y  
 « songer , elle verra que la guerre est  
 « sans but , sans aucun résultat présu-  
 « mable pour elle. Eh ! quelle triste  
 « perspective de faire battre les peu-  
 « ples pour qu'ils se battent ! Le monde  
 « est assez grand pour que nos deux  
 « nations puissent y vivre , et la raison  
 « a assez de puissance pour qu'on  
 « trouve les moyens de tout con-  
 « cilier si , de part et d'autre , on en a  
 « la volonté. J'ai toutefois rempli un  
 « devoir saint et précieux à mon cœur ;  
 « que votre majesté croie à la sincé-

« rité des sentimens que je viens de lui  
« exprimer, et à mon desir de lui en  
« donner des preuves ».

Le gouvernement anglais fit une réponse qui, selon l'expression du ministre des relations extérieures de France, *n'était pas sans modération et sans sagesse*. En effet, l'Angleterre déclarait qu'elle ne voulait point traiter seule, ou du moins avant de s'être concertée avec les puissances du continent qui se trouvaient en relation avec elle, notamment l'empereur de Russie. A l'ouverture du parlement, le roi donna communication de la lettre de Buonaparte; Buonaparte en fut tout courroucé. Le *Moniteur* se remplit de déclamations virulentes contre lui, contre le roi de Suède, contre l'empereur de Russie, parce qu'ils ne reconnaissaient point Napoléon, parce qu'ils se ressouvenaient

de cette insulte faite par lui aux droits des territoires neutres ; et , puisqu'il faut le répéter , de l'assassinat du duc d'Enghien. L'Angleterre , qui voyait Buonaparte prêt à ceindre la couronne de fer , quoiqu'il eût dit : *Je n'ai point l'ambition d'exercer en Europe une plus grande influence* , se hâta de signaler à tous ces princes le peu de confiance qu'il devait inspirer.

Pendant ce temps , le saint-père visitait les églises , les monumens publics , attendant toujours , mais inutilement , l'accomplissement des promesses brillantes de Buonaparte. Le 11 pluviose ( 31 janvier ) , il se rendit à l'imprimerie du gouvernement , et là , cent cinquante presses tirèrent devant sa sainteté chacune une feuille ; c'était l'Oraison dominicale en cent cinquante langues différentes. Partout on se pressait sur ses pas ; d'abord un sen-

timent de curiosité portait à rechercher sa présence, et bientôt on était étonné soi-même de l'impression subite qu'on ressentait, tant la religion, malgré les discours des philosophes, jette dans les cœurs de profondes racines. Lalande lui-même offrit au souverain pontife des hommages qui parurent sincères.

Le 17 mars (26 ventose), les sentimens de l'Angleterre furent réalisés. Une députation des collèges et corps constitués de la république italienne fut admise aux Tuileries, et proposa à Buonaparte, ainsi qu'on en était convenu, d'établir un royaume d'Italie, et de s'en déclarer le chef. Le titre d'empereur ne suffisait plus à son ambition, il en voulait un autre; on avait dit que celui de *roi de France* rappelait la féodalité; mais ce qu'on

avait dit la veille on ne le disait plus le lendemain, et Buonaparte voulut être *roi d'Italie*, et non *roi des Italiens*.

Les raisons ne manquèrent point à la députation pour prouver que la constitution de Lyon n'était qu'un ouvrage de circonstance; que la nécessité de le changer était démontrée à la réflexion et généralement sentie.

« Le système d'une monarchie constitutionnelle, dit encore l'orateur, nous était indiqué par les progrès des lumières et par les résultats de l'expérience; le monarque, par tous les sentimens de la reconnaissance, de l'amour et de la confiance ». On glissait légèrement sur l'inquiétude que la réunion des deux couronnes pouvait naturellement donner aux puissances étrangères; on laissait Buonaparte maître de marquer le terme

où , pour désarmer toute jalousie extérieure , il consentirait à remettre à un autre la couronne de fer.

Buonaparte répondit ainsi : « Depuis  
« le moment où nous parûmes pour  
« la première fois dans vos contrées ,  
« nous avons toujours eu la pensée  
« de créer indépendante et libre la  
« nation italienne ; nous avons pour-  
« suivi cet objet au milieu des incer-  
« titudes des événemens. Nous for-  
« mâmes d'abord les peuples de la rive  
« droite du Pô en république cispa-  
« dane , et ceux de la rive gauche en  
« république transpadane. Depuis , de  
« plus heureuses circonstances nous  
« permirent de réunir ces états et d'en  
« former la république cisalpine.

« Au milieu des soins de toutes es-  
« pèces qui nous occupaient alors ,  
« nos peuples d'Italie furent touchés  
« de l'intérêt que nous portions à



« tout ce qui pouvait assurer leur  
 « prospérité et leur bonheur ; et lors-  
 « que quelques années après nous ap-  
 « prîmes au bord du Nil que notre  
 « ouvrage était renversé , nous fûmes  
 « sensible aux malheurs auxquels  
 « vous étiez en proie. Grâce à l'in-  
 « vincible courage de nos armées ,  
 « nous partîmes dans Milan lorsque  
 « nos peuples d'Italie nous croyaient  
 « encore sur les bords de la mer  
 « Rouge. Notre première volonté ,  
 « encore tout couvert du sang et de  
 « la poussière des batailles, fut la réor-  
 « ganisation de la patrie italienne. Les  
 « statuts de Lyon rennèrent la souve-  
 « raineté entre les mains de la consulta  
 « et des collèges où nous avions réuni  
 « les différens élémens qui constituent  
 « les nations.

« Vous crûtes alors nécessaire à vos  
 « intérêts que nous fussions le chef

« de votre gouvernement , et aujour-  
 « d'hui , persistant dans la même pen-  
 « sée, vous voulez que nous soyons  
 « le premier de vos rois. La sépara-  
 « tion des couronnes de France et  
 « d'Italie, qui peut être utile pour as-  
 « surer l'indépendance de vos des-  
 « cendants , serait dans ce moment  
 « funeste à votre existence et à votre  
 « tranquillité. Je la garderai cette cou-  
 « ronne, mais seulement tout le temps  
 « que vos intérêts l'exigeront ; et je  
 « verrai arriver avec plaisir le moment  
 « où je pourrai la placer sur une plus  
 « jeune tête ; qui, animée de mon es-  
 « prit, continue mon ouvrage et soit  
 « toujours prête à sacrifier sa per-  
 « sonne et ses intérêts à la sûreté et  
 « au bonheur du peuple sur lequel la  
 « Providence , les constitutions du  
 « royaume et ma volonté l'auront  
 « appelé à régner ».

Dans ce discours, Buonaparte ne dissimulait plus. S'il voulait encore paraître ne se rendre qu'au vœu des Italiens, il s'empressait de dire : *Je la garderai cette couronne*, et finissait par n'assigner aucun terme à l'entière indépendance de l'Italie, puisqu'il demandait entre autres conditions l'évacuation du royaume de Naples par les troupes étrangères, et que c'était lui, Buonaparte, qui y tenait une armée française.

Le lendemain 17 mars (28 ventose), il se rendit au sénat pour lui communiquer son avènement au trône d'Italie. Là, le ministre des relations extérieures représenta de nouveau que, malgré toute la répugnance de Buonaparte, il se voyait forcé de ceindre la couronne de fer. Puis (chose inconcevable), en voulant s'élever contre ceux qui dès-lors voyaient la chute

dans le triomphe même , il traça l'histoire future de ce chef ambitieux.

« L'avenir, le passé, dit-il, sont  
 « pour la malveillance un texte iné-  
 « puisable de mensonges ; elle ca-  
 « lomnie par de vains présages, elle  
 « calomnie par de vaines comparai-  
 « sons. N'a-t-elle pas souvent affecté  
 « d'abuser de l'éclat des victoires de  
 « votre majesté en exagérant leurs  
 « résultats ? N'a-t-elle pas cherché  
 « à répandre l'alarme en rappelant  
 « la gloire, le nom et la destinée  
 « d'Alexandre et de Charlemagne?....  
 « Charlemagne n'a eu ni successeurs,  
 « ni voisins. Son empire ne lui a  
 « pas survécu ; il fut partagé , et il  
 « devait l'être. Charlemagne a été con-  
 « quérant et non pas fondateur.....  
 « Alexandre, en reculant sans cesse  
 « les limites de ses conquêtes, ne fit  
 « que se préparer des funérailles san-

« glantes; la grande, l'héroïque pen-  
 « sée de succession n'entra jamais dans  
 « son esprit; Charlemagne, Alexan-  
 « dre, léguaient leur empire à l'anar-  
 « chie ». Buonaparte devait faire pis.  
 Non-seulement il perdait son empire,  
 mais encore le malheureux pays qui  
 l'avait adopté.

Mais ce qui donna la mesure de  
 son effronterie, ce fut lorsque, dans  
 le discours qu'il tint à cette occasion,  
 il osa se faire un titre, et donner pour  
 preuve de sa modération, de n'avoir  
 point réuni à la France la Hollande,  
*qui eût été le complément de son sys-  
 tème commercial; la Suisse, qui eût com-  
 plété sa frontière militaire; l'Italie, car  
 il soutenait toujours qu'elle n'était  
 point réunie, qui eût été utile au déve-  
 loppement de son agriculture.* Puis tou-  
 jours cette même jactance et cette  
 fausse promesse : « Ce qui a été réuni

« à notre empire par les lois constitutionnelles de l'état y restera réuni ;  
 « aucune nouvelle province n'y sera incorporée ».

Le 24 mars (3 germinal) ; il obtint encore du saint-père un nouvel acte de complaisance , ce fut de célébrer le baptême (1) d'un fils né de mademoiselle de Beauharnais, sa belle-fille, et de son frère Louis, et pour lequel il montra tant d'affection, qu'on ne

(1) Buonaparte fut le parrain, et sa mère, qu'il avait fait revenir de Rome, la marraine. On était tellement habitué à flatter toute cette famille, que le président du tribunal, allant complimenter sur son retour madame Buonaparte à la tête d'une députation, lui dit : « C'est votre altesse impériale qui a  
 « donné le jour au héros que l'Europe révere,  
 « que la France regarde comme son sauveur,  
 « et dont les vastes desseins paraissent avoir  
 « été conçus et exécutés par une puissance surnaturelle ».

craignit point d'avancer que peut-être cet enfant devait sa naissance à un crime. Quel prince que celui qu'on peut soupçonner ainsi !

Sept jours après il quitta la capitale pour se rendre à Milan , précédant de quatre jours le saint-père qui retournait dans ses états. Quelle différence dans ces deux voyageurs ! l'un court s'emparer d'une nouvelle couronne , l'autre s'achemine tranquillement vers son siège apostolique. L'un est étourdi du bruit de la louange , l'autre ne trouve sur ses pas qu'amour , que vénération. Les grands seuls se pressent autour du premier ; les pauvres, les veuves, les orphelins, forment le cortège du second. L'ambitieux répand sur sa route des honneurs, des richesses, des cordons ; le serviteur des serviteurs s'attache les hommes par de faibles dons que la religion a

consacrés, et dont elle seule relève le prix.

La route que parcourut Buonaparte ne lui présenta qu'une suite de triomphes. A Lyon, à Turin, à Alexandrie, à Pavie, à Milan, tout avait été préparé pour éblouir la multitude; des fêtes, des spectacles, des réceptions brillantes ôtaient tout pouvoir à la réflexion. A Turin, il revit encore le saint-père, et les derniers adieux de ce respectable vieillard ne firent aucune impression sur son ame. Il voulut revoir le champ de bataille de Marengo; et se rappelant tout-à-coup que, sans le succès de cette journée, on ne le verrait point près de saisir cette ancienne couronne des Lombards, qu'avait portée Charlemagne, il ordonna l'érection d'un monument consacré à la mémoire des braves qui



avaient remporté la victoire au prix de leur vie.

Enfin , le 8 mai ( 18 floréal ) il entra dans Milan. On porta la flatterie jusqu'à ne vouloir point qu'il entrât par la porte commune ; on en ouvrit une nouvelle *afin*, dirent les journaux, *d'isoler des voies ordinaires ce rare héros, que sa gloire et son mérite extraordinaires élevaient au-dessus de la condition humaine.* Ses premiers soins furent d'organiser les autorités constituées comme celles de France. Déjà il avait nommé son beau-fils, Beauharnais , vice - roi ; pour donner plus d'éclat à sa cour il créa , ce qu'il n'avait point encore osé faire en France , une nouvelle noblesse. Le 26 mai ( 6 prairial ) il se couronna roi d'Italie après avoir posé sur sa tête la couronne de fer des rois lombards,

en disant : *Dieu me la donne , gare à qui la touche.* Il ne partagea point avec Joséphine ce nouveau diadème ; elle était reléguée dans une tribune. Déjà il s'isolait de la seule personne qui pût faire supporter la rudesse de son caractère.

A peine venait-il d'être couronné roi d'Italie , qu'oubliant sa fameuse promesse qu'aucune nouvelle province ne serait incorporée à la France , Buonaparte reçut une députation de la république ligurienne qui venait demander sa réunion au grand peuple. Certes , il était assez difficile que cette république pût rester indépendante lorsque déjà le Piémont avait été réuni à la France : mais enfin Buonaparte avait dit : *Aucune nouvelle province n'y sera incorporée.* Trois mois suffirent donc pour rendre Buonaparte parjure , et cela au moment où

l'Autriche commençait à concevoir quelque inquiétude et n'avait pu voir avec indifférence Buonaparte ceindre la couronne d'Italie.

Une nouvelle constitution fut encore donnée à l'Italie; on y régla les droits du vice-roi, la forme du conseil d'état composé de trois autres conseils, et l'institution d'un nouvel ordre de chevalerie que Buonaparte appela *de la couronne de fer*. Le 7 juin ( 18 prairial ) Eugène prêta serment en qualité de vice-roi au milieu du corps législatif assemblé, et après, Buonaparte prononça un discours dans lequel on put remarquer le passage suivant. « Je crois avoir donné  
« de nouvelles preuves de ma cons-  
« tante résolution de remplir envers  
« mes peuples d'Italie tout ce qu'ils  
« attendent de moi; j'espère qu'à  
« leur tour ils voudront occuper la

« place que je leur destine dans ma  
 « pensée, et ils n'y parviendront  
 « qu'en se persuadant bien que la  
 « force des armes est le principal sou-  
 « tien des états ». C'était bien là son  
 unique pensée, sa pensée favorite ; il  
 ne connaissait de puissance que la  
 puissance militaire, de droits que  
 ceux que donnent la force des armes.  
 Pour lui le pape était un général, les  
 cardinaux des aides-de-camp, les  
 évêques des colonels et les curés des  
 capitaines : il osa le dire au sein de sa  
 cour ; il n'aurait su distinguer les  
 rangs d'aucune hiérarchie sans les  
 rapporter à l'organisation d'une ar-  
 mée ; il fallait enfin que tout fût mili-  
 taire autour de lui ; le tambour rem-  
 plaçait la cloche dans tous les col-  
 lèges, et les séminaristes seuls étaient  
 exempts de faire l'exercice.

Jaloux de parcourir ses nouveaux

états, d'y recueillir une ample provision de louanges, il visita toutes les principales villes, Crémone, Brescia, Mantoue, après toutefois s'être encore donné le plaisir de faire manœuvrer dans l'immense plaine de Montechiaro quarante-huit bataillons d'infanterie, quarante-cinq escadrons de cavalerie et soixante pièces de canon attelées, qu'il y avait fait venir de tous les points de l'Italie et même de la France, s'inquiétant peu de donner de l'ombrage à la cour de Vienne.

Il se rendit ensuite à Bologne, Modène, Parme, Plaisance, et enfin à Gènes où d'immenses préparatifs avaient été faits pour le recevoir. En passant à Bologne les habitans de Lucques vinrent le prier de disposer de leur république en faveur d'un prince de sa famille, et désignèrent Bacciochi, déjà prince de Piombino.

Buonaparte ne se fit pas prier ; il voulut bien se charger encore de pourvoir à la sûreté de ce petit état en s'en déclarant le protecteur. Le 31 juin ( 11 messidor ) il arriva à Gênes , et le 2 juillet la fête qu'on lui avait préparée commença vers la fin du jour. Elle fut très-brillante : des joûtes , des illuminations , des feux d'artifice , un concert , un bal composèrent cette fête qui se prolongea fort avant dans la nuit.

Peu de jours après , Buonaparte partit de Gênes pour Turin , où à son arrivée il fit manœuvrer deux régimens depuis trois heures du matin jusqu'à neuf ; il prit ensuite le chemin du mont Cenis , y déjeuna , et arriva le 11 juillet ( 22 messidor ) à Fontainebleau.

Cependant l'horizon politique s'obscurcissait , le *Moniteur* et l'*Argus* ne

cessaient de s'élever contre l'Angleterre, contre les novellistes ; à les entendre , tous les souverains du continent étaient d'accord avec la France ; et pourtant la Russie faisait filer des troupes vers la Pologne , l'Autriche armait en secret , et l'Angleterre paraissait attendre assez tranquillement cette fameuse descente dont on la menaçait depuis deux ans , et que tout autre que Buonaparte eût peut-être tentée. Depuis deux ans il avait rassemblé auprès de Boulogne une armée immense ; des bâtimens de transports, des chaloupes canonnières , des bateaux plats avaient été construits, non-seulement dans tous les ports , mais dans toutes les villes situées aux bords des fleuves qui portaient ces tributs à la mer ; chaque jour on attendait le signal du départ, et ce signal n'arrivait point. Lorsque Buonaparte vit que

ses envahissemens successifs allaient provoquer une guerre continentale , il se rendit à son camp de Boulogne ; il passa des revues, harangua les troupes, prépara les esprits à cette grande entreprise, et fixa l'époque du départ pour la fin du mois d'août. Mais, le 28, le ministre des relations extérieures se présenta tout-à-coup au camp , et sur-le-champ les troupes se portèrent sur le Rhin par colonnes , et dans le même ordre qu'elles occupaient à Boulogne.

Buonaparte revint à Paris, et fit publier une note du chargé d'affaires de France à Ratisbonne. Dans cette note, Buonaparte se plaignait des préparatifs, des mouvemens de la maison d'Autriche qui paraissaient menacer le continent d'une guerre nouvelle ; il disait sentir le besoin d'exposer dans une déclaration franche et solennelle les sentimens qui l'animaient , afin de



mettre les contemporains et la postérité à portée de juger avec connaissance de cause, dans le cas où la guerre viendrait à éclater, quel avait été l'agresseur. Il reprochait à l'empereur d'Allemagne l'acquisition de Lindeau et d'autres acquisitions faites en Souabe, qui, disait-il, avaient matériellement altéré la situation des états voisins dans le midi de l'Allemagne. Il se faisait un grand mérite d'avoir évacué la Suisse, de n'avoir laissé en Italie que le nombre nécessaire de troupes pour occuper les positions, et de n'avoir sur le Rhin que les garnisons indispensables pour la garde des places. Pour qu'on puisse bien connaître l'agresseur, nous ajouterons que le ministre de France ne trouva rien de mieux à répondre que de dire que la réunion de Gênes ne pouvait être un grief pour aucune puissance continentale,

et que la maison d'Autriche ne saurait tout au plus y trouver qu'un prétexte pour récriminer contre les observations faites sur l'acquisition de Lindau. Mais écoutons M. de Cobentzel : « La  
 « paix entre la France et l'Autriche re-  
 « pose sur le traité de Lunéville, dont  
 « une des conditions stipule et garan-  
 « tit l'indépendance des républiques de  
 « l'Italie , ainsi que des républiques  
 « helvétique et batave , et leur assure  
 « la liberté de se choisir leur gouver-  
 « nement ». Depuis ce traité de Lu-  
 néville, les armées françaises n'avaient cessé d'occuper ces différens pays. Sous le titre de grand pensionnaire , M. Schimmelpenninck gouvernait la Hollande pour Buonaparte ; les républiques de Gênes et de Lucques n'existaient plus ; l'Italie avait pour roi le chef du gouvernement français , qui s'était fait aussi le médiateur de la

confédération suisse. Cette influence, ces envahissemens, n'étaient-ils point de nature à provoquer la sollicitude de l'Autriche, et la faire remettre sous les armes ?

---

## CHAPITRE V.

*Guerre d'Allemagne, entrée à Vienne, bataille d'Austerlitz, paix avec l'Autriche, mariage d'Eugène Beauharnais.*

**L**ES ressources pour faire la guerre ne manquaient point à Buonaparte, un seul mot lui suffisait pour demander et obtenir des hommes et de l'argent ; personne n'aurait osé improuver les moyens dont il se servait, car il avait appris à se passer du corps législatif. Les députés des départemens ne furent donc point appelés cette fois à accorder des hommes au gouvernement ; il fut décidé même que les gardes nationales pourraient être levées par de simples décrets impériaux, et le sénat, toujours

docile, consentit à tout. Quatre vingt mille conscrits de l'an 14 et 1806, dont par conséquent la plus grande partie n'avait pas vingt ans, furent mis à la disposition de Buonaparte, sans compter les réserves des années 9, 10, 11, 12 et 13.

Buonaparte partit pour Strasbourg le 24 septembre (2 vendémiaire an 14), après avoir présidé le sénat qui lui accordait si généreusement de nouvelles victimes, après avoir protesté de son profond amour pour la paix, après avoir dit : « Je gémis du sang « qu'il va en coûter à l'Europe ; mais « le nom français en obtiendra un nouveau lustre ». Il arriva le 26 (4) à Strasbourg, et passa le Rhin à Kehl le 1<sup>er</sup> octobre (9). Le 6 (14) Vandamme était à Donaverth ; le 7 (15) Murat s'empara du pont du Leck, et gagna le lendemain la bataille de Wertingen.

Cette victoire fut annoncée aux Parisiens par le bruit du canon ; c'était la première , et Buonaparte savait bien que les Français oublient facilement les suites funestes de la guerre quand la victoire se range de leur côté.

Buonaparte s'était rendu à Ausbourg. Il logea chez l'électeur de Trèves ; de là il écrivit aux préfets et aux maires de Paris , pour leur annoncer qu'il faisait cadeau à sa bonne ville de huit drapeaux et de deux pièces de canon pris à Wertingen.

. Soult se porta sur Landsberg et ensuite sur Memmingen ; Ney vis-à-vis Ulm , à cheval sur le Danube , et Lannes à Weissenhorn. Tout annonçait l'approche d'une grande affaire ; Buonaparte harangua ses troupes : « Soldats ,  
« leur dit-il , sans cette armée que  
« vous avez devant vous , nous se-  
« rions aujourd'hui à Londres , nous

« eussions vengé six siècles d'outrages  
« et rendu la liberté aux mers » ; et ses  
soldats le crurent. Puis il ajouta : « Sol-  
« dats, si je n'avais voulu que vaincre  
« l'ennemi , je n'aurais pas cru devoir  
« faire un appel à votre courage et à  
« votre amour pour la patrie et pour  
« moi ; mais le vaincre, c'est ne rien  
« faire d'assez digne de vous ni de  
« votre empereur. Il faut que pas  
« un homme de l'armée ennemie n'é-  
« chappe, que ce gouvernement, qui  
« a trahi tous ses devoirs, n'apprenne  
« sa catastrophe que par votre propre  
« arrivée sous les murs de Vienne ».

Mack commandait dans Ulm, il crut  
devoir faire sortir de la place quinze  
mille hommes pour faciliter l'arrivée  
du prince Charles, qu'on lui avait  
annoncé venir de l'Italie avec une  
armée de vingt-cinq mille hommes,  
mais il se trouva déconcerté par la

prise du pont et de la position d'Elchingen. L'archiduc Ferdinand, qui était aussi dans la place, en partit à la tête de vingt mille hommes et se retira sur Biberach.

Maître des hauteurs, Buonaparte mandale prince de Lichlenstein, major général, pour l'engager à capituler, le menaçant, s'il était obligé de prendre la ville d'assaut, de faire comme à Jaffa, où la garnison avait été passée au fil de l'épée. Le prince, assez disposé à capituler, demandait que les officiers et soldats eussent la liberté de retourner en Autriche. Buonaparte refusa d'abord, puis, paraissant se raviser, s'informa si le prince Ferdinand était dans la place; sur la réponse négative, ce qu'il savait déjà, il dit : « J'aurais pu me fier à l'archiduc, mais je ne vois rien qui me garantisse que les



« soldats que je vous renverrai ne  
« serviront pas ».

Le général Mack capitula, et pendant que la garnison défilait Buonaparte l'entretint ainsi que quinze autres généraux qui s'étaient trouvés dans Ulm. « Tel est l'avantage de ma position, leur dit-il; avec un mot je  
« puis avoir deux cent mille hommes,  
« qui en six semaines seront de bons  
« soldats, au lieu que vos recrues ne  
« pourront qu'après plusieurs années  
« faire des soldats. Je donne un  
« conseil à mon frère l'empereur d'Allemagne : qu'il se hâte de faire la  
« paix. C'est le moment de se rappeler  
« que tous les empires du monde ont  
« un terme ».

Buonaparte s'établit à Munich, y donna des bals, des concerts, fit le galant auprès de madame de Mont-

gelas , et affectait de donner à cette campagne l'air d'une partie de plaisir.

Pendant ce temps Murat poursuivait ses avantages et bientôt s'avança par Braunau , Ried , Lambach , Lintz , Molk jusqu'à Saint-Polten. Buonaparte le suivit et data ses bulletins de ses différentes villes. Les Russes parurent; ils ne furent pas plus heureux que les Autrichiens, et le 13 novembre ( 22 brumaire ), on entra dans Vienne.

De son côté Massena avait obtenu des avantages en Italie et manœuvrait de manière à former la droite de la grande armée. L'empereur d'Allemagne s'était retiré à Brünn en Moravie, et delà à Olmütz. L'empereur de Russie, qui avait voulu conférer avec le roi de Prusse sur les moyens de s'opposer au torrent qui menaçait toute l'Allemagne, s'empressa de venir l'y rejoindre. On parla de paix, des pro-

positions furent faites ; Buonaparte les rejeta. Cependant sa position devenait difficile ; comme toujours il s'était avancé sans s'assurer des moyens de retraite, la Prusse incertaine n'attendait que l'issue du combat pour se déclarer pour ou contre lui ; il n'avait d'autre ressource que la victoire ; il fallait qu'il l'obtint à tout prix. Les forces russes et autrichiennes se trouvaient concentrées près d'Olmütz, le plan était de cerner l'armée française, de l'envelopper, de lui couper toute retraite, de fondre sur elle, de la forcer à se rendre prisonnière ou de la tailler en pièces. Jamais armée ne courut de plus grands périls.

Le 28 novembre ( 7 frimaire ) ; une nuée de cosaques soutenue par la cavalerie russe fit plier les avant-postes de Murat, cerna Wischau et y prit cinquante hommes du sixième régiment

de dragons : le même jour l'empereur de Russie entra dans cette ville avec toute l'armée russe. Buonaparte apprenant son arrivée lui envoya Savary pour le complimenter et fit proposer une entrevue. Deux jours après le prince Dolgorouki, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, se présenta au camp de Buonaparte. Celui-ci avait reconnu la position de l'armée alliée ; sa position était inexpugnable. La droite était appuyée à un bois et à des marais impraticables, la gauche à des hauteurs qui ne pouvaient être tournées ; le centre était défendu par un mamelon qui formait une fortification naturelle, garnie d'une artillerie formidable. Buonaparte se retira trois lieues en arrière pour se tirer du mauvais pas dans lequel il s'était engagé et choisir une meilleure position. Ce fut là que le prince Dolgorouki vint le

trouver et fut reçu aux avant-postes. Assuré de la victoire, il proposa à Buonaparte d'abandonner la couronne d'Italie et même de céder la Belgique ; Buonaparte répondit qu'alors même que les armées russes seraient campées sur les hauteurs de Montmartre, il ne ferait point une pareille concession du moins en cette chose tint-il parole.

Les Russes firent la faute de venir attaquer Buonaparte dans la position qu'il s'était choisie ; il ne désirait point autre chose , et ce piège qu'il avait tendu pouvait seul le sauver : aussi lorsqu'il vit le mouvement de l'armée russe , qui manœuvrait pour tourner sa droite , fut-il d'une joie extraordinaire. Il harangua ses troupes, leur dit qu'il dirigerait lui-même leurs bataillons, qu'il se tiendrait loin du feu si elles portaient le désordre et la confusion dans les rangs ennemis ;

mais que si la victoire était un moment incertaine, on le verrait s'exposer aux premiers coups. Il n'eut pas besoin de donner cette preuve de courage; toutes les troupes firent leur devoir.

Le 11 frimaire ( 2 décembre ), anniversaire du couronnement de Buonaparte, aux premiers rayons du soleil, qui ce jour se leva radieux, les ordres furent donnés et chaque chef rejoignit son corps. La veille au soir, pour animer davantage les troupes, Buonaparte avait été visiter tous les bivouacs : « Voilà la plus belle soirée « de ma vie, disait-il » ; puis affectant quelque sensibilité, il disait ensuite : « Je regrette de penser que je perdrai « bon nombre de ces braves gens. Je « sens au mal que cela me fait qu'ils « sont véritablement mes enfans » ; et comme s'il eût craint qu'on ne doutât de sa passion favorite il ajoutait : « En

« vérité je me reproche quelquefois  
 « ce sentiment, car je crains qu'il ne  
 « finisse par me rendre inhabile à faire  
 « la guerre ». Au moment de commen-  
 cer la bataille il parcourut le front de  
 bandière de plusieurs régimens en  
 disant : « Soldats , il faut finir cette  
 « campagne par un coup de tonnerre  
 « qui confonde l'orgueil de nos enne-  
 mis ». Cette locution lui était devenu  
 familière; il l'employait par-tout depuis  
 qu'au 18 brumaire il s'était dit *le dieu*  
*de la foudre*.

Un instant après la canonnade  
 commença à l'extrême droite , que  
 l'avant-garde de l'armée russe avait  
 déjà dépassée. Davoust, qui avait été  
 se porter au couvent de Reygern,  
 l'arrêta ; le maréchal Soult s'ébranla  
 au même instant, se dirigea sur les  
 hauteurs du village de Stratzen avec  
 les divisions Vandamme et Saint-

Hilaire et coupa entièrement la droite de l'armée russe. Le maréchal Lannes, qui commandait la gauche, marcha en échelons par régiment, et Murat, à la tête de la cavalerie, manœuvra pour soutenir l'infanterie et achever ce qu'elle aurait heureusement commencé. Une affreuse canonnade s'engagea sur toute la ligne; deux cents pièces de canon et plus de deux cent mille hommes étaient aux prises.

Les deux empereurs de Russie et d'Allemagne étaient à Austerlitz, où ils avaient établi leur quartier-général; pour rétablir la communication du centre avec la gauche de son armée, l'empereur Alexandre fit avancer sa garde. Un bataillon du quatrième de ligne français fut chargé et entièrement culbuté par la cavalerie russe; le maréchal Bessièrès accourut et bientôt les deux gardes furent aux mains : on



fit de part et d'autre des prodiges de valeur; mais l'honneur en resta aux Français, le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé, et lui-même obligé de fuir.

Le centre de l'armée française, commandée par le maréchal Bernadotte, s'avança et soutint plusieurs charges de cavalerie; la division Caffarelli se distingua par la rapidité et la précision de ses manœuvres; et les cuirassiers français s'emparèrent de toutes les batteries.

La bataille était gagnée, les Français étaient maîtres des hauteurs; le corps russe qui avait été cerné et chassé de ses positions se trouvait dans un bas fond acculé à un lac, dont la glace pouvait encore faciliter sa retraite. Buonaparte s'y porta avec vingt pièces de canon, et comme s'il eût craint que trop peu de sang n'eût signalé sa victoire, il fit

tirer sur la glace pour engloutir à-la-fois plus de vingt mille hommes qui s'y trouvaient réunis, et qui criaient *merci* croyant parler à un vainqueur et non à un bourreau. *Du milieu des lacs immenses on entend encore les cris de milliers d'hommes que l'on ne peut secourir*, disait Buonaparte dans son trentième bulletin ; et c'était lui qui leur avait fait ce tombeau !

Ce fut ainsi qu'il parvint à souiller l'honneur de cette journée, l'un de nos plus beaux faits d'armes, et où la valeur française s'était immortalisée ; son affreux génie ne voulut pas que notre gloire militaire en sortît pure et sans tache ; il voulut s'y couvrir de sang.

Le prince Jean de Lichtenstein vint le 12 frimaire (3 décembre), à la pointe du jour, trouver Buonaparte à son quartier-général, et le lendemain 13.

l'empereur d'Allemagne vint lui-même le visiter à son bivouac. « Je vous re-  
 « çois , dit Napoléon , dans le palais  
 « que j'habite depuis deux mois ». A ce  
 propos qui , sous un certain air de  
 simplicité , n'était pas sans orgueil ,  
 l'empereur d'Allemagne répondit en  
 souriant : « Vous tirez si bon parti de  
 « cette habitation , qu'elle doit vous  
 « être fort agréable ». Cette conférence  
 dura deux heures ; le résultat fut la  
 promesse d'un nouveau traité de paix.  
 On convint d'abord que la Russie fe-  
 rait évacuer ses troupes , et Savary  
 fut envoyé près de l'empereur Alexan-  
 dre , pour lui donner connaissance de  
 ces premières dispositions. Buona-  
 parte retourna à Vienne , et il conti-  
 nua d'habiter Schonbrunn jusqu'au  
 moment où la paix fut signée.

Pendant qu'on s'occupait des négocia-  
 tions pour la paix , la *Gazette* de

Vienne , dont les rédacteurs avaient été changés , ne tarissait point sur les éloges de Buonaparte ; elle n'était remplie que des ordres du jour , des proclamations adressées à l'armée française. Parmi ces dernières, il y en avait une datée du 2 décembre , remarquable par sa tournure amphatique et ridicule ; elle commençait par ces mots : *Aujourd'hui encore , avant que cette journée ne soit plongée dans la mer de l'éternité , votre empereur doit vous parler.* Ces images gigantesques , il les puisait dans Ossian , dont il faisait sa lecture favorite ; ou plutôt ses secrétaires ; qui connaissaient son humeur sombre et taciturne , tâchaient , pour lui faire la cour , d'imiter l'éloquence barbare de ce sauvage écossais.

Le 26 décembre ( 5 nivose ), le traité fut définitivement conclu et signé à Presbourg. L'empereur d'Allemagne

renonçait à la possession de Venise , qui devait être réunie au royaume d'Italie ; il reconnaissait les nouveaux rois de Bavière et de Wurtemberg ; il devait faire la remise de toutes les places , forts et territoires cédés dans le délai de six semaines.

Depuis long-temps , Buonaparte désirait , par quelque alliance illustre , donner de l'éclat à sa maison. Son frère Joseph avait pour épouse la fille d'un négociant , Louis n'était pas sorti de la maison de Beauharnais ; Lucien , malgré sa majesté l'empereur des Français , s'était allié à la fille d'un agent de change ; il n'y avait pas jusqu'à Jérôme qui n'eût fait un mariage peu digne du frère d'un aussi grand souverain que Napoléon. On pensait bien quelque jour amener le jeune homme à rompre ses premiers nœuds ; mais on n'osait pas encore en donner le scan-

dale. Eugène était libre ; le roi de Bavière avoit de grandes obligations à Buonaparte ; l'alliance fut bientôt décidée. Le 13 janvier, Eugène Beauharnais épousa la princesse Augusta-Amélie de Bavière.

Le roi de Bavière pouvait donc espérer voir un jour sa fille couronnée reine d'Italie ; mais il ne connaissait point Buonaparte ; il ne savait pas tout ce que cet homme avoit de duplicité ; il étoit loin de deviner qu'au mépris des liens les plus sacrés, Buonaparte lui-même tenterait de former une alliance illustre. Buonaparte au contraire , dont le génie ambitieux n'étoit jamais en repos , calculait d'avance toutes les chances possibles , et ne vouloit se donner aucunes entraves ; aussi, tout en adoptant Eugène Beauharnais comme son fils , ne lui laissa-t-il des droits à la couronne d'Italie qu'au cas

que, lui Buonaparte n'aurait point d'enfans naturels et légitimes.

Comme il voulait présider aux fêtes qui eurent lieu à Munich à l'occasion de ce mariage , il écrivit d'abord au sénat qu'il ne pouvait résister au plaisir d'unir lui-même les deux jeunes époux ; que son arrivée au milieu de son peuple en serait donc retardée de quelques jours ; que ces jours paraîtraient longs à son cœur , mais qu'après avoir été sans cesse livré aux devoirs d'un soldat , il éprouve un tendre délasement à s'occuper des détails et des devoirs d'un père de famille.

Dans une autre lettre , aussi adressée au sénat , pour annoncer l'adoption qu'il venait de faire de son beau-fils , afin de le rendre habile à succéder au trône d'Italie par un nouveau statut constitutionnel , on trouve cette phrase singulière , et qui dut donner à penser

à tous les rois de l'Europe : « Nous  
 « nous réservons d'ailleurs de faire  
 « connaître , par des dispositions ulté-  
 « rieures , les liaisons que nous en-  
 « tendons qu'il existe après nous ,  
 « entre tous les états fédératifs de l'em-  
 « pire français. Les différentes parties  
 « indépendantes entre elles ayant un  
 « intérêt commun , doivent avoir un  
 « lien commun ».

Ainsi, dès ce jour, 22 janvier 1806,  
 Buonaparte déclarait que , non-seu-  
 lement pendant sa vie , mais même  
 après sa mort , l'Italie , Naples , la  
 Hollande , la Suisse et l'Espagne , qu'il  
 convoitait déjà , et où , depuis un an  
 il avait eu l'art de semer la division ,  
 seraient sous la tutelle de la France.  
 Empire immense , effrayant , gigan-  
 tesque , et que nous avons vu depuis  
 s'accroître encore de la Westphalie ,  
 des villes anséatiques , de Rome , des



provinces illiriennes, de l'Étrurie et du Portugal.

Et, comme si l'on eût craint que les souverains ne comprissent pas le danger qui les menaçait, le sénat se chargea dans son message de désiller tous les yeux : « Vous élevant, dit-il, par  
« la puissance de votre génie, à une  
« grande hauteur, promenant vos regards sur le monde et sur les siècles  
« à venir, mesurant les progrès de la  
« civilisation et tous ceux qu'elle doit  
« faire encore, interrogeant la nature  
« sur cet esprit caractéristique des  
« peuples que des milliers d'années  
« ne peuvent changer, et sur les effets  
« de ces grands linéamens qu'elle a  
« tracés sur le globe comme pour  
« marquer les limites des diverses nations, vous avez conçu une grande  
« pensée, un système nouveau, une  
« fédération d'une nature toute par-

« ticiulière que l'ère de Napoléon seul  
« voit naître , dont votre majesté  
« développera successivement et les  
« avantages immenses et les devoirs  
« sacrés , et qui seule pourra lutter  
« avec succès dans la suite des siècles  
« contre les caprices frivoles , les pas-  
« sions violentes , la faiblesse timide  
« et la fausse gloire si présomptueuse ;  
« pour le maintien de la paix , la durée  
« d'un juste équilibre et la prospérité  
« des peuples européens. Sire, vous  
« aurez imprimé à vos ouvrages le  
« sceau de la durée , vous aurez sou-  
« mis le temps à votre puissance. Le  
« peuple français présente à V. M. I.  
« et R. tous les hommages que lui  
« décernera la postérité reconnais-  
« sante ».

Buonaparte revint à Paris dans la nuit du 26 au 27 janvier , et sur-le-champ il convoqua les conseils. Il sa-

vait qu'en montrant cette activité étonnante il provoquait les éloges dont il était si jaloux. Aussi ne manquait-on jamais de publier dans les journaux les heures, les minutes qu'il donnait aux affaires publiques, et le sénat de lui dire : « Ainsi, pour votre majesté, « le travail de la veille n'a d'autre « perspective et d'autre récompense « que le travail du lendemain ». Au milieu des spectacles ou des fêtes, dans le jour comme à toute heure de nuit, aux Tuileries, à Saint-Cloud, il allait s'enfermer dans son cabinet ou faisait venir ses ministres ; à la chasse, pour laquelle il n'avait aucun goût, mais dont il voulait prendre le plaisir parce que c'est l'amusement des rois, on le voyait tout-à-coup disparaître, comme s'il eût été frappé d'une grande pensée qu'il avait besoin de mettre au jour. Enfin, il avait fini par se croire

un homme extraordinaire , et voulait que tout fût extraordinaire dans sa conduite. Ce qui devait d'autant plus le confirmer dans cet aveuglement , c'était la bassesse même des éloges qu'on lui adressait. Le président de la première cour de justice de France en fit presque un dieu ; il osa lui dire :

« Toutes nos espérances, vous les  
« avez surpassées ; tout ce que l'his-  
« toire nous a transmis de hauts faits et  
« d'actions héroïques, vous l'avez effa-  
« cé ; tout ce qui était connu jusqu'à ce  
« jour de l'art de la guerre, tout ce qui  
« avait fait jusqu'à ce jour la renom-  
« mée des plus grands capitaines, s'est  
« éclipsé devant votre génie.....

« Napoléon, homme sublime et vé-  
« ritablement étonnant , grand dans  
« toutes vos pensées et dans toutes vos  
« vues , dans les conceptions comme

( 134 )

« dans l'exécution , à côté du simple  
« soldat comme sur le trône... Graces  
« immortelles vous soient rendues au  
« nom du genre humain , etc.

---

## CHAPITRE VI.

*Envahissement du royaume de Naples ,  
érection de celui de Hollande , confé-  
deration du Rhin , guerre contre la  
Prusse et la Russie.*

**S**<sub>i</sub> Buonaparte avait remporté des avantages en Allemagne , si la victoire d'Austerlitz avait doublé sa puissance , il devait se reprocher bien amèrement la perte des deux marines française et espagnole au malheureux combat de Trafalgar , le 22 octobre 1805 ; perte irréparable pour l'une et l'autre nations. Mais Buonaparte y fut peu sensible ; la mer n'était point son élément , elle ne lui offrait aucune chance pour sa gloire ; il n'avait soif

que de conquêtes ; et si une langue de terre lui eût permis de fondre sur la Grande-Bretagne pour s'y gorger de richesses et de sang, il eût perdu sans regret jusqu'à notre dernier vaisseau. Il ne vit donc dans la marine qu'un moyen secondaire ; s'il y donna quelquefois ses soins, ce ne fut toujours que dans le but d'une invasion et jamais pour la prospérité du commerce. Encore si ses combinaisons avaient été heureuses, pourrait-on lui pardonner quelques échecs ; mais rappelons-nous ce que lui écrivit l'amiral Villeneuve , lorsqu'après avoir été pris au malheureux combat de Trafalgar , et retenu prisonnier sur parole pendant quelques mois à Reading , il lui fut permis de revenir en France où un ordre du ministre l'attendait pour lui interdire l'approche de la capitale

« *Monsieur*, lui disait-il, et déjà  
« depuis deux ans Buonaparte était  
« empereur, *monsieur*, vous devez  
« vous ressouvenir que lorsque La-  
« touche mourut à Toulon, je com-  
« mandais à Rochefort, et que j'hésitai  
« de le remplacer. J'étais alors bien  
« convaincu que quel que fût le chef  
« des *opérations hasardeuses et mal*  
« *conçues* des flottes combinées fran-  
« çaise et espagnole, il serait disgracié  
« aussi bien que battu, si sa mauvaise  
« étoile épargnait sa vie dans un com-  
« bat ( presque inévitable ) avec un  
« ennemi accoutumé à la victoire et  
« couvrant toutes les mers de ses  
« croiseurs ».

Après avoir rappelé les observa-  
tions continuelles qu'il adressait au  
ministre, il dit : « Je l'instruisis en  
« même-temps de ma détermination,



« soit que je fusse vainqueur ou vain-  
« cu , d'abandonner pour jamais un  
« poste périlleux que mes principes ,  
« et sur-tout  *votre caractère violent et*  
«  *cruel* ne me permettaient pas d'oc-  
« cuper.

« Ce n'est ni au manque de valeur  
« ni à quelque faute que l'on doit at-  
« tribuer le désastre de Trafalgar ; ce  
« fait a été prouvé sans réplique dans  
« mon récit officiel de cette bataille.  
« Pourquoi lui a-t-on refusé place  
« dans le  *Moniteur* , tandis qu'on y a  
« inséré les calomnies et les outrages  
« geantes assertions de mes ennemis ?

« Lorsque , au milieu de votre heu-  
« reuse et ambitieuse campagne en  
« Allemagne , mon rapport vous par-  
« vint , ne dites-vous pas avec votre  
« fureur et votre cruauté ordinaires :  
«  *Je vois qu'un exemple sur le Bing*

« français est absolument nécessaire  
« pour mettre la victoire à l'ordre du  
« jour dans mes flottes ?

« Mille voix ont répété ces dures  
« expressions , cette sentence de mort  
« lancée contre un amiral français par  
« un usurpateur étranger et féroce ,  
« tandis que ma dépêche est restée  
« inconnue et n'a peut-être été jamais  
« lue. Elle contenait pourtant quel-  
« ques vérités sévères qui n'auraient  
« ajouté, je l'avoue, aucun lustre à  
« vos talens militaires et nautiques ,  
« mais qui auraient prouvé que la  
« même incapacité, la même ambi-  
« tion qui avaient causé la perte d'une  
« escadre française à Abotkir, avaient  
« causé aussi celle d'une autre escadre  
« à Trafalgar ».

Il ajoutait : « Depuis les quatre an-  
« nées que dure votre tyrannie , ma  
« patrie et ses alliés ont déjà perdu

« un plus grand nombre de vaisseaux  
« de guerre que n'en avait toute la ma-  
« rine royale pendant une grande par-  
« tie des longs règnes de Louis XIV  
« et de Louis XV ; et si la France  
« doit rester plus long-temps encore  
« sous votre sceptre de fer, sa marine  
« militaire marchera bientôt de pair  
« avec sa marine marchande, et l'on  
« ne verra dans ses ports de mer que  
« d'infâmes pirates et des marchands  
« ruinés ».

Il finissait par cette imprécation :  
« Tremblez , tyran , vous êtes abhor-  
« ré, et les malédictions de l'univers  
« vous suivront par-delà le tombeau ».

L'infortuné amiral se suicida pour  
ne point survivre à la perte de la ma-  
rine française.

Le roi de Naples, débarrassé de la  
présence des Français, commençait à  
respirer lorsque Buonaparte , vain-

queur en Allemagne , envoya des troupes contre lui. Le prétexte fut que ce souverain avait reçu dans ses ports les Anglais et les Russes. Et comment aurait-il pu s'y opposer ? Les Anglais, qui avaient vu que Buonaparte inondait de ses soldats tous les pays de ses alliés, ou des neutres qui l'avoisinaient, avaient voulu se servir des mêmes armes. Les Russes, trop esclaves de la foi destraités, évacuèrent le royaume de Naples, en apprenant la signature du traité de Presbourg ; mais les Anglais, qui connaissaient mieux l'homme, ne cédèrent qu'à la force, espérant toujours qu'un moment viendrait où sa puissance colossale s'anéantirait tout-à-coup. Le roi fut obligé de fuir, et Buonaparte établit sur-le-champ son frère Joseph roi de Naples. Les Russes, indignés de cette odieuse usurpation, s'emparèrent

des bouches du Cattaro , qui , aux termes des traités , devaient être remises aux Français.

Dans le même temps tout se préparait en Hollande pour amener les vieux républicains à recevoir un roi ; Schimmelpenninck n'avait été nommé grand-pensionnaire que pour disposer les esprits à accueillir ce changement , et préparer les voies. Louis Buonaparte monta sur le trône , et du moins , plus sage que son frère , il chercha les moyens de gagner l'estime de ceux qu'il allait gouverner , de leur inspirer quelque confiance , et il y réussit.

Buonaparte , satisfait d'avoir trouvé des couronnes pour ses frères Joseph et Louis , consentit à recevoir en grace Jérôme , qui pour la mériter s'était rendu parjure en abandonnant son épouse , lui conféra le titre d'altesse impériale , et le droit de succession à

l'empire. Murat obtint aussi sa part et fut fait grand-duc de Berg.

Mais ce qui effraya tout le nord de l'Allemagne, ce qui fit trembler la Prusse, ce fut l'anéantissement de cet antique corps germanique, arbre sacré dont les rameaux protecteurs ombrageaient une multitude de petites principautés, quelquefois divisées pour de légers intérêts; mais toujours unies pour s'opposer aux entreprises des grandes puissances du nord ou du midi. Sur ses débris Buonaparte établit une confédération du Rhin, dont il se réserva la suprême protection. Par ce moyen il conservait la liberté de couvrir de ses troupes une grande partie de l'Allemagne, soit pour se porter contre le premier qu'il lui plairait d'attaquer, soit pour faire vivre son armée aux dépens de ces pays.

Pour balancer cette puissance nou-

velle , le roi de Prusse s'empessa de former une confédération du Nord , dans laquelle il voulut comprendre tous les états non nommés dans l'acte fédéral de Buonaparte. Celui-ci déclara qu'il ne consentirait point à ce que les villes anséatiques entrassent dans le plan de Frédéric-Guillaume , et qu'aucun des autres états fût forcé d'en faire partie , quoique lui-même n'ait certainement pas laissé libres les princes de la confédération du Rhin de vouloir ou ne vouloir point. C'était bien en d'autres termes s'opposer à la confédération même qui ne pouvait plus présenter un utile contre-poids.

Depuis le traité de Presbourg , la Russie n'avait cessé de laisser entrevoir le desir d'un rapprochement avec la France , d'abord pour mettre , s'il était possible , un terme aux luttes sanglantes qui désolaient l'Allemagne depuis tant

d'années, ensuite pour conclure définitivement une paix générale. L'Angleterre de son côté, par les soins de M. Fox, semblait vouloir s'unir à la Russie, afin de mettre un terme aux maux qui accablaient l'Europe, par une paix solide. Une correspondance s'établit entre M. Fox et le ministre des relations extérieures de France, des plénipotentiaires furent nommés : lord Yarmouth, lord Lauderdale et M. d'Oubril vinrent à Paris ; les deux premiers pour l'Angleterre, l'autre pour la Russie.

Quoique la première base sur laquelle on parut vouloir traiter fût que la paix devait être honorable pour les deux cours (1) et pour leurs alliés respectifs, et en même temps de nature

---

(1) L'Angleterre et la France.



à assurer le repos futur de l'Europe ; quoique par conséquent il fût utile que les deux négociations marchassent de front , Buonaparte s'empressa de séparer l'Angleterre de la Russie par un traité insignifiant qu'il fit signer à M. d'Oubril, le 20 juillet, et que l'empereur Alexandre refusa de ratifier. Bien plus après avoir fait dire par son ministre : *Nous ne vous demandons rien ; l'empereur n'a rien à désirer de ce que possède l'Angleterre*, Buonaparte ne voulut plus admettre la base de *l'uti possidetis*, et mit en avant d'autres principes. Les conférences furent donc bientôt rompues et l'espoir de la paix s'évanouit de nouveau.

Buonaparte partit pour Maïence le 25 septembre , et de là se porta à Bamberg , où il fixa son quartier-général. Le 6 octobre il adressa à ses soldats une proclamation pour leur

annoncer que la guerre allait com-  
mencer contre les Prussiens.

« Ils veulent , disait-il , que nous  
« évacuions l'Allemagne à l'aspect de  
« leur armée ! Les insensés ! qu'ils  
« sachent donc qu'il serait mille fois  
« plus facile de détruire la grande  
« capitale que de flétrir l'honneur des  
« enfans du grand peuple et de ses  
« alliés . . . »

« Marchons donc , disait-il encore ,  
« puisque la modération n'a pu les faire  
« sortir de cette étouffante ivresse :  
« Que l'armée prussienne éprouve le  
« même sort qu'elle éprouva il y a  
« quatorze ans ! Qu'ils apprennent que  
« s'il est facile d'acquérir un accroisse-  
« ment de domaine et de puissance  
« avec l'amitié du grand peuple , son  
« inimitié ( qu'on ne peut provoquer  
« que par l'abandon de tout esprit de

« sagesse et de raison) est plus terrible  
« que les tempêtes de l'océan ».

Il accusait la Prusse de s'être trop légèrement abandonnée à des insinuations perfides, d'avoir cru que le Hanovre serait rendu à l'Angleterre, et c'était une des premières bases de la négociation avec le cabinet Britannique, qu'il avait consentie. (1)

Il commença par insulter à la reine de Prusse, au jeune prince Louis de Prusse qui périt à la première affaire, et dont le bouillant courage causa la perte. « La reine de Prusse, disait le « bulletin, habillée en amazone, « portant l'uniforme de son régiment

---

(1) Le 15<sup>e</sup> bulletin de cette guerre ne laisse même aucun doute à cet égard. « Qu'est-ce « que l'Angleterre, y est-il dit, gagnera à « tout ceci ? Elle pouvait recouvrer le Ha-  
« novre ».

« de dragons, écrit vingt lettres par  
« jour pour allumer de toute part  
« l'incendie. Le prince Louis de  
« Prusse, excité par le parti, doit trou-  
« ver une grande renommée dans les  
« vicissitudes de la guerre. A l'exem-  
« ple de ces deux grands personnages,  
« toute la cour crie à la guerre, etc ».  
Enfin il osa dire que les derniers instans  
de la vie de ce jeune prince avaient  
été ceux d'un mauvais citoyen.

L'armée française marcha sur trois  
points ; la droite par Bayreuth , sur  
Hoff ; le centre par Saalbourg et  
Schleitz , sur Gera ; la gauche sur  
Saalfeld. Après divers combats , elle  
arriva à Iena. Le 13 octobre, à deux  
heures après midi , Buonaparte se  
porta sur un plateau occupé par son  
avant-garde, pour reconnaître les dis-  
positions des Prussiens , qui défen-  
daient la chaussée d'Iena à Weimar.

Sur ce plateau, que le *bulletin* disait ne pouvoir recevoir quatre bataillons, Buonaparte fit ranger tout le corps du maréchal Lannes, et plaça la garde sur le sommet en bataillon carré. Le 14, par un brouillard fort épais, les Français débouchèrent dans la plaine et prirent leur ordre de bataille. Le brouillard dura deux heures. Le maréchal Soult attaqua un bois, et finit par s'en rendre maître. Le maréchal Augereau repoussa la droite des Prussiens qui avaient tenté un mouvement sur la gauche des Français, tandis que Lannes marchait en échelons pour soutenir le village de Hollstadt, où plusieurs bataillons s'étaient engagés. Bientôt l'action devint générale. Des masses d'infanterie se précipitèrent les unes sur les autres. La cavalerie française arrivant prit part à l'affaire ; l'infanterie prussienne ne

put en soutenir le choc, et fut forcée à la retraite : en même-temps le maréchal Davoust s'opposait à ce que le gros de cette armée, qui devait déboucher du côté de Koestn, n'opérât ce mouvement. Les Français perdirent le général Debilly ; et du côté des Prussiens, le duc de Brunswick fut grièvement blessé.

Cette victoire ouvrit à Buonaparte les portes de Weimar ; Erfurth et Leipsig capitulèrent ; il marcha en toute hâte sur Berlin. En vain le roi de Prusse tenta de l'arrêter en lui faisant des propositions ; il ne voulut rien entendre. Une trêve même pour enterrer les morts fut refusée : *Occupez-vous des vivans*, répondit-il avec dureté, *et laissez-nous le soin d'enterrer les morts*. Le succès avait doublé son orgueil ; il devint insolent, et ses

bulletins, souvent ridicules, ne furent plus que des diatribes écrites en style des halles.

Le 25 octobre, Davoust entra dans Berlin, et Buonaparte s'établit à Postdam. Il visita le tombeau du Grand Frédéric et enleva l'épée, la ceinture et le cordon de l'aigle noir qui avaient appartenu à ce grand capitaine, pour les envoyer aux Invalides de Paris. Le 27, il fit son entrée dans la capitale de la Prusse, et se fit présenter les autorités de la ville. Il dit au conseil municipal : « J'entends qu'on ne  
« casse les fenêtres de personne. Mon  
« frère le roi de Prusse a cessé d'être  
« roi le jour où il n'a pas fait pendre  
« le prince Louis-Ferdinand, lors-  
« qu'il a été assez osé pour aller casser  
« les fenêtres de ses ministres ». Il dit à M. le comte de Néale : « Eh bien !

« monsieur, vos femmes ont voulu  
« la guerre (1), en voici le résultat :  
« vous deviez mieux contenir votre  
« famille. Non , *je ne veux pas la*  
« *guerre*; non pas que je me défie de  
« ma puissance comme vous le pen-  
« sez , *mais parce que le sang de mes*  
« *peuples m'est précieux* , et que mon  
« premier devoir est de ne le répan-  
« dre que *pour sa sûreté et son bon-*  
« *heur*. Mais ce bon peuple de Berlin  
« est victime de la guerre , tandis que  
« ceux qui l'ont attirée se sont sauvés.  
« Je rendrai cette noblesse de cour  
« si petite qu'elle sera obligée de  
« mendier son pain ». Il dit aussi à  
M. d'Hatzfeldt : « Monsieur , ne vous  
« présentez pas devant moi ; je n'ai

---

(1) Une lettre de la fille de M. de Néale  
disait : Si Napoléon ne veut pas la guerre , il  
faut la lui faire.



« pas besoin de vos services ; retirez-vous dans vos terres ». Et en sortant il le fit arrêter pour jouer une autre comédie, soit, comme quelques-uns le pensent, dans l'intérêt de M. d'Hatzfeldt, soit pour paraître grand et miséricordieux comme il l'avait été en Égypte.

M. d'Hatzfeldt avait été chargé d'évacuer de Berlin le matériel qui s'y trouvait ; il y mit si peu d'activité, que tout fut pris dans la place. Buonaparte lui en sut gré ; mais pour le mettre à couvert des reproches de la cour, il feignit une grande colère que devait suivre le pardon. Voilà ce que disent les uns. Nous pensons au contraire avec les autres, et pour l'honneur de M. d'Hatzfeldt lui-même, que la lettre interceptée était antérieure à l'occupation de Berlin, et que Buonaparte, en la faisant brûler sur-le-

champ par madame d'Hatfeldt, trop émue pour en vérifier la date, trouvait le double avantage d'anéantir la preuve de sa supercherie, et de se donner une grande réputation de bonté et de clémence.

Cependant Stettin et Custrin étaient tombés au pouvoir des Français ; Magdebourg était cerné ; le maréchal Mortier avait pris possession de la Hesse ; Murat avait fait mettre bas les armes au prince de Hohenlohe, et Jérôme s'était porté en Silésie. Le 8 novembre Magdebourg se rendit, emportée par des boulets d'or, comme dirent les Prussiens. En effet, peut-on concevoir la reddition d'une place qui a des magasins immenses en vivres et en munitions, huit cents pièces de canon et vingt-deux mille hommes pour la défendre ?

Le 21 novembre, Buonaparte

vait nuire qu'à notre commerce et à notre prospérité; impolitique, puisqu'il fallait, pour en tirer quelque fruit, que toutes les puissances fussent d'accord avec nous, et que si nous voulions les y forcer, nous ne faisons que créer mille sujets de guerre.

Buonaparte partit pour la Pologne, et s'avança vers Posen, où il arriva le 28 novembre. Après quelques combats, Murat, à la tête de sa cavalerie, entra dans Varsovie. Les Polonais reçurent les Français comme des libérateurs; ils espéraient qu'enfin Buonaparte leur rendrait leur indépendance; ils secondèrent de tous leurs moyens ses entreprises; ils ne lui épargnèrent pas sur-tout la louange. L'un disait: « Le grand empereur Napoléon I<sup>er</sup> a paru sur la surface de la terre, a vu et a vaincu l'univers ». Un autre disait: « Invincible César!

« en vous voyant, glorieux héros ! mes  
 « vœux et ceux de tous mes compa-  
 « triotes sont accomplis. Déjà nous  
 « voyons notre chère patrie sauvée :  
 « car dans votre personne nous ado-  
 « rons le plus juste, le plus profond  
 « Solon ». Buonaparte, enivré de tous  
 ces éloges, promit beaucoup et ne tint  
 rien. Une insurrection en Pologne  
 était utile à ses projets, il l'excita par  
 tous les moyens possibles ; mais lors-  
 qu'il eut réussi, et qu'à Tilsitt il se fut  
 entendu avec l'empereur Alexandre, il  
 ne fit que changer le maître de la Po-  
 logne, qui, avec le titre de grand du-  
 ché de Varsovie, passa sous la domi-  
 nation de la Saxe, dont le souverain  
 venait de prendre rang parmi les rois  
 créés par Buonaparte.

Il fit établir des ponts sur la Vistule ;  
 les Français la passèrent sur plusieurs  
 points, remportèrent divers avantages,

le 23 décembre, à Czarnowô, le 24, à Nasielsk ; le 26, à Pultusk et à Golymin. Après ces divers succès, Buonaparte consentit enfin à laisser prendre un peu de repos à ses troupes.

! A peine un mois s'était écoulé qu'il donna de nouveau le signal des combats. Ceux de Waterdorf, de Deppen, de Hoff, préludèrent à la fameuse bataille de Preussich-Eylau, qui fut livrée le 8 février 1807.

La veille au soir, les Français s'emparèrent d'Eylau, et prirent position entre cette petite ville et un monticule qu'occupaient les Russes. Dans le même temps le maréchal Davoust manœuvrait pour déborder Eylau et fondre sur le flanc de l'armée alliée. A la pointe du jour, l'attaque commença. Le corps du maréchal Augereau déboucha pour se porter sur le centre, la division Saint-Hilaire sur

la droite, afin de se réunir au maréchal Davoust; mais à peine ce mouvement fut-il commencé que la neige tomba à flocons. Le point de direction fut perdu, les colonnes marchèrent incertaines, et sans la cavalerie française, qui, par une manœuvre audacieuse, porta le désordre dans les rangs de l'armée alliée, la bataille était perdue. Les Français et les Russes y perdirent beaucoup de monde, et le seul avantage qu'on retira de cette grande affaire fut de rester maîtres du champ de bataille.

Augereau fut disgracié pour s'être égaré dans sa marche. Buonaparte ne tenait compte à personne des difficultés qui avaient pu s'offrir. Il ne connaissait que la victoire; et quel que fût un général, s'il n'avait pas vaincu ou s'il ne s'était pas fait tuer, il était déshonoré.

Après cette affaire, les Français rentrèrent dans leurs cantonnemens. On continua les sièges de Neiss et de Dantzick ; cette dernière ville se rendit le 24 mai. Le maréchal Mortier, qui était devant Golberg, et contenait les Suédois, à la suite d'un combat livré le 16 avril, où il leur tua beaucoup de monde, consentit à un armistice, et ménagea Stralsund dont une partie avait été déjà brûlée.

Pendant ce temps, la France doile s'épuisait d'hommes ; les levées se multiplièrent ; les préfets, les sous-préfets, les maires, s'efforcèrent de prouver leur zèle en envoyant à Buonaparte le double de leur contingent. Les Saxons s'unirent à ses armes, et la garde impériale, recomplétée de tout ce que la ligne avait de plus brave, se trouva prête pour un nouveau sacrifice.

Tout l'hiver on s'était occupé de la paix, on avait proposé un congrès: Buonaparte voulut que la Turquie eût son plénipotentiaire, on y consentit. On demanda sur quelles bases on traiterait; Buonaparte répondit qu'il fallait égalité et réciprocité entre les deux masses belligérentes, et que ces deux masses entreraient en commun dans un système de compensation, termes obscurs qui disaient tout et ne disaient rien, puisqu'il aurait fallu remettre en question la division territoriale de chacune des puissances contractantes.

L'armée alliée préféra tenter encore une fois le sort des combats: elle prit de nouveau les armes; elle triompha à Lomitten et succomba à Heilsberg; le 13 juin on manœuvra sur Friedland. Le 14 était un jour heureux pour Buonaparte, c'était l'anniversaire de Marengo.



Dès trois heures du matin le canon se fit entendre ; on passa la journée à prendre position ; à cinq heures du soir les différens corps étaient à leur place. L'armée alliée s'était déployée et appuyait sa gauche à la ville de Friedland ; Buonaparte résolut d'enlever cette ville, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa droite. En vain l'armée alliée fit de nombreux efforts pour défendre cette position ; la valeur française en triompha, et Friedland fut forcé. Le centre, où commandait le maréchal Oudinot, opposa une vigoureuse résistance aux différentes charges d'infanterie et de cavalerie que tentait la bravoure des Russes ; et sur tous les points l'armée alliée fut obligée de songer à la retraite. Elle abandonna Koenigsberg par suite de cette affaire et des avantages qu'avait aussi remportés Murat.

sur le général Lestocq. Le 19 Buonaparte entra dans Tilsitt.

Tilsitt ! A ce nom toutes les idées de grandeurs se réveillent : la France ne fut jamais plus puissante ; et sous un chef loyal, sous un roi amoureux de la gloire en même-temps qu'avare du sang de ses peuples, elle eût fixé pour jamais les bases de sa supériorité continentale. Mais Buonaparte était loin de posséder cette sagesse, la première qualité des rois, sans laquelle la plus formidable puissance ne tarde pas à s'évanouir. Véritable jouet de la fortune, elle l'a cent fois placé dans les circonstances les plus favorables où jamais homme se soit trouvé pour être heureux et faire le bonheur des autres, et il n'a su profiter d'aucune occasion.

## CHAPITRE VII.

*Entrevue sur le Niémen , traité de Tilsitt , guerre de Suède , affaires d'Espagne.*

LE 25 juin 1807 , au milieu du Niémen , un radeau fut placé , vers lequel s'avancèrent en même-temps Buonaparte et l'empereur Alexandre ; tous deux s'embrassèrent et se jurèrent une amitié réciproque. Les deux armées bordaient les rives du fleuve , elles se réjouirent à ces témoignages de paix et de concorde. Le 9 juillet suivant un traité fut conclu. On rendait à la Prusse son existence , mais elle perdait sa part de la Pologne qui , sous le titre de grand-duché de Varsovie , était donnée à

la Saxe ; elle perdait ses possessions entre l'Elbe et le Rhin ; enfin elle perdait sa prépondérance , si nécessaire cependant pour maintenir l'équilibre des puissances du nord. Près d'elle , le Hanovre que Buonaparte promettait à tout le monde et qu'il gardait toujours ; la Hesse , la Westphalie , érigées en royaume , une route militaire réservée au milieu d'elle pour la Saxe , rendaient l'état de cette puissance si précaire qu'elle ne pouvait que désirer un moment favorable pour en sortir. Ce fut ainsi que Buonaparte , à l'instant même de sa plus grande élévation , semblait préparer les instrumens de sa chute. L'infortunée reine de Prusse , qui fut forcée de s'asseoir à la table de celui qui l'avait tant injuriée , ne put survivre à l'humiliation de son pays , une maladie de

langueur l'entraîna peu de temps après au tombeau.

Au moment où le traité de paix de Tilsitt se publiait, la Suède reprenait les armes ; une descente faite par les Anglais dans l'île de Rugen avait rendu l'espérance à Gustave-Adolphe ; mais que pouvait-il contre la masse de Français devenue disponible par le traité ? La Poméranie suédoise fut envahie, la place de Stralsund investie. Six semaines après elle se rendit , et l'on s'empara de l'île de Rugen que le roi fut forcé d'évacuer.

Buonaparte revint à Paris le 1<sup>er</sup> août. Les louanges retentirent de nouveau , mais cette fois l'alliance de deux grands peuples, si elle eût été jurée par tout autre que par Buonaparte , pouvant donner l'espoir d'une paix durable , semblait devoir exciter l'ale-

gresse universelle , et permettre aux Français de faire éclater leur joie. Mais le repos ne fut pas de longue durée ; le temple de Janus paraissait fermé dans le nord , il ne tarda pas à se rouvrir dans le midi.

Le premier soin de Buonaparte fut de convoquer le corps législatif et le tribunat ; l'ouverture s'en fit le 16 août. Dans son discours il montra le même système de déception : « Les  
« peuples du duché de Varsovie, dit-  
« il, et de la ville de Dantzick ont re-  
« couvert leur patrie et leurs droits ». Et tous deux ne faisaient que changer de maître. « Les comptes de mes mi-  
« nistres des finances et du trésor pu-  
« blic vous feront connaître l'état pros-  
« père de nos finances : mes peuples  
« éprouveront une considérable dé-  
« charge sur la contribution foncière ». Et cette décharge se réduisit à la sup-

pression d'une subvention de guerre établie d'abord pour un an et perçue depuis 1799, en même-temps qu'il augmentait les centimes pour dépenses variables.

Le 22 août Jérôme, auquel Buonaparte venait de donner le royaume de Westphalie, épousa la princesse Catherine de Wurtemberg; première alliance du sang des rois avec celui de Buonaparte, alliance qui outrageait la morale, consacrait l'adultère et compromettait la dignité des trônes (1).

Buonaparte desirait fort revoir sa chère Italie; mais avant de s'éloigner de la capitale il voulut encore ajouter quelques bases à celles qui servaient de fondement à son despotisme. Par un premier sénatus-consulte il sup-

---

(1) Le premier mariage de Jérôme n'a jamais été légalement rompu.

prima le tribunal , seule institution populaire qui fût restée de la révolution ; par un autre il mit pour cinq ans tout le corps judiciaire sous sa dépendance en ne fixant qu'après ce laps de temps l'obtention des provisions.

Quelques jours avant son départ , le 8 novembre , un ambassadeur de Perse était arrivé à Paris porteur de riches présens , entre lesquels se trouvaient les sabres de Tamerlan et de Thamas-Kouly-Kan , dignes cadeaux à offrir à un tel souverain. Le général Gardanne était aussi allé en Perse , et l'empereur de Maroc avait de même envoyé un ambassadeur à Paris , pour féliciter son digne émule Napoléon , *le plus grand , le plus distingué parmi tous les souverains de l'Europe.*

Enfin , le 16 novembre , Buonaparte partit de Paris , et arriva le 21 à Milan.



Ce fut là que de sa propre autorité il *dénationalisa* tous les bâtimens neutres qui auraient touché à l'Angleterre ou qui auraient été visités par des bâtimens de cette puissance. Second décret que Buonaparte disait n'être dirigé que contre les Anglais, et qui dans le fait rendait toutes les puissances de la terre soumises à ses lois.

Mais pourquoi Buonaparte faisait-il de nouveau le voyage d'Italie ? Il faut donc arriver à ce monument de honte et d'infamie dont se couvrit l'usurpateur , il faut parler de ce traité de Fontainebleau où, sous le prétexte de punir le Portugal en en chassant les souverains, il stipulait l'envahissement de l'Étrurie et la destruction de l'Espagne. Il n'allait en Italie que pour prendre possession de la Toscane , et commencer l'exécution de ses perfides desseins.

En octobre 1806, au moment où Buonaparte était occupé en Prusse, le prince de la Paix avait fait paraître une proclamation dans laquelle il appelait aux armes les fidèles Espagnols. Cette démarche, peut-être perfide, mais au moins imprudente, concertée ou non avec Buonaparte, fut le premier motif dont il s'appuya auprès de l'empereur de Russie pour l'engager, lors de l'entrevue de Tilsitt, à ne se mêler en rien de ce que tenterait la France relativement à l'Espagne. Rassuré de ce côté, persuadé de plus qu'aucune autre puissance n'oserait remuer, Buonaparte marcha sans crainte au but qu'il s'était proposé. Déjà les meilleures troupes espagnoles avaient été envoyées en Danemarck, sous la conduite du brave la Romana, et bientôt, en vertu du funeste traité de Fontainebleau, trente mille Français pénétrèrent en Espagne

sous le vain prétexte d'en appuyer les dispositions. Junot commandait cette armée. Non moins confiant que le roi d'Espagne en la loyauté de Buonaparte, le prince régent de Portugal se serait laissé prendre par les Français, sans la sollicitude de Sydney Smith, qui le détermina à s'embarquer pour le Brésil la veille de l'entrée de Junot dans Lisbonne.

Maître du Portugal, Buonaparte fit assembler à Baïonne une nouvelle armée prête à se porter sur Madrid lorsque l'occasion se présenterait. C'était toujours en vertu du traité; car il semblait que le roi Charles IV eût pris plaisir à river lui-même ses fers.

Par ce traité une partie du Portugal, sous le nom de Lusitanie septentrionale, devait indemniser le roi d'Étrurie pour la cession de la Toscane; la province d'Alentejo et le royaume des

Algarves étaient donnés en toute propriété au prince de la Paix, sous le titre de principauté des Algarves ; et le roi d'Espagne devait prendre celui d'empereur des deux Amériques ; mais ce qu'il y eut d'affreux dans ce traité, c'est qu'en même-temps qu'il garantissait au roi d'Espagne ses possessions d'Europe, il renfermait tous les moyens utiles pour l'en dépouiller. Ce traité fut signé le 27 octobre 1807.

Le prince des Asturies ne voyait pas sans chagrin don Emmanuel Godoy conserver une si grande influence sur ses illustres parens : il conjura la perte de ce favori, et, par un fatal aveuglement, il crut que Buonaparte consentirait à l'aider dans cette entreprise ; il alla jusqu'à le consulter sur le choix d'une épouse. L'ambassadeur de France entretenait ces dispositions du prince, et se chargea de la correspondance. Des

représentations avaient aussi été rédigées pour éclairer le souverain. Don Godoy conçut quelques soupçons , et bientôt le prince fut arrêté.

Le roi écrivit aussi à Buonaparte pour se plaindre de son fils et pour le prier de l'aider de ses lumières et de ses conseils. On allait faire le procès au prince ; mais Buonaparte ne voulut point que le nom de son ambassadeur ni le projet de mariage figurassent au procès : il n'y avait plus de délit ; le prince fut pardonné.

Cependant la grande armée, la garde impériale, après avoir été reçues en triomphe à Paris, se dirigèrent vers l'Espagne. Plus de soixante mille hommes, sous les ordres de Murat, cantonnèrent dans les environs de la route de Baïonne à Madrid, et le prince de la Paix, aveuglé par les promesses de Buonaparte, livra son pays sans

défense en envoyant sur les frontières du Portugal le seul corps de troupes espagnoles qui fût disponible.

Buonaparte revint d'Italie et attendit que les troubles que ses agens devaient fomenter éclatassent pour se jeter sur sa proie. Le moment arriva, les évènements d'Aranjuez eurent lieu du 15 au 17 mars; les Français se portèrent rapidement sur Madrid, et y firent leur entrée le 24. Charles IV abdiqua en faveur de son fils, et le prince des Asturies fut reconnu roi par Murat sous le nom de Ferdinand VII.

Un jeune souverain, aimé des Espagnols, par cela seul qu'il avait eu à se plaindre de don Godoy, aurait facilement ramené les esprits, et calmé l'effervescence populaire : ce n'était pas ce que voulait Buonaparte. On décida le père à protester contre son abdication, on l'engagea à venir à

Baïonne, où son perfide allié s'était rendu en toute hâte, et où déjà, à force d'intrigues et de ruses, on avait entraîné le nouveau roi d'Espagne.

Ferdinand et l'infant don Carlos montrèrent beaucoup de fermeté; Buonaparte ne s'y était point attendu; il voulut les effrayer et dit au jeune roi :  
 « Le passé doit vous avoir appris qu'on  
 « ne me résiste pas en vain, et qu'il  
 « m'est aussi facile de punir que de  
 « menacer ». A ces mots Ferdinand répliqua avec une étonnante énergie :  
 « Je vous comprends, vous cherchez  
 « à m'intimider, en me rappelant  
 « le sort du duc d'Enghien; je vous  
 « demande comme une faveur de me  
 « faire périr comme mon cousin si  
 « vous êtes décidé à me ravir la cou-  
 « ronne d'Espagne ». L'infant don Carlos, qui était présent, se jeta au cou de son frère et dit à Buonaparte : « Et

« moi aussi je demande comme une  
« grace spéciale de mourir avec mon  
« frère et mon roi, si tu es assez injuste  
« pour priver les Espagnols de leur  
« souverain légitime ».

Les conseillers même de Buona-  
parte, toujours si dévoués à ses moin-  
dres volontés, toujours prêts à applau-  
dir ses desseins les plus criminels,  
essayèrent quelques représentations :  
*Mon grand char politique est lancé,*  
répondait-il, *il faut qu'il passe : mal-*  
*heur à qui se trouve sous les roues !* Il  
disait encore en parlant des princes :  
« Et pourquoi aussi sont-ils venus ; ce  
« sont de jeunes gens sans expérience,  
« et qui viennent ici sans passe-port.  
« Il faut que je juge cette entreprise  
« bien nécessaire, car j'ai bien besoin  
« de marine, et ceci va me coûter les  
« six vaisseaux que j'ai à Cadix ».

Charles IV, suivi de toute la famille



royale d'Espagne arriva à Baïonne le 1<sup>er</sup> mai. Dès la veille Buonaparte avait fait appeler M. Escoïquiz , ministre du roi Ferdinand , pour le charger de signifier à ce prince que toute négociation était rompue avec lui , et qu'à l'avenir il ne traiterait plus qu'avec son père. Il cessa dès-lors de le traiter en roi.

A peine le roi Charles fut-il arrivé , qu'il fit venir son fils seul dans son palais , et , en présence de la reine et de Buonaparte , il lui ordonna de remettre la couronne entre ses mains avant six heures du matin du jour suivant , par un acte signé de sa main , sans aucune explication ni condition quelconque. Buonaparte se déclara le protecteur du père contre le fils afin de donner plus de force aux ordres que le roi Ferdinand venait de recevoir. Ce prince atterré ne répondit rien ; le lendemain il remit la couronne , mais sous la con-

dition que la famille royale retournerait à Madrid, et que la nation elle-même, par la voix des cortès ou d'une autre assemblée moins nombreuse, prendrait connaissance de l'affaire et donnerait sa décision. Ce n'était point là ce que voulait Buonaparte; les instances, les persécutions redoublèrent auprès du prince des Asturies, qui tint ferme jusqu'à ce qu'on eût appris le massacre du 2 mai dans les rues de Madrid.

La présence des Français, le départ de la famille royale avaient inquiété tous les esprits; on répandit le bruit que les princes étaient traités en prisonniers d'état; on sut que la reine d'Étrurie et les infans don Antonio et don Francisco allaient aussi prendre la route de France; des femmes s'assemblèrent dans la cour du palais pour s'opposer à ce départ. Un aide-de-camp

de Murat parut , on crut qu'il venait demander l'infant ; on le maltraita ; en un instant le tumulte augmenta , la lutte s'engagea entre les Français et les Espagnols , elle ne pouvait être longue entre une multitude sans ordre et des troupes aguerries. *La mitraille et la baïonnette*, dit Murat dans son rapport, *nettoyèrent les rues* ; il y périt plus d'un millier d'hommes , et les fusillades se prolongèrent fort avant dans la nuit malgré l'amnistie qu'on avait publiée pour ramener le calme.

A cette nouvelle Buonaparte devint furieux , le prince des Asturies fut forcé de changer son abdication conditionnelle en une renonciation formelle et définitive , et de plus de faire la cession de ses droits en faveur de Napoléon , ainsi que son père l'avait fait. Il faut que sa résistance ait été néanmoins bien vive puisque Buo-

naparte en vint à dire : *Prince , il faut opter ; la mort ou la cession* : propos épouvantable et digne de celui qui avait eu l'art d'entraîner dans l'abyme cette famille de rois tout en leur disant : *Princes , ce n'est point ici un guet-à-pens*.

Si Buonaparte était maître de la couronne d'Espagne , il ne l'était point du royaume. De toute part on courut aux armes ; la junte de Séville , regardée comme le centre du gouvernement , au nom de Ferdinand VII , déclara la guerre à la France : une proclamation datée du 6 juin en appela au courage castillan , et les Espagnols y gagnèrent du moins de recouvrer leur antique énergie.

Il ne suffisait pas d'avoir détruit en Espagne la dynastie des Bourbons , il fallait encore que Buonaparte remplaçât leur gouvernement par un autre gouvernement ; qu'il fit reconnaître

par la nation les droits que sa trahison venait de lui faire acquérir. Il appela son frère Joseph près de lui et le fit roi d'Espagne, malgré lui, car Joseph avait eue peine à quitter Naples ; il assembla quatre députations, celle des grands d'Espagne, celle du conseil de Castille, celle des conseils de l'inquisition, des Indes et des finances, et celle de l'armée. Chacune eut un discours à prononcer que Buonaparte examinait d'abord. Celui des grands d'Espagne, rédigé par le duc de l'Infantado, n'exprimait point une reconnaissance formelle ; Buonaparte se fâcha : « Il ne faut pas tergiverser, monsieur, dit-il, il faut reconnaître franchement ou refuser ; il faut être grand dans le crime comme dans la vertu. Voulez-vous retourner en Espagne vous mettre à la tête des insurgés ? Je vous donne ma parole de vous y

« faire remettre en sûreté; mais je  
« vous le dis, vous en ferez tant que  
« vous vous ferez fusiller dans huit  
« jours....., non, dans vingt-quatre  
« heures ». Le duc ne cédait point,  
Bonaparte menaça et finit par obtenir le discours tel qu'il le désirait.

Toutes ces députations s'assemblèrent le 28 juin, et furent installées en junta de gouvernement, dont les travaux se bornèrent à douze séances qu'elle employa à rédiger une nouvelle constitution, et le 9 juillet elle partit pour l'Espagne, emmenant avec elle le roi qu'on venait de lui imposer.

Bonaparte, satisfait de ce grand coup d'état, quitta Baïonne le 21 juillet, prit sa route par Pau, Tarbes, Toulouse, Montauban, Bordeaux, la Vendée, Nantes et les bords de la Loire, affichant par-tout un luxe ex-

traordinaire. Les peuples, encore éblouis de la hardiesse de l'entreprise qu'il venait de consommer, ignorant son affreuse perfidie, s'empressèrent autour de lui. Buonaparte savait bien que ce n'était pas l'amour qui portait ainsi les Français sur ses pas; mais il ne voulait qu'étonner et se faire craindre.

Disons à la gloire de la France que pas un de ses nombreux habitans, lorsque le voile fut entièrement déchiré, ne cessa de faire entendre un cri d'indignation contre cette odieuse affaire; les partisans les plus zélés de Buonaparte abandonnèrent en cette occasion sa défense, et le *Moniteur* lui-même trouva avec peine de quoi fournir au moins l'ombre d'une excuse.

Le roi Charles vint habiter Compiègne avec la reine, le prince de la Paix, le roi et la reine d'Étrurie; les

infans furent retenus prisonniers à Valençay , dans la terre même de celui que la voix publique a toujours désigné comme le seul des ministres de Buonaparte qui eût osé lui parler le langage de la vérité , qui eût osé lui dire combien la guerre d'Espagne était injuste , impolitique et contraire à toutes les lois divines et humaines. Injuste , parce qu'on n'avait rien à demander à l'Espagne ; impolitique , parce qu'elle était marquée au coin du desir des conquêtes et de l'agrandissement ; contraire aux lois divines et humaines , parce qu'il n'appartient à aucun souverain d'aller arracher du trône de ses ancêtres un prince toujours fidèle à la foi des traités.

---



## CHAPITRE VIII.

*Révolte générale des Espagnols , Murat  
nommé roi de Naples , entrevue de  
Bonaparte avec l'empereur de Rus-  
sie à Erfurt , guerre d'Espagne.*

Le premier résultat de l'usurpation du trône d'Espagne fut l'évacuation du Portugal par les troupes françaises ; les Anglais qui bloquaient Cadix aidèrent aussi le général espagnol Morla à s'emparer d'une escadre composée de cinq vaisseaux de ligne et d'une frégate commandée par l'amiral Rosily , et qui se trouvait dans le port ; et Castanos força à capituler le général Dupont avec quatorze mille hommes. Ainsi commença cette

guerre qui ne devait finir qu'avec la tyrannie qui pesait sur la France.

Castanos, nommé général de l'armée d'Andalousie, cherchait à couper Dupont et se plaça sur la grande route de Cordoue à Madrid : il avait avec lui vingt-cinq mille hommes, il parcourut les rangs disant à ses soldats : « Souvenez-vous, amis, que  
« vous combattez pour votre chère  
« liberté, pour notre bon roi Ferdi-  
« nand VII, et pour notre sainte re-  
« ligion ». Dupont rappela aux Français leurs anciennes victoires en leur criant sans cesse qu'il fallait vaincre ou mourir. Sept fois il ordonna la charge à la baïonnette, et toujours inutilement, tant le général espagnol avait habilement profité du terrain pour placer ses lignes. Enfin, pour sauver les restes de son armée, après avoir pris l'avis du général Marescot,

il consentit à capituler. Tous deux payèrent de leur liberté l'impossibilité où ils s'étaient trouvés de vaincre.

L'Espagne entière était en armes ; ces braves peuples, que Buonaparte avait si souvent méprisés, retrouvaient toute leur énergie pour s'opposer à l'usurpateur ; Saragosse se défendait avec acharnement. On proposa à Palafox de capituler ; il ne répondit que par ces mots : *Guerre au couteau*. Les Français étaient obligés de faire le siège de chaque maison à mesure qu'ils voulaient pénétrer dans la ville. Le frère du gouverneur réussit à faire entrer des munitions et de nouvelles troupes, et l'on fut obligé de battre en retraite et de lever le siège dans la nuit du 13 au 14 août.

Joseph, accusant les moines de souffler la discorde, supprima tous les couvens et s'empara de toutes leurs

richesses ; il ne réussit qu'à se faire haïr davantage. De toute part les Français se trouvèrent repoussés, et bientôt Joseph fut forcé d'abandonner Madrid où à peine il s'était installé.

Pendant ce temps Buonaparte s'occupait de placer sur le trône de Naples son beau-frère Murat, de donner le grand-duché de Berg au fils de son frère Louis, changeant, déplaçant, selon son caprice, les souverains qu'il se plaisait à créer comme à détruire. Il divisa aussi en départemens la Toscane et les duchés de Parme et de Plaisance. Il rétablit l'université sur des bases nouvelles, plus appropriées à son système despotique, et plus en harmonie avec les institutions militaires qu'il voulait voir régner partout.

Aussitôt qu'il eut appris que Joseph avait été chassé de Madrid par suite

de la perte de la bataille de Beylen , il s'occupa de demander au sénat une nouvelle levée de conscrits : « Je suis « résolu , dit-il , à pousser les affaires « d'Espagne avec la plus grande activité. La sécurité future de mes « peuples , la prospérité du commerce « et la paix maritime sont également « attachées à ces importantes opérations.

« Mon alliance avec l'empereur de « Russie ne laisse à l'Angleterre aucun espoir dans ses projets ; je crois « à la paix du continent , mais je ne « veux ni ne dois dépendre des faux « calculs et des erreurs des autres « cours ; et puisque mes voisins augmentent leurs armées , il est de mon « devoir d'augmenter les miennes ».

Le sénat rendit le 10 septembre un sénatus-consulte qui mettait à la disposition du gouvernement quatre-

vingt mille conscrits ; des corps de la grande armée arrivaient aussi de toutes les parties de l'Allemagne, et le 11 Buonaparte passa la revue de l'avant-garde. Écoutons-le encore une fois :

« Soldats , après avoir triomphé sur  
« les bords du Danube et de la Vistule,  
« vous avez traversé l'Allemagne à  
« marches forcées ; je vous fais aujourd'hui  
« traverser la France sans vous  
« donner un moment de repos. Soldats,  
« j'ai besoin de vous. La présence  
« hideuse du léopard souille les continents  
« d'Espagne et du Portugal.  
« Qu'à votre aspect il fuie épouvanté.  
« Portons nos aigles triomphantes  
« jusqu'aux colonnes d'Hercule : là  
« aussi nous avons des outrages à  
« venger.

« Soldats , vous avez surpassé la  
« renommée des armées modernes ;  
« mais avez-vous égalé la gloire des

« armées de Rome, qui dans une  
« même campagne triomphèrent sur  
« le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie  
« et sur le Tage » ?

Ainsi les victoires les plus brillantes devaient demeurer sans éclat, si les armées françaises ne pouvaient vaincre l'univers entier ; ainsi ce fut pour surpasser les Romains que Buonaparte voulut ensuite porter ses troupes des rives du Tage aux rives de la Moscowa.

Cependant une rumeur secrète agitait l'Allemagne ; tous les yeux s'ouvraient sur la conduite de Napoléon ; l'empereur d'Autriche attendait que les évènements vinssent lui indiquer la marche qu'il aurait à suivre ; le pape refusait de reconnaître Joseph comme roi d'Espagne, jusqu'à ce qu'on eût entièrement éclairé sa religion sur la validité des abdications, et sur la liberté dont avaient joui les princes

espagnols. Buonaparte désirait fort qu'aucune autre guerre n'éclatât ; il se hâta de terminer les différens qui existaient encore avec la Prusse , et tâcha de tromper de nouveau l'empereur Alexandre.

Il partit de Saint-Cloud le 21 septembre , et se dirigea sur Metz , où il arriva le 24 , passa par Maïence sans s'y arrêter , et entra dans Erfurth le 27. Quatre heures après son arrivée , il monta à cheval pour aller au-devant de l'empereur de Russie , qui depuis le 25 se trouvait à Weimar. Les rois de Bavière , de Wurtemberg , Jérôme , le prince-primat , se rendirent aussi à Erfurth.

Si l'on ignore à Paris le but comme le résultat des conférences tenues à Erfurth , on y apprit du moins que le 30 septembre les comédiens français avaient joué *Britannicus* au lieu de



*Rhadamiste* ; que le 1<sup>er</sup> octobre ils avaient joué *Zaïre* et le 3 *Iphigénie en Aulide*. Ces graves détails remplissaient les journaux ; on ne parlait presque plus de l'Espagne que pour signaler les troupes qui s'y rendaient, ou pour annoncer que les insurgés étaient battus de tous côtés , sans pourtant que Joseph pût quitter Vittoria.

On sut, cependant que l'empereur de Russie et Buonaparte avaient écrit au roi d'Angleterre pour manifester en commun le desir qu'ils avaient de faire la paix. « Sire , disaient-ils , les  
 « circonstances actuelles de l'Europe  
 « nous ont réunis à Erfurth : notre  
 « première pensée est de céder au vœu  
 « et aux besoins de tous les peuples et  
 « de chercher, par une prompte pacifi-  
 « cation avec votre majesté , le remède  
 « le plus efficace aux malheurs qui

« pèsent sur toutes les nations. Nous  
 « en faisons connaître notre sincère  
 « désir à votre majesté, par cette pré-  
 « sente lettre. La guerre longue et  
 « sanglante qui a déchiré le continent  
 « est terminée sans qu'elle puisse se  
 « renouveler. » Mais ces protestations  
 ne servirent à rien ; l'Angleterre ne  
 voulait point reconnaître les change-  
 mens faits en Espagne, et tout ce que  
 Buonaparte avait été chercher à Er-  
 furth, c'était l'assurance que l'empereur de Russie ne songerait nullement  
 à le troubler.

Le 25 octobre Buonaparte fit l'ouverture du corps-législatif « : J'ai fait  
 « cette année, dit-il, plus de mille  
 « lieues dans l'intérieur de mon em-  
 « pire ; le système des travaux que  
 « j'ai arrêté pour l'amélioration du  
 « territoire se poursuit avec activité,...

« La Russie et le Danemarck se

« sont unis à moi contre l'Angle-  
« terre....

« Une partie de mon armée  
« marche contre celles que l'Angle-  
« terre a formées ou débarquées  
« dans les Espagnes. C'est un bien-  
« fait particulier de cette Providence,  
« qui a constamment protégé nos  
« armées, que les passions aient assez  
« aveuglé les conseils anglais pour  
« qu'ils renoncent à la protection des  
« mers, et présentent enfin leur ar-  
« mée sur le continent,

« Je pars dans peu de jours pour  
« me mettre moi-même à la tête de  
« mon armée, et, avec l'aide de Dieu,  
« couronner dans Madrid le roi d'Es-  
« pagne et planter mes aigles sur les  
« forts de Lisbonne....

« L'empereur de Russie et moi  
« nous nous sommes vus à Erfurt ;  
« notre première pensée a été une

« pensée de paix , nous avons même  
 « résolu de faire *quelques sacrifices*  
 « pour faire jouir plutôt s'il se peut  
 « les cent millions d'hommes que  
 « nous représentons , de tous les bien-  
 « faits du commerce maritime. Nous  
 « sommes d'accord et invariablement  
 « unis pour la paix comme pour la  
 « guerre ».

Buonaparte avait prononcé le mot  
 de *sacrifices* ; le président du corps  
 législatif, dans son adresse, en voulut  
 profiter pour lui faire sentir que la na-  
 tion consentirait à tous ceux qui ne  
 blesseraient point sa gloire : « Vous  
 « nous avez montré , dit-il , le spec-  
 « tacle de la force qui domte tout ,  
 « et vous nous réservez un spectacle  
 « plus extraordinaire , celui de la  
 « force qui se domte elle-même ».

Nous avons dit que le saint-père  
 voulait être éclairé sur l'affaire d'Es-

pagne , et refusait de reconnaître Joseph comme roi : Buonaparte , pour l'en punir , avait joint de nouveau une partie des états de l'Église à son royaume d'Italie ; trois départemens en furent formés , ceux du Musone , du Metauro et du Tronto. Des députés furent envoyés à Paris pour remercier Buonaparte de leur réunion.

« J'ai été témoin , leur dit-il , des  
 « vices de votre ancienne adminis-  
 « tration. Les ecclésiastiques doivent  
 « se renfermer dans le gouvernement  
 « des affaires du ciel. La théologie  
 « qu'ils apprennent dans leur enfance  
 « leur donne des règles sûres pour le  
 « gouvernement spirituel , mais ne  
 « leur en donne aucune pour le gou-  
 « vernement des armées et pour l'ad-  
 « ministration ».

Plus loin il disait : « La décadence  
 « de l'Italie date du moment où les

« prêtres ont voulu gouverner et les finances , et la police et l'armée ».

Buonaparte ne manquait jamais de raisons pour consacrer ses injustices comme l'abus de ses forces, et il était rare qu'il ne les appuyât pas par des injures.

Enfin , il partit de Paris le 29 octobre pour aller , ainsi qu'il l'avait dit, planter ses aigles sur les forts de Lisbonne ; il croyait que les Espagnols , commençant à être imbus des idées qui avaient prévalu en France , s'empresseraient de se rendre lorsqu'ils le verraient proclamer l'égalité entre les citoyens , la liberté pour tous , la destruction des privilèges , la suppression des charges et des corps qui en vivaient. Mais l'heure du réveil des peuples était sonnée , et Buonaparte ne retira d'autre fruit de cette odieuse entreprise que d'avoir rendu

aux Espagnols leur antique énergie et leur haine profonde pour toute domination étrangère.

Ce qui indigna encore plus les peuples de l'Espagne , c'est qu'après avoir porté fort loin leur admiration pour Buonaparte , et pensé qu'il ne s'occuperait que de corriger les vices du gouvernement , ils s'étaient vu trompés dans leur attente. Leur fierté naturelle en fut blessée , l'insurrection générale s'organisa , et l'Espagne put compter dans chaque habitant un défenseur.

Joseph était sur l'Ebre , il attendait avec les débris de la première armée l'arrivée de la seconde , et même celle de Buonaparte , qui en effet l'y joignit le 6 novembre. Les premiers combats furent tous à l'avantage des Français ; après avoir le 10 triomphé d'un corps de l'armée espagnole , commandé par

le jeune marquis de Belyedère , on entra pêle-mêle dans Burgos qui fut pillée par l'un et l'autre parti.

Après avoir séjourné pendant quelques jours à Burgos Buonaparte se mit en marche pour Aranda-di-Duero , il se rendit ensuite sur les montagnes qui séparent les deux Castilles. Là eut lieu le combat du Sommo-Sierra que les Espagnols perdirent. On traversa ensuite les montagnes et l'on arriva devant Madrid le 2 décembre.

La population entière de cette ville s'était mise en mouvement ; on avait barricadé les portes , fait des coupures dans les rues , les pavés avaient été enlevés pour les faire pleuvoir sur les assaillans. Don Bernardo de l'Yriarte et le général Morla vinrent trouver Buonaparte pour le prier d'épargner la ville , et lui représenter



combien le peuple était en effervescence et qu'ils n'en étaient point maîtres : « Vous employez en vain le nom du peuple, leur répondit-il, si vous ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous-mêmes l'avez excité, égaré par des mensonges. Rassemblez les curés, les chefs de couvens, les alcades, les principaux propriétaires, et que d'ici à six heures du matin la ville se rende, ou elle aura cessé d'exister ». Et après avoir accablé d'injures ces deux envoyés, sur-tout le général Morla, il ajouta : « Retournez à Madrid ; je vous donne jusqu'à demain six heures du matin ; revenez alors, si vous avez à ne me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis ; sinon, vous et vos troupes, vous serez tous passés par les armes ».

Les menaces de Buonaparte eurent leur effet, elles portèrent l'épouvante et la crainte dans tous les esprits ; un grand nombre des premiers habitants prirent la fuite pendant la nuit pour se soustraire à sa vengeance , et les troupes se débandèrent pour aller rejoindre dans d'autres parties de l'Espagne leurs compatriotes armés. Le 4 décembre il fit son entrée dans la ville ; mais il trouva prudent de n'y point rester , et alla s'établir à Chammartin , maison de campagne que la duchesse de l'Infantado avait fait bâtir.

Il adressa une nouvelle proclamation au peuple dans laquelle il disait :  
« La défaite de vos armées a été l'af-  
« faire de quelques marches ; je suis  
« entré dans Madrid.... Je chasserai  
« bientôt de la péninsule cette armée  
« anglaise qui a été envoyée en Es-

« pague , non pour vous secourir ,  
 « mais pour vous inspirer une fausse  
 « confiance et vous égarer ». Il finis-  
 sait par annoncer aux Espagnols que  
 si ses efforts étaient inutiles , s'ils ne  
 répondaient point à sa confiance , il  
 ne lui resterait qu'à les traiter en pro-  
 vinces conquises , et à placer son frère  
 sur un autre trône. « Je mettrai , dit-  
 « il , la couronne d'Espagne sur ma  
 « tête , et je saurai la faire respecter  
 « des méchans ; car Dieu m'a donné  
 « la force et la volonté nécessaires  
 « pour surmonter tous les obstacles ».

Buonaparte semblait être vainqueur  
 par-tout et ne l'était nulle part : il  
 gagnait des batailles sans gagner un  
 pouce de terrain ; l'armée ne pouvait  
 dépasser la ligne du Tage , il fallait  
 qu'elle ne prit aucun repos pour  
 s'opposer à un ennemi toujours vaincu  
 et toujours renaissant. Les Anglais

s'étaient joints aux Espagnols ; le général Moore s'avancait sur les Castilles ; Buonaparte marcha à lui et ne put l'atteindre ; il s'arrêta à Valladolid.

Il n'avait cessé de peindre l'inquisition sous les couleurs les plus affreuses ; pour se faire des partisans , il fit visiter avec le plus grand soin tous les cachots , espérant y trouver quelques malheureux prisonniers : il ne s'y trouva personne. On la lui avait montrée comme ayant des richesses immenses , et à son grand regret , les caisses ne contenaient que 750,000 francs.

Contre les termes de la convention conclue par Buonaparte avant d'entrer dans Madrid , il fit arrêter M. de Saint-Simon , qui se tenait tranquille sur la foi des traités. Une commission militaire fut formée et ne tarda pas à prononcer contre ce malheureux vieillard la peine capitale : la sentence

aurait été exécutée sans l'héroïque courage de sa fille , qui , surmontant la haine qu'elle avait conçue pour l'usurpateur , vint se jeter à ses pieds ; sans les pressantes sollicitations de plusieurs généraux français. La peine fut commuée , et M. de Saint-Simon transféré dans la citadelle de Besançon.

Buonaparte avait cru que sa présence suffirait pour vaincre toutes les résistances ; il s'était promis de chasser les Anglais de la péninsule , de prendre d'un coup de main Sarragosse , Valence , Seville ; aucun obstacle , disait-il , ne saurait-êtré capable de retarder long-temps l'exécution de sa volonté , et cependant nous l'avons vu forcé de s'arrêter à Valladolid.

Un changement très-visible s'opéra dans son esprit ; il devint inquiet , sombre , rêveur ; sa gloire , à laquelle il avait toujours tout sacrifié , pâlissait

devant ce même peuple qu'il avait si souvent méprisé. Il prit le parti d'abandonner son armée ; son frère , avec lequel il n'était déjà plus d'accord , franchit en quelques heures à cheval la distance de Valladolid à Burgos , et de là se rendit à Paris sans s'arrêter.

---

## CHAPITRE IX.

*Retour de Buonaparte à Paris , guerre d'Allemagne , expédition des Anglais contre l'île de Valcheren , nouveau traité de paix avec l'Autriche.*

LA veille seulement de l'arrivée de Buonaparte, les journaux annoncèrent son prochain retour. Pour cacher la honte de cette nouvelle fuite, on eut soin de répandre le bruit que l'Espagne était à-peu-près soumise ; que la plus grande partie du royaume était tranquille ; que le général Saint-Cyr marchait sur Valence , avec une armée formidable ; que l'Andalousie ne pouvait opposer une longue résistance ; enfin que la présence de Buonaparte

n'était plus nécessaire, et qu'un seul de ses lieutenans suffirait pour terminer cette guerre. Il fut donc encore une fois reçu en vainqueur, et écouta sans honte comme sans pudeur les éloges que les différents corps de l'état se virent forcés de lui adresser.

L'un dit « : A peine aviez-vous  
« franchi les bords de la Bidassoa , que  
« votre entrée en Espagne fut pro-  
« clamée par la victoire , et c'est encore  
« au bruit des victoires que vous venez  
« de quitter les Espagnes ». Un autre  
dit : « Pourrions-nous être étonnés  
« que les armées espagnoles se soient  
« dissipées devant ces légions toujours  
« conduites par vous à la victoire ». Un troisième dit : « Vous nous avez  
« accoutumés aux victoires , aux prises  
« des villes et des royaumes. Quand  
« vous partez nous savons que vous  
« reviendrez avec de nouvelles cou-



« rones, et elles sont si précipitam-  
 « ment acquises qu'à peine nous avons  
 « le temps de préparer nos félicita-  
 « tions ».

C'était par ces éloges ridicules qu'il espérait couvrir la honte de sa défaite, car c'en était véritablement une de s'être vu tout-à-coup déchu de ses hautes espérances. Les bulletins de l'armée d'Espagne cessèrent; mais les nouvelles officielles insérées dans le *Moniteur* continuèrent à présenter ce qu'il appelait *les révoltés* comme entièrement soumis, quoiqu'on ne cessât de livrer des combats, quoique Joseph ne pût jamais aller plus loin que Madrid, quoiqu'on fût obligé de détruire entièrement Sarragosse pour s'en rendre maîtres.

Depuis long-temps l'Autriche prenait en secret ses mesures; Buonaparte l'avait réduite trop bas pour qu'elle ne

saisit pas le plus léger grief pour armer. Elle se refusa d'abord à reconnaître Joseph comme roi d'Espagne, ou du moins elle ne voulait le reconnaître que conditionnellement. Elle se plaignit de n'avoir point été appelée aux conférences d'Erfurth, qui sans doute avaient un autre but que la reconnaissance ; elle se plaignit de ce que la confédération germanique avait été détruite après avoir été *non-seulement tacitement mais explicitement* conservée par le traité de Presbourg.

Buonaparte répétait sans cesse : *Je ne veux rien, je ne demande rien*, et nous l'avons vu constamment occupé à détruire par de nouvelles acquisitions l'équilibre établi par les traités : il ajoutait sans cesse à son empire et ne voulait point que les grandes puissances en conçussent de l'ombrage. *Je ne veux rien*, disait-il ; et il avait encore

augmenté son royaume d'Italie des dépouilles du saint-père.

Vers le mois de mars, le prince Charles, nommé généralissime, fit un appel à tous les fidèles Allemands, et partit vers le commencement d'avril pour l'armée : le 9 il déclara au général en chef français en Bavière, qu'il allait se porter en avant, et qu'il traiterait en ennemies toutes les troupes qui lui feraient résistance. Buonaparte quitta Paris le 13, passa par Strasbourg où il laissa Joséphine, et arriva le 18 à Ingolstadt. Chaque jour qui suivit fut marqué par un combat, et les journées de Plassenhofen, d'Abensberg, de Landshut, d'Eckmühl, préludèrent au triomphe des armées françaises à celle de Ratisbonne.

Buonaparte avait retrouvé son champ de bataille : tous les princes de la confédération le servaient avec zèle,

ses armées étaient nombreuses, il ne pouvait que réussir. Après cette victoire de Ratisbonne, il dit à ses soldats : « Vous avez justifié mon  
« attente, vous avez glorieusement  
« prouvé la différence qui existe entre  
« les soldats de César et les cohues  
« armées de Xerxès ».

Les Autrichiens se retiraient sur Vienne, détruisant les ponts, brûlant leurs magasins, et cherchant par tous les moyens à arrêter l'impétuosité française. A Ebersberg, la division Claparede, qui faisait l'avant-garde des Français, manqua d'être enveloppée par vingt-mille Autrichiens ; mais les corps du duc d'Istrie et du général Oudinot vinrent à son secours et la délivrèrent.

On arriva sur Vienne : on établit des batteries, et le bombardement commença le 11 mai, à neuf heures

du soir. Dix-huit cents obus furent lancés sur la ville en moins de quatre heures, et bientôt elle parut tout en flammes. L'archiduc Maximilien qui y commandait, ayant appris que les Français avaient passé un des bras du Danube, dans la crainte d'être coupé de sa retraite, chargea le général O'Reilly de capituler et évacua la ville. Buonaparte y entra le 12.

Pendant ce temps Eugène Beauharnais, après avoir essuyé des revers et s'être vu forcé de rétrograder jusqu'à l'Adige, avait à son tour repris l'offensive et remportait aussi des avantages sur l'archiduc Jean qui y commandait.

A peine entré à Vienne, Buonaparte abolit l'ordre teutonique et ordonna que tous les biens qui appartenaient à cet ordre seraient mis à la disposition des princes dans les états desquels ils étaient situés. Il s'oc-

cupa aussi de détacher les Hongrois de leur devoir en les excitant à la révolte : « Hongrois , leur disait-il , le moment est venu de recouvrer votre indépendance. Je vous offre la paix , l'intégrité de votre territoire , de votre liberté et de vos constitutions , soit telles qu'elles ont existé , soit modifiées par vous-mêmes , si vous jugez que l'esprit du temps et les intérêts de vos citoyens l'exigent. Je ne veux rien de vous , je ne desire que vous voir une nation libre et indépendante. Votre union avec l'Autriche a fait votre malheur ». Buonaparte ne retira de cette démarche que la honte d'essuyer un refus ; les fidèles Hongrois restèrent attachés à leur souverain et méprisèrent ces lâches insinuations qui ne firent que doubler leur amour.

Le 20 mai Buonaparte était passé dans une île appelée In-der-Lobau , l'une des deux que forme le Danube divisé en trois bras vis-à-vis Ebersdorf. Le 21 il reconnut la position de la rive gauche et établit son champ de bataille , la droite au village d'Essling , la gauche à Gross-Aspern , qui furent sur-le-champ occupés. Vers quatre heures de l'après-midi les Autrichiens se montrèrent ; l'attaque commença. Le duc de Rivoli défendait Gross-Aspern , le duc de Montebello défendait Essling ; des deux côtés on fit des prodiges de valeur , mais les Français restèrent maîtres du champ de bataille.

Le 22 les attaques recommencèrent avec le même acharnement , lorsque tout-à-coup on apprit que la crue extraordinaire du Danube avait rompu tous les ponts qui servaient de communications de la rive

droite à la petite île et de celle-ci à l'île de In-dér-Lobau. Bientôt les munitions manquèrent , il fallut ralentir le feu. Les Autrichiens s'en aperçurent et attaquèrent de nouveau. La mort volait dans les rangs français ; bon nombre de chefs y périrent ou furent blessés : le duc de Montebello eut la cuisse emportée (1). Le 23 Buonaparte fut obligé de repasser dans la grande île , et peu de temps après retourna à Vienne.

Buonaparte furieux contre M. de Chasteller, qui avait beaucoup contribué à l'insurrection du Tyrol , ne voulait point le reconnaître comme général au service d'Autriche, et avait ordonné de le traduire devant une commission militaire s'il était fait pri-

---

(1) Il mourut des suites de sa blessure le 31 mai.



sonnier ; les généraux Dürosnel et Foulers avaient été pris à la suite de la bataille d'Essling ; l'empereur d'Autriche, par représailles, annonça qu'il ferait subir à ces officiers le même sort qu'éprouverait le général Chasteller. Buonaparte déclara qu'il ferait conduire en France les princes de Colloredo, de Metternich, les comtes de Pergen et de Hardeck comme otages ; cependant les habitans de Vienne obtinrent que ces seigneurs ne quitteraient point la capitale, et tout en resta là.

On était parvenu à rétablir les communications entre la rive droite, les îles et la rive gauche du Danube. Buonaparte, le 1<sup>er</sup> juillet, vint établir son quartier-général à l'île Lobau. La bataille d'Essling n'avait rien produit d'avantageux pour les Français ; les Autrichiens étaient restés

maîtres du champ de bataille ; ils l'avaient fortifié tout le temps qu'on avait cessé de combattre. Ils se croyaient en mesure de repousser toute attaque , et en effet rien ne fut plus hasardeux que le plan qu'avait conçu Buonaparte ; il fallait nécessairement que toute son armée passât en très-peu d'heures et qu'elle ne fût point aperçue. Quatre ponts servirent aux Français à gagner la rive gauche ; une profonde obscurité , un violent orage , la pluie tombant par torrens , couvrirent leur marche , et ils purent dépasser de quinze cents toises les ouvrages que les Autrichiens avaient élevés avec tant de soin.

Essling et Gross - Aspern furent enlevés ; les Autrichiens furent obligés de prendre une autre ligne , ils appuyèrent leur centre à Wagram. Buonaparte en ordonna l'attaque ;

mais , par une erreur bien cruelle , et comme si la guerre eut dû tout détruire , une colonne de Saxons et une colonne de Français s'entre-tuèrent , se prenant toutes deux pour des troupes ennemies : l'opération fut manquée.

Le 6 , aux premiers rayons du soleil , le corps de Rosenberg et celui du duc d'Auerstaedt , faisant un mouvement inverse , se rencontrèrent et donnèrent le signal de la bataille. La canonnade s'engagea sur toute la ligne. Toute la gauche des Autrichiens se garnissait d'artillerie ; ils attaquèrent aussi vigoureusement sur leur droite , dans l'espérance de tourner les deux ailes de l'armée française ; Buonaparte jugea alors que leur centre était affaibli , il ordonna la charge , et à midi Wagram fut enlevée et la bataille perdue pour les

Autrichiens. Cette victoire fut décisive ; il n'y avait plus moyen pour l'empereur d'Autriche de tenir la campagne , il se décida à demander un armistice. Buonaparte l'avait souvent menacé de lui enlever son sceptre , ainsi qu'à tous les princes de sa maison ; cependant il se montra facile , et consentit volontiers à cette suspension d'armes qui fut signée le 12 juillet. Peut-être avait-il déjà conçu de nouveaux projets ; peut-être songeait-il à former une alliance illustre après laquelle il soupirait depuis long-temps ; peut-être se proposait-il d'en faire une des conditions nécessaires de la paix qu'il daignerait accorder à l'Autriche.

Pendant que Buonaparte siégeait à Schonbrunn et qu'il y jouissait de son triomphe , pendant qu'il s'occupait à faire démolir les fortifications de

Vienne, parce que, disait-il, jamais une ville contenant une grande population ne doit songer à se défendre, les Anglais opéraient une descente dans l'île de Valcheren. Ils y débarquèrent du 29 au 30 juillet et s'emparèrent de Middelbourg, puis du fort de Bathz et enfin de Flessingue. Tout se mit en mouvement : les Anglais menaçaient Anvers, et leurs avant-postes n'en étaient plus qu'à six lieues. Les gardes nationales des départemens du Nord y furent envoyées ; toutes les garnisons y coururent, et la garde nationale de Paris fut organisée ; mais l'existence de cette dernière ne fut pas de longue durée ; Buonaparte la craignait plus que toute autre. Placée près de lui, elle était à portée de le mieux connaître ; sa réunion dans les corps-de-garde pouvait provoquer l'examen de sa conduite politique, et

de l'examen au blâme il n'y avait qu'un pas. Elle ne fit de service que pendant huit jours.

Le 3 septembre les Anglais évacuèrent le fort de Bathz , et les bâtimens de l'expédition se réunirent sous Flessingue. Le climat de l'île de Valcheren , qui est très - variable , en rend le séjour funeste pour ceux qui n'y sont point habitués ; les Anglais ne pouvaient donc s'y maintenir qu'en y sacrifiant beaucoup de monde , et ce n'est pas leur usage. Le but de leur expédition , qui sans doute était de pénétrer sur le continent , ne présentait plus les mêmes chances de succès depuis qu'un armistice était conclu entre la France et l'Autriche ; aussi tout ce qui se passa de ce côté se réduisit-il à se tenir en garde de part et d'autre , et à quelques canonnades , jusqu'au moment où les Anglais éva-

cédèrent Flessingue, c'est-à-dire jusqu'au 18 décembre.

Le 14 octobre la paix fut encore une fois conclue entre la France et l'Autriche. Par le traité, Trieste, la Carniole, le cercle de Willach en Carinthie, partie de la Croatie provinciale, six districts de la Croatie militaire, Fiume, le littoral hongrois, l'Istrie, etc., étaient cédés à Buonaparte comme roi d'Italie; la Saxe et le grand-duché de Varsovie en obtinrent des accroissemens, et la Russie y gagna une petite portion de l'ancienne Gallicie. L'empereur d'Autriche reconnaissait tous les changemens survenus ou à survenir en Espagne, en Portugal ou en Italie, et il adhéra au système prohibitif adopté par la France et la Russie contre l'Angleterre.

Le 16 Buonaparte partit de Schon-

brunn d'où il se rendit à Munich qu'il quitta le 22, visita en passant le roi de Wurtemberg, et arriva le 26 à Fontainebleau, où il resta jusqu'au 14 novembre.

Les rois de Saxe et de Wurtemberg, Jérôme, Louis, Eugène, Murat, vinrent grossir la cour de Buonaparte, pour assister aux fêtes de la paix, et sans doute pour être témoins du grand acte qui allait se consommer à la honte du sénat français.

Le 3 décembre, après avoir assisté à un *Te Deum*, Buonaparte se rendit au corps législatif pour en faire l'ouverture. Son discours fut bien remarquable, sa jactance y parut plus grande encore, et sa perfidie plus à découvert.

« Depuis votre dernière session,  
« dit-il, j'ai soumis l'Arragon et la  
« Castille, et chassé de Madrid le



« gouvernement fallacieux formé par  
« l'Angleterre. Je marchais sur Cadix  
« et Lisbonne , lorsque j'ai dû reve-  
« nir sur mes pas et *planter mes aigles*  
« *sur les remparts de Vienne*. Trois  
« mois ont vu naître et terminer cette  
« quatrième guerre punique....

« J'ai réuni la Toscane à l'empire.  
« Ces peuples en sont dignes par la  
« douceur de leur caractère , par l'at-  
« tachment que nous ont toujours  
« montré leurs ancêtres et par les  
« services qu'ils ont rendus à la civi-  
« lisation européenne.

« L'histoire m'a indiqué la conduite  
« que je devais tenir envers Rome (1).  
« Les papes , devenus souverains  
« d'une partie de l'Italie , se sont

---

(1) Dans le chapitre suivant nous ferons  
connaître toute l'odieuse conduite de Buona-  
parte envers le saint-père.

« constamment montrés les ennemis  
« de toute puissance prépondérante  
« dans la péninsule, ils ont employé  
« leur influence spirituelle pour lui  
« nuire. Il m'a donc été démontré  
« que l'influence spirituelle, exercée  
« dans mes états par un souverain  
« étranger, était contraire à l'indépen-  
« dancé de la France, à la dignité  
« et à la sûreté de mon trône. Cepen-  
« dant, comme je reconnais la néces-  
« sité de l'influence spirituelle des  
« descendants du premier des pas-  
« teurs, je n'ai pu concilier ces grands  
« intérêts qu'en annulant la donation  
« des empereurs français, mes prédé-  
« cesseurs, et en réunissant les états  
« romains à la France ».

Ainsi pour éviter le schisme il prend les états de l'Eglise.

« Par le traité de Vienne tous les  
« rois et souverains mes alliés, qui

« m'ont donné tant de témoignages  
« de la constance de leur amitié , ont  
« acquis et acquerront un nouvel ac-  
« croissement de territoire.

« Les provinces illyriennes portent  
« sur la Saxe les frontières de mon  
« grand empire. Contigu avec l'em-  
« pire de Constantinople je me trou-  
« verai en situation naturelle de sur-  
« veiller les premiers intérêts de mon  
« commerce dans la Méditerranée ,  
« l'Adriatique et le levant. Je proté-  
« gerai la Porte si la Porte s'arrache  
« à la funeste influence de l'Angle-  
« terre ; *je saurai la punir* si elle se  
« laisse dominer par des conseils as-  
« tucieux et perfides.

« J'ai voulu donner une nouvelle  
« preuve de mon estime à la nation  
« suisse en joignant à mes titres celui  
« de son médiateur , et mettre un  
« terme à toutes les inquiétudes que

« l'on cherche à répandre parmi cette  
« brave nation.

« La Hollande placée entre l'An-  
« gleterre et la France en est égale-  
« ment froissée. Cependant elle est  
« le débouché des principales artères  
« de mon empire. *Des changemens*  
« *deviendront nécessaires* : la sûreté de  
« mes frontières et l'intérêt bien en-  
« tendu des deux pays l'exigent impé-  
« rieusement ».

On pouvait par ce passage prévoir le sort prochain de la Hollande. Il plaint la Suède d'avoir perdu une de ses plus belles provinces par son alliance avec l'Angleterre, il dit ensuite qu'il n'est point jaloux de ce que son allié, son ami, l'empereur de Russie a réuni à son vaste empire la Finlande, la Moldavie, la Valachie ; puis il ajoute :

« *Lorsque je me montrerai au-delà*

« des Pyrénées le léopard épouventé  
« cherchera l'océan pour éviter la  
« honte, la défaite ou la mort. Le  
« triomphe de mes armes sera le  
« triomphe du génie du bien sur ce-  
« lui du mal ; de la modération, de  
« l'ordre , de la morale , sur la guerre  
« civile , l'anarchie et les passions  
« malfaisantes. Mon amitié et ma  
« protection rendront , je l'espère ,  
« la tranquillité et le bonheur aux  
« peuples des Espagnes ».

Il finissait par dire : Je ne deman-  
derai aucun nouvel impôt à mes  
peuples ; mais on voyait toujours  
croître les tarifs des contributions  
indirectes.

---

## CHAPITRE X.

*Affaire du pape , divorce de Buonaparte ,  
son mariage avec l'archiduchesse  
Marie-Louise.*

LES mots perfidie , trahison , se placeraient à chaque instant sous la plume si l'on voulait signaler toutes les entreprises politiques de Buonaparte. Il n'y en eut pas une seule qui ne fût marquée à ce coin , et peut-être serait-il difficile de trouver dans l'histoire un modèle qui pût lui ressembler.

Sous le prétexte d'envoyer six mille hommes à Naples , au secours de son beau-frère Murat , Buonaparte avoit demandé au saint-père le pas-

sage au milieu de ses états ; le pape y consentit , les troupes y arrivèrent , mais au lieu de continuer leur route elles restèrent à Rome.

Miollis fut chargé de demander au saint-père d'entrer dans la ligne offensive contre les Anglais. Le pape répondit que père commun des hommes il ne devait faire la guerre à aucune nation , que son ministère était un ministère de paix , que dans les ports de ses états tous les peuples civilisés devaient trouver sûreté et protection. Telles instances qu'on fit , le souverain pontife se retrancha dans ses premières déclarations et tint ferme.

Buonaparte , pour s'en venger , rendit , le 17 mai , de son camp impérial de Vienne , le décret suivant :

« Considérant que lorsque Charle-  
« magne , empereur des Français et  
« notre auguste prédécesseur , fit

« don aux évêques de Rome de di-  
« verses contrées il les leur céda à  
« titre de fief, pour assurer le repos  
« de ses sujets, et sans que Rome ait  
« cessé pour cela d'être une partie de  
« son empire, etc.

« Considérant enfin que tout ce  
« que nous avons proposé pour con-  
« cilier la sûreté de nos armées, la  
« tranquillité et le bien-être de nos  
« peuples, la dignité et l'intégrité de  
« notre empire avec les prétentions  
« temporelles des souverains pontifes  
« a été proposé en vain.....

Arrêtons un moment et demandons  
en quoi le refus du saint-père d'entrer  
dans une guerre offensive contre  
l'Angleterre pouvait compromettre la  
sûreté des armées de Buonaparte, la  
tranquillité de ses peuples, la dignité,  
l'intégrité de son empire. En vérité,  
Buonaparte ne se jouait-il pas de la



crédulité des nations lorsqu'il traçait un pareil considérant ?

« Art. 1<sup>er</sup> Les états du pape sont  
« réunis à l'empire français.

« 2. La ville de Rome, premier  
« siège du christianisme, et si célèbre  
« par les souvenirs qu'elle rappelle et  
« les monumens qu'elle conserve, est  
« déclarée *ville impériale et libre*, etc ».

Les autres articles réglaient les revenus du pape portés à deux millions, la dette publique, etc.

Ainsi fut consommée, le 10 juin 1809, cette œuvre d'iniquité. Mais Buonaparte ne devait point en rester là.

Le souverain pontife protesta et se retira dans le Capitole d'où il ne voulut plus sortir. Là, il lança une bulle d'excommunication, néanmoins avec la prudence, ou plutôt cette charité toute apostolique, de ne désigner

personne nominativement. Buona-  
 parte, qui si souvent s'était moqué  
 des foudres de l'église, n'en entra pas  
 moins en fureur ; il ordonna d'arra-  
 cher le pape de son siège et de le re-  
 tenir prisonnier. Ses plus fidèles car-  
 dinaux lui furent enlevés. A mesure  
 que d'autres étaient appelés par lui  
 près de sa personne , on les lui ra-  
 vissait de nouveau. Il ne demandait  
 pour toute grace que de pouvoir veil-  
 ler aux soins pressans de l'église ; on  
 lui refusait tous moyens de corres-  
 pondre. Enfin on finit par lui enlever  
 ses gardes et par faire le siège du  
 Capitole. On s'introduisit dans le mi-  
 lieu de la nuit par dessus les mu-  
 railles , on escalada des fenêtres et  
 l'on allait violer le dernier asyle du  
 souverain pontife , si lui-même ne se  
 fût hâté de revêtir ses habits sacerdo-

taux et de venir se livrer entre les mains des sbires.

Des voitures avaient été préparées ; on fit monter le pape dans l'une d'elles , soigneusement fermée , et à peine sorti de Rome , on courut à toute bride sans considération pour le grand âge du saint-père , qu'une telle manière de voyager incommo-  
dait beaucoup. Par-tout on célébrait que ce fût lui , dans la crainte d'ameuter les peuples , qui n'auraient pu voir sans une profonde indignation violer d'une manière si outrageante toutes les lois divines et humaines.

Enfin on arriva à Savonne où le vénérable chef de l'église fut retenu prisonnier jusqu'au moment où , par un nouveau caprice de Buonaparte , on le transféra à Fontainebleau.

Le respectable archevêque de Pa-

ris, M. de Belloy, étant mort, Buonaparte avait nommé son oncle, le cardinal Fesch, pour lui succéder. Celui-ci refusa, Buonaparte voulut se fâcher, le cardinal tint bon et lui dit qu'il préférerait être archevêque de Lyon institué par le pape, qu'archevêque de Paris sans bulle. Le neveu fut obligé de céder et n'en reparla plus : le cardinal Maury fut nommé.

Les affaires ecclésiastiques en étaient là lorsque Buonaparte s'occupa de faire prononcer son divorce avec Joséphine, quoique par le statut constitutionnel qui établissait l'empire, le divorce fût expressément interdit dans la famille impériale.

Le 15 décembre il manda près de lui Cambacérès, et ordonna une assemblée du sénat pour le lendemain. Cambacérès, introduit dans son cabinet, y trouva toute la famille, de-

vant laquelle Buonaparte tint le discours suivant :

..... « La politique de ma monarchie , l'intérêt et le besoin de mes  
« peuples , qui ont constamment guidé toutes mes actions , veulent  
« qu'après moi je laisse à des enfans ,  
« héritiers de mon amour pour mes  
« peuples , ce trône où la Providence  
« m'a placé. Cependant, depuis plusieurs années j'ai perdu l'espérance  
« d'avoir des enfans de mon mariage  
« avec ma bien-aimée épouse, l'impératrice Joséphine ; c'est ce qui  
« me porte à sacrifier les plus douces  
« affections de mon cœur , à n'écouter que le bien de l'état , et à vouloir  
« la dissolution de mon mariage.

« Parvenu à l'âge de quarante ans,  
« je puis concevoir l'espérance de  
« vivre assez pour élever dans mon  
« esprit et dans ma pensée les enfans

« qu'il plaira à la Providence de me  
 « donner. Dieu sait combien une pa-  
 « reille résolution a coûté à mon  
 « cœur ; mais il n'est aucun sacrifice  
 « qui soit au-dessus de mon courage.  
 « lorsqu'il m'est démontré qu'il est  
 « utile au bien de la France. ».

Il finit par déclarer qu'il n'avait point à se plaindre de Joséphine, qu'au contraire il n'avait qu'à se louer, de sa tendresse et de son attachement ; qu'elle avait embelli quinze années de sa vie, et qu'il voulait qu'elle conservât le titre et le rang d'impératrice.

Joséphine à son tour, d'une voix émue et tremblante et les larmes aux yeux, répéta quelques phrases qui lui avaient été dictées ; elle dit qu'elle consentait à la dissolution d'un mariage qui désormais était un obstacle au bien de la France, mais que cela ne changerait rien aux sentimens de

son cœur, et que l'empereur aurait toujours en elle sa meilleure amie.

Au sénat, Eugène protesta aussi du dévouement et de la soumission de toute sa famille. « Ma mère, ma « sœur et moi, dit-il, nous devons « tout à l'empereur : il a été pour « nous un véritable père ». Respec-  
tons les sentimens qui dictèrent ces paroles ; mais qu'avait donc fait Buonaparte qu'il ne dût faire, et ne se montrait-il pas au contraire le plus ingrat des hommes en abandonnant Joséphine, première cause de son avancement ? Eugène lui-même ne se trouvait-il pas sacrifié à l'espérance qu'avait Buonaparte qu'un de ses fils monterait au trône d'Italie ? Buonaparte ne pouvait aimer personne ; il ne regardait ceux qui l'approchaient, ceux qui tenaient à lui par les liens du sang, ou par tout autre nœud, qu'à

comme des instrumens dont il se servait pour parvenir à son but, toujours prêt à les briser lorsqu'ils lui deviendraient inutiles.

Les sénateurs s'empressèrent de déclarer par un sénatus-consulte que le mariage contracté entre l'empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine était dissous. Mais il ne suffisait pas que l'acte civil fût dissous, il fallait encore faire déclarer nul le mariage religieux. Buonaparte n'avait été marié devant l'église que la veille du couronnement ; le curé de la paroisse n'y avait point été appelé, mais le pape, de qui émane toute juridiction ecclésiastique, y assistait. Cambacérès, aidé par l'adroit Regnault, rédigea sa requête de manière à ne présenter que le moyen de l'absence du curé, sans parler de la présence du saint-père ; et l'officialité, qui n'eut



point la liberté de s'occuper des moyens justificatifs, se trouva forcée de déclarer nul le mariage d'après les canons et les conciles.

Aussitôt que Buonaparte se vit libre, il envoya à Vienne son grand veneur pour demander solennellement la main de l'archiduchesse Marie-Louise. Le 27 février il adressa un message au sénat dans lequel il disait :

« Nous avons voulu contribuer émi-  
 « nemment au bonheur de la présente  
 « génération. Les ennemis du conti-  
 « nent ont fondé leur prospérité sur  
 « ses dissensions et son déchirement.  
 « Ils ne pourront plus alimenter la  
 « guerre en nous supposant des pro-  
 « jets incompatibles avec les liens et  
 « les devoirs de parenté que nous  
 « venons de contracter avec la maison  
 « impériale régnante en Autriche ».

Il est vrai qu'il ne pouvait plus at-

taquer l'Autriche ; que la Prusse , par la position à laquelle il l'avait réduite , ne pouvait lui donner aucun prétexte de guerre ; il venait aussi de conclure un traité de paix avec la Suède ; les princes de la confédération du Rhin étaient tous sous sa tutelle , rien ne devait donc de long-temps troubler le repos de l'Allemagne ; et si ceux qu'il appelait les ennemis du continent ne pouvaient plus alimenter la guerre , lui-même se trouvait dans l'impossibilité d'en créer une nouvelle.

Il ajoutait ensuite : « Les brillantes  
 « qualités qui distinguent l'archidu-  
 « chesse Marie-Louise lui ont acquis  
 « l'amour des peuples de l'Autriche.  
 « Elles ont fixé nos regards. Nos  
 « peuples aimeront cette princesse,  
 « pour l'amour de nous jusqu'à ce  
 « que , témoins de toutes les vertus

« qui l'ont placée si haut dans notre  
« pensée ; ils l'aiment pour elle-  
« même ».

• Mais cette princesse , *placée si haut dans sa pensée* , n'était pas la première à laquelle il eût désiré s'unir ; il avait demandé une sœur de l'empereur de Russie ; elle l'avait refusé , et ce refus ne contribua pas peu à la folle entreprise de 1812.

Fidèle à sa haine pour le sacerdoce , depuis que le pape avait refusé d'entrer dans ses vues , il annula la nomination que le prince-primat avait faite du cardinal Fesch pour lui succéder au grand-duché de Francfort , et le donna pour récompense à son beau-fils Eugène , prouvant par-là qu'il n'entrait plus dans ses projets que celui-ci parvint à la couronne d'Italie.

• Cependant Buonaparte se donnait tous les soins possibles pour faire

Croire qu'il n'avait point tort dans son affaire avec le pape; il savait que la conscience des peuples n'est pas facilement trompée, il voulut d'abord s'appuyer du sentiment de quelques évêques, et leur présenta ces deux questions : 1<sup>o</sup> *L'empereur ou ses ministres ont-ils porté atteinte au concordat ?* Elle fut à-peu-près résolue négativement. 2<sup>o</sup> *L'état du clergé de France est-il en général amélioré ou empire ?* On répondit qu'il était amélioré, et l'on fit entrer dans les preuves la décoration de la légion d'honneur donnée à des ecclésiastiques, et les titres de comte et de baron donnés aux archevêques et évêques. Mais qui répondait ainsi ? Des prélats dont, par respect pour leur caractère sacré, nous ne citerons pas les noms, quelque déshonorés qu'ils soient. C'était dans le même temps que le général Ra-

det, qui avait enlevé le saint-père du Capitole pour le conduire à Savonne, répondait à un archevêque d'Italie : *Si le pape est le vicaire de Jésus-Christ, le grand Napoléon est le vicaire de Dieu.*

Un mariage fait sous d'aussi tristes auspices, réprouvé d'avance aux yeux de la religion, ne pouvait qu'être malheureux. On ne considérait la jeune princesse que comme une victime offerte en sacrifice pour le salut de son pays ; on craignait déjà pour elle dans le cas où la Providence trahirait les vœux de Buonaparte, et l'on ne doutait pas qu'il ne la répudiât si un garçon ne venait perpétuer sa race.

Le 11 mars le mariage fut célébré à Vienne ; la veille, l'archiduchesse Marie-Louise avait distribué à plusieurs Français qui devaient l'adcom-

pagher , l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie , et le 13 elle quitta la capitale , que quatre ans plus tard elle reverrait après avoir été témoin de tous les maux que son mari attirerait sur la France.

Buonaparte alla jusqu'au-delà de Compiègne ; il rencontra l'archiduchesse le 28 , et l'amena le lendemain à Saint-Cloud. Le mariage civil s'y fit le premier avril ; les fêtes furent brillantes ; mais une pluie épouvantable , un véritable déluge , les vint interrompre tout-à-coup. On ne sut plus où se réfugier , et beaucoup de personnes , des femmes sur-tout , en prirent des maladies qui les conduisirent au tombeau.

Le 2 avril Buonaparte et l'archiduchesse vinrent à Paris pour la cérémonie religieuse qui se fit dans la grande galerie. Le cortège passa par

le bois de Boulogne. On avait élevé en charpente le modèle du grand arc de triomphe que Buonaparte avait projeté d'ériger à la gloire des armées ; sous cet arc étaient le corps de ville et les autorités du département qui haranguèrent les deux époux. Il y avait tout le long de la route un grand nombre de spectateurs ; mais on ne voyait point sur les visages cet air de satisfaction qui semble annoncer qu'on croit à un meilleur avenir ; point d'enthousiasme , point de cette franche et bruyante gaieté qui anime le Français quand un événement sourit à son imagination. La curiosité seule paraissait avoir amené la foule sur le chemin que parcourait le cortège ; on regardait l'archiduchesse et l'on se taisait ; seulement quelques groupes , suivant constamment la voiture , faisaient entendre des cris aux-

quels personne ne répondait. Il y avait je ne sais quoi de triste dans tout ce brillant appareil , et l'on eût dit que le peuple pressentait que ces fêtes , cet hyménée , préludaient à d'épouvantables funérailles.

La ville de Paris , le sénat , la garde impériale , donnèrent successivement des fêtes en l'honneur du mariage ; la dernière fut celle de l'ambassadeur d'Autriche qui se termina d'une manière bien funeste. Le feu avait pris à la salle de bal , on se précipita par toutes les issues. Madame de Schwartzemberg crut que sa fille était restée dans cette salle ; malgré tout ce qu'on put faire pour la retenir elle voulut s'y précipiter , elle y périt : son cadavre à demi consumé fut retrouvé parmi les débris.



## CHAPITRE XI.

*Projet pour faciliter l'évasion des princes d'Espagne , réunion de la Hollande , du Valais , des villes anséatiques et du duché d'Oldenbourg , concile national , préparatifs de guerre , traités d'alliance avec la Prusse et l'Autriche.*

L'ANGLETERRE sentait bien que la France, quelques efforts qu'elle fit, ne pourrait parvenir à l'emporter dans la péninsule ; elle riait des menaces de Buonaparte, et se doutait bien que jamais il ne retournerait sur l'Èbre, qu'il ne voudrait pas aller s'y couvrir de honte une seconde fois ; mais elle sentait aussi que pour finir

plus promptement cette malheureuse guerre, pour donner plus d'union aux efforts de la brave nation espagnole, la présence des princes légitimes serait d'un grand secours; elle s'occupa donc des moyens de tirer de leur prison de Valençay, Ferdinand, don Carlos et don Antonio.

Un Irlandais, le baron de Kolli, se chargea de cette entreprise; il s'introduisit dans le château sous le prétexte de montrer des objets curieux qu'il avait à vendre, et s'aboucha avec M. d'Amezaga, intendant des princes. Soit que M. d'Amezaga craignît de se compromettre, soit plutôt qu'il se méfiât de quelque embûche de la part de Buonaparte, et qu'on ne cherchât à entraîner les princes dans de fausses démarches afin de resserrer davantage leur captivité, il instruisit de cette confidence

M. Berthemy, gouverneur du château, avant même d'en parler aux princes. Le baron fut arrêté sur-le-champ et conduit à Paris. Interrogé sur les moyens dont il se serait servi pour opérer cette évasion, il dit que trois bâtimens et un brick l'attendaient sur la côte de Quiberon, et qu'avec des chevaux de relais qu'il se serait procurés il aurait facilement fait le trajet du château à la côte; qu'il avait les fonds nécessaires et de plus un crédit illimité sur une forte maison de Londres. On l'enferma à Vincennes, d'où il ne sortit que pour être fusillé.

Les princes, toujours craintifs, ne savaient que faire pour n'éveiller aucun soupçon dans l'ame de leur oppresseur; Ferdinand VII allait jusqu'à demander comme une grande faveur que Buonaparte l'adoptât, et

en n'était que le plus humblement possible qu'il exprimait le desir de quitter la résidence de Valençay. Sa prière, car c'en était une, ne fut jamais écoutée. Son père avait été plus heureux, on lui avait accordé d'aller habiter Nice.

Que faisait en effet à Buonaparte que ses prisonniers fussent bien ou mal à Valençay ? d'autres soins, plus importans pour lui, occupaient toute sa pensée. Ne rêvant qu'agrandissement, il avait sans cesse l'œil tendu sur les limites de son vaste empire pour voir si quelque pays voisin n'arrondirait pas encore mieux ses frontières : *Je veux*, disait-il, *que dans dix ans ma dynastie soit la plus ancienne de l'Europe.* Déclaration précise, claire, et qui eût dû réunir sur-le-champ contre lui tous les princes ses voisins.

D'abord, le 24 avril 1810, il avait joint à la France, sous le nom de département des Bouches-du-Rhin; tous les pays placés sur la rive gauche de ce fleuve, ceux situés entre le cours du Wal, et ceux à l'ouest de la Dogne. Il avait conduit la jeune archiduchesse à Anvers; aussi-tôt un nouveau plan d'agrandissement lui vint à la pensée, et le 13 mai suivant il réunit encore à son empire les îles de Valcheren, de Sud-Beveland, Nord-Beveland, Schowen et Tholen, sous le nom de département des Bouches-de-l'Escaut.

Au commencement de février, Louis Buonaparte, qui depuis six semaines était près de son frère et avait pu connaître ses desseins sur la Hollande, écrivit à ses ministres pour qu'ils fissent quelques démarches auprès de l'Angleterre afin de sauver,

s'il était possible, l'indépendance de ce pays ; mais les Anglais n'étaient pas fâchés de voir Buonaparte courir à sa perte en ne mettant aucun frein à son ambition ; d'ailleurs la paix seule pouvait fixer le sort de la Hollande , et la paix n'était pas une chose facile à conclure avec Buonaparte.

Louis, n'ayant pu réussir de ce côté, prit le parti de tout abandonner ; il abdiqua la couronne en faveur de son fils aîné , et à défaut de celui-ci, en faveur de son second fils ; on dit alors qu'il avait écrit à son frère : *Je ne veux plus ni du royaume , ni de la femme , ni des enfans que vous m'avez donnés. Il se rendit aux bains de Toeplitz en Bohême.*

Buonaparte se fit faire un rapport sur cet évènement dans lequel on lui disait que la réunion de la Hollande à la France était la suite nécessaire de

la réunion de la Belgique ; qu'elle complétait son empire et l'exécution de son système de guerre, de politique et de commerce ; que c'était un premier pas , mais un pas nécessaire vers la restauration de sa marine ; enfin que c'était le coup le plus sensible qu'il pût porter à l'Angleterre.

Que quant au jeune prince qui lui était *si cher*, il avait déjà ressenti les effets de sa bienveillance particulière ; qu'il lui avait donné le grand-duché de Berg ; qu'il n'avait donc besoin d'aucun nouvel établissement.

Le 9 juillet la réunion fut décrétée, et la ville d'Amsterdam déclarée la troisième ville de l'empire. Le 20 le fils aîné de Louis arriva à Saint-Cloud ; Buonaparte lui dit : « Venez, « mon fils, je serai votre père ; vous « n'y perdrez rien. La conduite de « votre père afflige mon cœur, sa ma-

« l'adie seule peut l'expliquer ; quand  
 « vous serez grand , vous acquitterez  
 « sa dette et la vôtre. N'oubliez jamais,  
 « dans quelque position que vous  
 « placent ma politique et l'intérêt de  
 « mon empire , que vos premiers de-  
 « voirs sont envers moi , vos seconds  
 « envers la France : tous vos autres  
 « devoirs , même ceux envers les  
 « peuples que je pourrais vous con-  
 « fier , ne viennent qu'après ». Ce qui  
 voulait dire en d'autres termes : *Vous*  
*ne devez rien aux peuples que vous*  
*gouvernez ; c'est à moi que vous devez*  
*tout.*

Le 15 août une députation de la  
 Hollande fut présentée à Buonaparte.  
 Il dit dans sa réponse qu'il avait dû ,  
 en montant sur le premier trône du  
 monde , régler le sort de tous les  
 peuples qui faisaient partie de l'em-  
 pire ; qu'il avait terminé les incerti-



tudes de l'Italie en plaçant sur sa tête la couronne de fer ; qu'il avait dû supprimer le gouvernement qui régissait le Piémont ; et il finissait par déclarer que tous les changemens qui surviendraient encore sur la surface de l'Europe auraient pour première cause le système tyrannique de l'Angleterre , qui plaçait le commerce sous le régime arbitraire des licences.

Buonaparte ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. La petite république du Valais, qu'il avait laissée comme en réserve , forma le nouveau département du Simplon ; toutes les villes anséatiques , le Lawembourg , le duché d'Oldenbourg , sur lequel le beau-frère d'Alexandre avait des droits , firent aussi partie du grand empire ; et par cette dernière réunion Buonaparte devint tout-à-coup voisin de l'empereur de Russie. Un sénatus-

consulte du mois de décembre 1810 consacra tous ces envahissemens.

Une bulle du saint-père, qui circulait en secret, vint tout-à-coup enflammer la colère de Buonaparte, et lorsque le chapitre métropolitain se présenta dans les premiers jours de janvier 1811, il apostropha vivement M. Dastros, vicaire capitulaire, qu'il savait en avoir eu connaissance. Cette bulle avait été imprimée : M. Portalis, directeur de la librairie, fut aussi compris dans la disgrâce et exilé ; plus heureux que M. Dastros qui fut enfermé au donjon de Vincennes. Une multitude d'arrestations eurent lieu ; des dames, des religieuses, des prêtres, furent mis au secret pour déclarer de qui ils tenaient cette bulle. Des missionnaires s'étaient réunis au Mont-Valérien, ils y avaient en partie rétabli les chapelles de la Passion

qu'on y avait vues avant la révolution ; Buonaparte y envoya un régiment de sa garde pour les en chasser , et cette soldatesque effrenée brisa tout.

Quelques jours après , le chapitre de Paris fit sa soumission et vint déclarer qu'il avait retiré à M. Dastros les pouvoirs spirituels qu'il lui avait confiés , et fit un nouvel acte d'adhésion aux quatre propositions de Bossuet , et dans lesquelles Buonaparte ne voyait rien de plus clair , rien qui lui plût davantage que ces mots qu'il répétait souvent , et qu'il aurait volontiers fait graver sur tous les murs de son palais : *Il faut rendre à César ce qui appartient à César.*

Tout ce bruit n'était venu que parce que le cardinal Maury , nommé à l'archevêché de Paris , voulait en être l'administrateur capitulaire. Tous les évêques ou chapitres d'Italie don-

nèrent leur adhésion aux quatre propositions , et les journaux en furent remplis pendant tout janvier et février.

Bientôt il vint à l'idée de Buonaparte qu'il pourrait peut-être se passer entièrement du pape ; il imagina d'assembler un concile national. Un fils venait de lui naître ; il remit les cérémonies du baptême aux fêtes de la Pentecôte, et, pour donner plus de pompe à ce baptême, il décida de faire venir à Paris pour cette époque tous les évêques d'Italie et de France afin qu'ils y assistassent.

Le 17 juin la première session du concile fut célébrée selon les formes antiques prescrites par les usages et les canons de l'église. Les pères se rendirent processionnellement de l'archevêché à la métropole , tous revêtus de la chape et couverts de la

mitre. On chanta une messe du Saint-Esprit, et M. de Boulogne, évêque de Troyes, prononça un discours dont le sujet était *l'influence de la religion sur l'ordre social*.

Mais cette assemblée ne répondit point aux vues de Buonaparte; tous les pères reconnurent que l'institution canonique, aux termes du concordat, était absolument nécessaire, et plusieurs prélats aimèrent mieux être conduits en prison, être renfermés à Vincennes, entre autres M. de Boulogne, qu'abandonner en aucun point les intérêts du chef de l'église.

Une députation de cardinaux, d'archevêques et d'évêques se rendit en Italie pour conférer avec le saint-père; mais il tint ferme, il redemanda son siège: et d'ailleurs à quoi pouvait-il légalement consentir? Pie VII n'était-il pas dans les fers?

Le concile se termina donc sans que rien eût été décidé ; mais , dans cette occasion , le clergé de France prouva que sa conscience n'était intimidée ni par la puissance du despote , ni par ses menaces , ni par ses chaînes.

Buonaparte voulut visiter ses nouveaux sujets. Il partit le 19 septembre de Compiègne , se dirigea le long des côtes , parcourut la Hollande et les villes anseatiques ; par-tout les préfets qu'il venait de nommer firent retentir à ses oreilles mille concerts de louanges , tous les peuples , disaient-ils , étaient enchantés de lui appartenir , et leur bonheur futur n'était plus en problème. Il avait conduit avec lui l'archiduchesse , et tous deux revinrent au commencement de novembre.

Rien ne semblait manquer à Buonaparte ; sa puissance était sans égale , son empire était immense ; de la mer

Baltique aux rivages du Tibre et presque jusqu'à l'Ebre vingt peuples divers étaient devenus ses sujets. Allié à la famille des Césars, son orgueil n'eût jamais pu espérer davantage; son fils, qui avait été l'objet de ses plus ardens desirs, croissait sous ses yeux : Buonaparte pouvait enfin donner le repos à tous et se le donner à lui-même; la France y comptait. Tout-à-coup il ordonne des levées extraordinaires; la conscription est portée à cent vingt mille hommes, le 18 mars 1812. Par un sénatus-consulte on organise la garde nationale en premier ban, second ban, et arrière-ban; et le premier ban, composé de tous les hommes de vingt à vingt-six ans, est sur-le-champ mis activité.

On s'interroge, on se demande qui menace de nouveau la France; on savait depuis long-temps que les

relations avec la Russie étaient peu amicales , mais comment lui faire la guerre , et d'ailleurs quels fruits en retirerait Buonaparte ? Sans doute il ne songeait pas à en faire la conquête. Bientôt divers bruits se répandirent. Les uns annoncèrent que les trois empereurs allaient se réunir pour détrôner le grand-seigneur et le chasser définitivement de l'Europe ; d'autres dirent que Buonaparte devait aller attaquer les Anglais dans l'Inde et que la Russie lui prêtait secours. Ces bruits , répandus à dessein pour détourner l'attention du but qu'on se proposait , firent place à la vérité lorsqu'on sut que M. le comte de Czernicheff était parti furtivement , emportant des renseignemens précieux sur la force des armées en Allemagne , sur la situation des divers corps composant la garde impériale ,



renseignemens que lui avait procurés un nommé Michel , employé dans les bureaux de la Guerre.

■ Mais pourquoi voulait-on attaquer la Russie ? Pourquoi cette levée de boucliers contre elle ? Parce qu'elle avait protesté contre la réunion du duché d'Oldenbourg à la France ; parce qu'elle ne fermait point ses ports aux neutres ; parce qu'enfin elle ne voulait point faire périr de misère les habitans de son vaste empire en leur interdisant tout commerce. Fallait-il donc que l'empereur Alexandre regardât comme obligatoires pour lui tous les décrets qu'il plairait à Buonaparte de rendre contre les Anglais , quand celui-ci , au moyen de licences qu'il faisait payer fort cher , permettait à ses négocians de faire le commerce qu'il défendait si impérieusement à la Russie ?

Buonaparte espérait encore tromper la Russie sur ses véritables intentions ; il faisait donner par son ministre des relations extérieures , au prince Kourakin , communication d'une lettre qu'il avait fait écrire à lord Castlereagh pour faire des propositions de paix , démarche qui ne pouvait réussir tant qu'il s'obstinerait à maintenir son frère en Espagne. Il consentait aussi à traiter pour l'échange du duché d'Oldenbourg , mais il n'en faisait pas moins quintupler la garnison de Dantzick , qui fut portée à vingt mille hommes.

La Russie ne donna dans aucun piège ; avant d'entrer en négociation elle demanda que la Prusse et la Poméranie suédoise fussent évacuées et que la garnison de Dantziek fût diminuée. Elle fit sentir que pour ses intérêts il fallait nécessairement qu'il

y eût entre elle et la France un pays neutre qui ne fût occupé par les troupes d'aucune des deux puissances. Elle tenait d'autant plus à cette disposition préliminaire qu'elle n'ignorait point que Buonaparte avait forcé le roi de Prusse à se joindre à lui par un traité du 24 février 1812.

Que pouvait répondre Buonaparte ? L'occupation militaire de la Prusse n'était-elle pas contraire au traité de Tilsitt ? Aussi quinze jours se passèrent sans que le prince Kotrakîn obtint seulement un accusé de réception ; enfin le 9 mai on lui demanda s'il avait les pouvoirs nécessaires pour négocier, et le 10, Maret partit, laissant l'ambassadeur russe attendre inutilement ses passeports, et sans avoir répondu à aucun des trois offices qui lui avaient été adressés. Cette conduite indécente envers le prince

Kourakin prouvait bien que Buonaparte tenait à aller en Russie , et peut-être pensait-il qu'il pourrait y fonder un nouveau royaume ou s'emparer même de la personne d'Alexandre comme il s'était emparé des princes d'Espagne.

Les troupes ne cessaient de se diriger sur l'Oder , sur la Vistule ; des magasins immenses , une artillerie formidable , traversaient en toute hâte les divers états de l'Allemagne ; les meilleurs régimens et tout ce qu'il y avait encore de la garde dans la péninsule en étaient retirés. Buonaparte avait visité les écoles de Saint-Cyr et de Saint-Germain , et tous ceux qui lui avaient paru propres à entrer en campagne avaient été sur-le-champ envoyés aux armées. Des rives du Tage aux rives de la Vistule , des plaines fertiles de la Lombardie aux

plaines arides de la Pologne, on ne voyait que des troupes se rendant à ce grand quartier-général; où vingt peuples divers allaient se battre pour soutenir la querelle de celui qui depuis six ans s'était fait leur oppresseur.

Buonaparte ne voulut point que l'Autriche restât neutre; un traité d'alliance fut conclu, dont la principale clause fut que chacune des puissances contractantes fournirait à celle qui serait attaquée un corps auxiliaire de trente mille hommes, dont vingt-quatre mille d'infanterie et six mille de cavalerie, et un attirail de soixante pièces de canon.

Buonaparte, parti de Paris le 9 mai pour aller, disait-il, faire l'inspection de la grande armée réunie sur la Vistule, arriva le 15 à Dresde où il s'établit en souverain. Il occupait les grands appartemens, et à l'excepti-

tion du premier dimanche où le roi de Saxe donna un gala, ce fut toujours chez lui que les souverains se réunirent. L'empereur et l'impératrice d'Autriche, le roi de Prusse, tous les rois et princes de la confédération du Rhin lui formaient une cour brillante; chaque jour on les voyait, presque confondus avec les courtisans, venir assister à ses levers. Cependant, l'impératrice d'Autriche, au milieu de cet abaissement général des princes, sut conserver toute sa dignité, et la majesté royale semblait s'être réfugiée tout entière dans cette admirable souveraine.

Le comte de Narbonne avait été envoyé inutilement auprès de l'empereur Alexandre à Wilna. Trop cruellement outragé par Buonaparte, ce souverain, sans abattement comme sans jactance, fort de n'avoir point

pris l'initiative, se fiait dans la justice de sa cause et déclarait que ce ne serait qu'au fond de la Sibérie qu'il signerait une paix ignominieuse à son empire. Furieux de ce qu'on n'avait point permis au comte de Lauriston de se rendre à Wilna, et de n'avoir pu entraîner dans ses filets l'empereur de Russie, Buonaparte s'écria : « Les vaincus prennent le ton  
« de vainqueurs ; la fatalité les en-  
« traîne , que les destins s'accom-  
« plissent » ! Et les destins s'accomplirent.

---

## CHAPITRE XII.

*Guerre de Russie, prise de Smolensk,  
bataille de la Moscowa., entrée à  
Moscou, issue de l'expédition, cons-  
piration de Mallet.*

ARRIVÉ à Wilkowisk le 22 juin 1812,  
Bonaparte mit à l'ordre du jour la  
proclamation suivante, remarquable  
par la jactance et le ton prophétique  
qu'il y affectait :

« Soldats !

« La seconde guerre de Pologne  
« est commencée; la première s'est  
« terminée à Friedland et à Tilsit :  
« à Tilsit, la Russie a juré éter-  
« nelle alliance à la France et guerre à



« l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui  
« ses sermens ! Elle ne veut donner  
« aucune explication de son étrange  
« conduite ; que les aigles françaises  
« n'aient repassé le Rhin (1) laissant  
« par-là nos alliés à sa discrétion.

« La Russie est entraînée par la  
« fatalité ; ses destins doivent s'accom-  
« plir. Nous croit-elle donc dégé-  
« nérés ; ne serions-nous donc plus  
« les soldats d'Austerlitz ? Elle nous  
« place entre le déshonneur et la  
« guerre. Le choix ne saurait être  
« douteux. Marchons donc en avant !  
« passons le Niémen : portons la guerre  
« sur son territoire. La seconde guerre  
« de la Pologne sera glorieuse aux  
« armées françaises, comme la pre-  
« mière ; mais la paix que nous con-

---

(1) Mensonge ; la Russie ne demandait que  
l'évacuation de la Prusse.

« cluersonsportera avec elle sa garantie,  
 « et mettra un terme à la funeste  
 « influence que la Russie a exercée  
 « depuis cinquante ans sur les affaires  
 « de l'Europe ».

Tout se préparait pour le passage du Niémen ; l'état misérable du duché de Varsovie augmentant chaque jour les privations et les souffrances des armées françaises le faisaient vivement désirer : on pensait qu'une fois sur le territoire russe, il ne s'agirait que de combattre et vaincre, et que, comme dans l'inépuisable Allemagne, on trouverait des vivres par-tout.

Les équipages du pont arrivèrent le 23 tout près du Niémen. Alors Buonaparte, déguisé en soldat polonais, reconnut les hauteurs qui dominent Kowna le point le plus avantageux pour effectuer le passage. Il se fit apporter de l'eau du Niémen dans un

casque, la goûta d'un air prophétique, comme pour en recevoir une inspiration ; et le sort en étant jeté, il fit prendre de suite toutes les dispositions nécessaires pour pénétrer sur le territoire russe.

A huit heures du soir l'armée se mit en mouvement ; trois ponts furent jetés sur le fleuve, et à une heure du matin les premiers corps étaient déjà dans Kowna : toute l'armée passa dans les journées des 24 et 25 juin. Les Russes, qui d'abord avaient paru vouloir s'opposer aux Français et leur disputer le passage du Niémen, s'étaient tout-à-coup retirés sur la Dwina et le Dniéper, sans doute pour laisser à l'armée française le temps de s'affaiblir par les marches et les privations qui l'attendaient dans un pays presque désert.

Buonaparte séjourna quelque temps

à Wilna, il s'y occupa des moyens de soulever les Lithuaniens ; mais l'insurrection avançait peu : hors la ville, ses promesses et ses proclamations restaient sans effet. A Varsovie, les Polonais allèrent plus vite ; ils déclarèrent le royaume de Pologne rétabli, et une députation vint à Wilna présenter l'acte de confédération à l'acceptation de Buonaparte. Celui-ci en conçut de l'ombrage ; il trouva que les Polonais devaient avant tout le consulter : il ne promit rien et exigea pour préliminaires des sacrifices énormes, en déclarant d'ailleurs qu'il fallait renoncer à la Gallicie, qu'il avait garantie à l'Autriche. La froideur de la réponse fit connaître aux Polonais que Buonaparte ne ferait que ce qui lui serait utile, et ils désespérèrent encore une fois pour leur patrie.

Les Russes semblaient toujours fuir ;

à l'exception de quelques engagemens avec des Cosaques, il ne se livrait aucun combat. On ne savait si c'était l'effet de la faiblesse ou le résultat d'un plan arrêté; les Russes se chargèrent d'éclairer les Français, en répandant sur les bords de la Dwina une proclamation dans laquelle ils disaient :  
 « Ne vous laissez pas tromper à nos  
 « premiers mouvemens ; vous con-  
 « naissez trop les Russes pour croire  
 « qu'ils fuient devant vous ; ils accep-  
 « teront le combat , et votre retraite  
 « sera difficile.... Ne croyez point à  
 « ces perfides paroles que vous com-  
 « battez pour la paix : non , vous  
 « vous battez pour l'insatiable ambi-  
 « tion d'un souverain qui ne veut pas  
 « la paix ( sans cela il l'aurait depuis  
 « long-temps ) ; et qui se fait un jeu  
 « du sang de ses braves ».

Cependant Bonaparte avançait

toujours; le 18 juillet il porta son quartier-général à Gloubokoe. Ce même jour les Russes évacuèrent leur camp retranché de Drissa pour se retirer vers Polotsk et Witepsk. Arrivés le 24 dans cette dernière ville, ils passèrent sur la rive gauche de la Dwina; le corps d'Ostermann, avec une partie de la cavalerie de la garde, se porta sur Ostrowno et se mit le 26 en position à une lieue au-delà de cette ville. Les Français coururent l'y attaquer; mais les premiers efforts furent vains, et il y eut un moment où notre gauche et notre centre allaient être enfoncés. On eut bientôt rétabli le désordre, mais on n'était point encore parvenu à débusquer les Russes d'un grand bois où ils opposaient une grande résistance, lorsque de nouvelles troupes arrivèrent avec Buonaparte. On pénétra dans la

forêt , allant toujours au grand trot ; les Russes ne se retiraient que progressivement , et leurs nombreux tirailleurs faisaient payer cher le terrain que les Français gagnaient sur eux.

Le 27 on marcha sur Witepsk. Les Russes se déployèrent sur un grand plateau situé près de cette ville , et les Français prirent position sur des hauteurs qui n'étaient séparées du camp russe que par la rivière de Loutchesa. Tout paraissait annoncer une affaire pour le lendemain ; mais les Russes , trompant encore une fois l'attente des Français , opérèrent précipitamment leur retraite et se retirèrent sur Smolensk. Aussi-tôt toute l'armée se mit à leur poursuite , à l'exception de la garde qui s'établit à Witepsk où Buonaparte voulut séjourner. Cependant l'armée aurait eu besoin de prendre un peu de repos ;

depuis deux mois elle n'avait parcouru que des villages déserts et des campagnes saccagées : la destruction avait toujours précédé ses pas ; aucune distribution régulière ne s'était faite ; heureusement que deux convois furent pris aux Russes, et ravitaillèrent un peu les Français.

La chaleur devenant très-forte , on fut forcé de suspendre la poursuite des Russes. Vers ce temps on répandit le bruit que l'empereur Alexandre avait été assassiné à Véliki-Luki, et Buonaparte lui-même , d'un air satisfait , propagea cette nouvelle dans une des audiences qu'il donna à Witepsk. On apprit aussi que le maréchal Davoust avait été attaqué à Mohilow par le prince Bagration , mais qu'il avait de suite repris ses positions , et que le prince s'était dirigé sur Smolensk. A Drissa, le duc de



Reggio avait obtenu de grands avantages sur les Russes en les foudroyant tout-à-coup par une batterie masquée, et en les rejetant sur la Dwina qu'ils avaient imprudemment passée.

Enfin on se dirigea sur Smolensk. Buonaparte, au lieu d'attaquer cette ville par la rive droite du Borystène, comme les Russes l'avaient pensé, fit passer toute son armée sur la rive gauche; le 14 août il enleva Krasnoë et le 16 les Français couvraient toutes les hauteurs de Smolensk. Les Russes qui se trouvaient sur la rive droite revinrent en toute hâte pour secourir la ville par le point où elle allait être attaquée; ils s'y portaient avec d'autant plus d'ardeur que l'empereur Alexandre avait recommandé au général Barclay de Tolly de livrer bataille pour sauver Smolensk.

Le 17, Davoust fit attaquer le fau-

bourg de droite par le général Morand, et le faubourg de gauche par le général Gudin : après une vive fusillade les positions furent enlevées. L'attaque dura jusqu'à la fin du jour ; tous les retranchemens étaient tombés au pouvoir des Français : la brèche n'était point encore praticable ; mais le général russe, qui savait tout ce que Buonaparte sacrifierait d'hommes pour se rendre maître de la ville, prit un autre parti. Bientôt on aperçut des colonnes de fumée et des torrens de flammes qui dans un instant se communiquèrent aux principaux quartiers de Smolensk ; et à une heure de la nuit les débris en furent abandonnés par les Russes.

Vers deux heures les Français se disposèrent à monter à l'assaut ; à leur grande surprise ils approchèrent sans éprouver de résistance ; ils recon-

nurent que la place était entièrement évacuée, ils en prirent sur-le-champ possession. Mais quelle horrible dévastation offrait l'intérieur de cette ville ! De tous côtés on ne marchait que sur des ruines et des cadavres ; les palais encore brûlans n'offraient plus que des murs lézardés par les flammes ; presque toutes les maisons avaient disparu , les églises seules offraient quelques abris aux infortunés qui n'avaient pu fuir avec l'armée, et l'on voyait dans la cathédrale, couchées sur de misérables haillons, des familles entières implorant la miséricorde du ciel.

Buonaparte fit son entrée au milieu de cette scène de désolation ; au son d'une musique guerrière qui frappait à-la-fois de crainte et d'horreur les restes malheureux de la population.

Il resta quatre jours à Smolensk. On pensait qu'il n'aurait pas poussé plus loin ses conquêtes; que voulant seulement rétablir le royaume de Pologne et se trouvant maître de Witepsk et de Smolensk il attendrait jusqu'au printemps suivant pour forcer les Russes à se soumettre à ses conditions; mais Buonaparte, qui croyait commander à l'avenir, qui se rappelait avec orgueil que dans ses dernières campagnes il avait toujours dicté la paix dans le palais même des souverains, voulut aller à Moscou. Il partit donc n'ayant que des chevaux fatigués, sans vivres, sans magasins, sans ambulances, et s'aventura sur la route entièrement déserte de la seconde capitale de l'empire russe, quoique cependant il eût appris que l'empereur Alexandre avait conclu la paix avec les Turcs.

et que toute l'armée de Moldavie allait se trouver disponible.

Il entra le 30 août à Viazma. Toujours même système de défense de la part des Russes ; les ponts étaient brûlés, les magasins en cendres ainsi que les trois quarts de la ville. Le 1<sup>er</sup> septembre il s'établit à Ghiat où il resta jusqu'au 4.

Cependant l'armée russe avait changé de chef, le prince Kutusoff avait exercé ses nouvelles fonctions le 24 août à Czarévo-Saïmiché ; les officiers et les soldats virent avec plaisir se placer à leur tête ce vieux guerrier si célèbre dans les annales de la Russie ; il leur annonça qu'on ne rétrograderait plus.

Les Français avançaient toujours , livrant quelques légers combats , mais plus ils avançaient moins ils trouvaient de ressources ; les blés en

herbes avaient été coupées, les forêts abattues, les villages brûlés. Enfin, le 5 septembre ils arrivèrent au camp retranché où Kutusoff avait fait toutes ses dispositions, et où il espérait les vaincre et sauver la capitale.

Les Russes avaient construit sur leur extrême gauche une redoute dont le feu meurtrier faisait beaucoup souffrir les Français. Buonaparte en ordonna l'attaque; elle fut prise, mais environ mille soldats payèrent de leur sang cette importante position, dont plus de la moitié restèrent morts dans la redoute. Ils étaient du 61<sup>e</sup> régiment. Buonaparte le passa en revue le lendemain et se fit un jeu de demander au colonel ce qu'il avait fait d'un de ses bataillons : *Il est dans la redoute*, répondit-il.

La journée du 6 se passa à prendre tous les renseignements sur la posi-

tion des Russes , à la bien reconnaître et à préparer tous les moyens d'attaque. Le lendemain avant le jour le bruit du tambour se fit entendre ; on se mit sous les armes , et chaque capitaine , entouré de sa compagnie , lut la proclamation suivante :

« Soldats ! Voilà la bataille que  
 « vous avez tant désirée ! Désormais  
 « la victoire dépend de vous , elle  
 « nous est nécessaire ; elle nous don-  
 « nera l'abondance , de bons quartiers  
 « d'hiver et un prompt retour dans  
 « la patrie ! Conduisez-vous comme  
 « à Austerlitz , à Friedland , à Wi-  
 « tepsk , à Smolensk , et que la posté-  
 « rité la plus reculée cite avec orgueil  
 « votre conduite dans cette journée ;  
 « que l'on dise de vous : Il était à cette  
 « grande bataille sous les murs de  
 « Moscou ». Hélas ! presque tous les  
 vainqueurs dans cette grande affaire

ne devaient jamais revoir leur patrie.

A travers un épais brouillard on vit tout-à-coup sortir un soleil radieux ; Buonaparte s'écria : *Voilà le soleil d'Austerlitz !* A six heures précises , le 7 septembre , un coup de canon annonça que l'affaire était commencée ; cent vingt bouches à feu mises en position sur l'extrême droite des Français répondent à ce signal. Le général Pernetti , avec trente pièces de canon en tête de la division Compans , longè le bois et tourne les retranchemens des Russes. Ney attaquait le centre sous la protection de soixante pièces de canon.

En même-temps la division Delzons marcha sur Borodino auquel les Russes avaient déjà mis le feu ; elle emporta ce village à la baïonnette. Le 106<sup>e</sup> régiment , qui avait été plus loin que les ordres qu'il avait reçus , allait



être enveloppé sans le 92<sup>e</sup>, qui parvint à l'en empêcher dans Borodino.

On cherchait à s'emparer de la grande redoute des Russes ; tous les efforts se faisaient de ce côté : les Français finirent par s'en rendre maîtres. Le prince Koutousoff, qui voyait que tout était perdu, s'il ne reprenait cette position, vint l'attaquer avec toutes ses forces et la reprit. Encouragé par ce succès, il fit avancer sa réserve contre la centrie des Français, mais il ne put l'entamer, et il se trouva pendant quelques instans en butte à une artillerie formidable, sans oser ni avancer ni reculer. Le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg pénétra dans quelques brèches qu'avait faites la mitraille, et cette manœuvre hardie les fit retirer en désordre. On reprit de nouveau la grande redoute, mais les Russes en avaient encore une,

troisième située sur un autre plateau séparé par un ravin. De là ils vomissaient la mort sur les régimens français , dont les uns étaient dans des sentiers couverts , et les autres dans des retranchemens. Enfin vers la nuit on fit cesser le feu des Français , et les Russes devinrent plus tranquilles. L'armée française campa sur le terrain qu'elle avait gagné : bivouac cruel où les hommes et les chevaux n'avaient rien à manger , où le manque de bois faisait éprouver toute la rigueur d'une nuit pluvieuse et glaciale.

Katusoff , désespérant de sa position , prit le parti de la retraite et se retira sur Moscou. Aussitôt Buona-  
parte , impatient de s'en emparer , fit marcher sur trois colonnes ; il alla par la route de Smolensk , une autre colonne prit la route de Kaluga , et la troisième celle de Zwenighorod.

A Rouza on éprouva quelque résistance de la part des paysans ; mais que pouvaient-ils contre des soldats victorieux ? Le seigneur qui les avait armés ne voulut point survivre au déshonneur de sa patrie , il se fit tuer.

Le 14 septembre, Buonaparte entra dans Moscou , à la lueur de l'incendie de la bourse qui renfermait d'immenses magasins , et dont le gouverneur Rastopchin voulait priver les Français. On chercha d'abord à éteindre le feu ; mais on ne put y réussir , toutes les pompes ayant été enlevées.

Moscou était comme un vaste désert , à peine même y voyait-on des Français ; tous s'étaient portés du côté de la bourse où ils cherchaient à dérober aux flammes les effets les plus précieux ; toutes les avenues en étaient obstruées. Aucun cri ne se faisait entendre ; il n'y avait même aucun tu-

multe tant chacun trouvait largement à satisfaire sa cupidité. Comme le temps était fort calme , on pensait que Moscou n'aurait à déplorer que la perte de la bourse ; mais le 16, dès le point du jour , le feu parut aux quatre coins de la ville , et le vent soufflant avec furie faisait voler de tous côtés des brandons enflammés.

Bientôt l'incendie étendit ses ravages dans tous les quartiers de la ville. De superbes palais , des églises devinrent la proie des flammes ; des hôpitaux où se trouvaient plus de douze mille blessés s'écroulèrent , ensevelissant ces malheureux sous leurs débris en feu. Alors le pillage devint général. Au bruit horrible causé par la chute des édifices , se joignaient ceux des victimes d'une soldatesque effrénée. On voyait les infortunés habitans courir dans les rues

pour éviter et l'incendie et le fer des soldats ; de jeunes filles se précipitaient dans les flammes afin d'échapper aux dégoûtantes caresses d'hommes auxquels l'ivresse et la fureur donnaient l'air de bêtes féroces. Buonaparte contempla quelque temps cet affreux spectacle du haut du Krennlin où il s'était logé ; mais ne s'y croyant pas en sûreté , il quitta ce château et se retira avec sa suite à celui de Péterskoé , à quelque distance de la ville ; il n'y rentra que le 21 septembre. L'incendie , qui avait duré quatre jours , n'avait épargné qu'environ un dixième des maisons.

Buonaparte envoya Eugène Beauharnais et Murat à la poursuite des Russes ; mais ceux-ci s'étaient renforcés en se concentrant. Une grande partie de la population des campagnes , organisée en troupes sous les ordres

des seigneurs , se joignaient aux Cosaques , et par leurs fréquentes attaques causaient d'ailleurs de véritables alarmes. On songea aux moyens de se défendre , et Buonaparte , qui s'était flatté de faire la loi à l'empereur de Russie dans sa capitale , crut prudent , en calculant les difficultés de sa retraite , de demander lui-même la paix. Le général Lauriston fut envoyé à cet effet au prince Kutusoff , qui dépêcha un courrier à Saint-Petersbourg. Les hostilités cessèrent , mais sans armistice. Buonaparte attendait avec confiance l'issue de ces négociations , restant enfermé dans le Kremlin où il passait des revues de sa garde. Il y signa aussi plusieurs décrets (1) , car il poussait le charla-

---

(1) Un entre autres sur la police des comédiens du Théâtre Français.

tanisme au point de vouloir faire croire qu'il ne cessait pas de s'occuper des plus petits détails de l'administration, même au milieu de ses camps. Cependant il était dupe d'une ruse de ses ennemis. Le prince Kutusoff, qui le tenait bloqué dans Moscou, ne voulait que gagner du temps ; l'armée française était déjà dans le plus grand dénuement ; dans peu les rigueurs de la saison devaient accroître les calamités. Les Russes reprirent à leur tour l'offensive : ils attaquèrent et taillèrent en pièces une partie de la cavalerie sous les ordres de Murat ; ils firent même plusieurs incursions dans les faubourgs de Moscou. Il fallut songer enfin à la retraite ; le soir même du jour où Murat avait été défait ( 18 octobre ), tous les corps reçurent l'ordre de se mettre en marche. On se dirigea d'abord par la route de

Kalouga, ce qui fit croire que l'armée passerait l'hiver dans l'Ukraine, mais ce mouvement avait été ordonné afin de tromper l'ennemi et de pouvoir se retirer sur Smolensk et Witepsk par une route nouvelle.

Le 24 octobre, les armées russe et française se rencontrèrent à Malo-Jaroscavetz. L'affaire fut très-sanglante; plusieurs généraux y périrent, entre autres Delzons, qui pendant toute cette campagne avait fait preuve de la plus grande bravoure. Les Russes avaient eu dessein de couvrir Kalouga et de s'opposer à ce que les Français fissent leur retraite par les provinces méridionales; mais ils furent obligés d'abandonner le champ de bataille. Cependant cette victoire ne fut d'aucune utilité; on changea précipitamment de route, et l'on reprit



celle de Mojaïsk, qui n'était plus alors qu'un désert.

Nous n'entreprendrons pas de tracer le tableau des calamités sans nombre qu'éprouva l'armée française pendant cette funeste retraite ; il serait impossible d'en donner une idée exacte : tout ce que l'imagination peut se représenter de plus affreux est loin de la réalité. L'armée parcourut une route de plus de deux cents lieues, n'ayant pour toute nourriture que la chair des chevaux que la fatigue, le froid et la faim faisaient succomber. Privés de tout abri, les malheureux soldats, souvent couverts de blessures ou exténués par des marches forcées, restaient exposés aux injures de la saison la plus rigoureuse. Que de milliers d'hommes ainsi abandonnés au milieu de ces champs dévastés,

invoquant la mort à grands cris , ne  
 rendirent leurs derniers soupirs qu'a-  
 près une longue et douloureuse ago-  
 nie ! Que de milliers périrent enseve-  
 lis sous la neige , ou dans les tourmens  
 de la faim , ou par le fer des ennemis !  
 Les Russes , poursuivant vivement  
 l'armée française , se répandaient aus-  
 si sur ses flancs pour l'empêcher de  
 changer de route , et l'obligeaient de  
 faire sa retraite par le même chemin  
 qu'elle avait suivi pour aller à Moscou.  
 De fréquens combats eurent lieu , et  
 les Français , malgré leur infériorité  
 en nombre et le misérable état où les  
 réduisaient la famine et le froid ,  
 eurent souvent l'avantage sur leurs  
 ennemis. Mais l'armée russe de Mol-  
 davie , composée de troupes aguerries ,  
 aurait arrêté la marche de Buonaparte  
 à la Bérézina , et les restes de ses ar-  
 mées auraient certainement succombé

sous les efforts réunis des corps de Kutusoff, Wittgenstein, et Tchitschagoff, si ces généraux eussent pris leurs mesures comme les Français avaient lieu de le craindre. Cependant le passage de cette rivière fut fatal à ces derniers ; plus d'un tiers des leurs furent étouffés sur les ponts, ou noyés, ou abandonnés sur l'autre rive. L'armée avait perdu dans cette malheureuse affaire ses bagages, ses armes et le peu de canons qu'on avait pu sauver jusqu'alors. Les soldats, dans l'exces de leur misère, refusaient de se battre et recevaient la mort sans opposer de résistance. La garde de Buonaparte même, qui marchant avec lui avait trouvé plus de ressources que le reste de l'armée, était aussi désorganisée et sans vigueur. Buonaparte, ne comptant plus sur la protection des troupes pour son salut, résolut

de les abandonner. Arrivé à Molodetschino , il traça ce fatal vingt-neuvième bulletin dans lequel il donna une relation détaillée de l'état déplorable de sa *grande armée*. Ce bulletin répandit le deuil en France et dans tous les pays alliés ; à la pitié qu'inspirait le sort de tant de malheureux soldats, se joignait la plus profonde indignation contre l'auteur de leurs calamités, lequel leur reprochait d'une manière insultante d'y avoir succombé.

.. Ce fut à Smorghoui , à trente lieues de la Bérézina , qu'il prit congé des chefs de corps de son armée. Après une courte conférence avec eux, il sortit de son cabinet suivi de Caulaincourt , Duroc , Mouton et Lefebvre-Désnouettes. En traversant un salon , il rencontra Murat et lui dit d'un air fort gai : *Avous , roi de Naples !*

Il monta en voiture avec les généraux Mouton et Lefebvre, et ses deux autres compagnons entrèrent dans une seconde voiture, et tous cinq suivirent la route de Wilna, le 5 décembre. Ils avaient encore près de cinquante lieues à parcourir pour arriver au Niémen; mais des éclaireurs avaient assuré que la route était entièrement libre, et que l'on pouvait la suivre en toute sûreté. En effet, ils arrivèrent sans accident à Wilna. Buonaparte traversa cette ville *incognito*, quoique escorté par trois régimens napolitains qui avaient été envoyés à sa rencontre. Le 10 décembre il arriva à Varsovie.

Pendant tout le temps de la retraite de Buonaparte, les bulletins annonçaient en France des victoires et la continuation du grand mouvement. On voulait faire croire que ce mou-

vement avait pour but de s'emparer de Saint-Petersbourg ; mais il était difficile de cacher la vérité , et longtemps avant le vingt-neuvième bulletin , le bruit circulait dans le public que l'armée , complètement battue , était en pleine déroute ; on ajoutait par fois à ces sinistres nouvelles que Buonaparte avait été tué ou pris. Les esprits étaient généralement dans une grande inquiétude. Le général Mallet , ancien ami de Moreau , alors emprisonné à la Force , conçoit l'audacieux projet de renverser le gouvernement impérial. Après avoir trouvé moyen de sortir de prison , il fait délivrer Lahorie , ancien aide-de-camp , également renfermé. Un nommé Guidat se joint à eux. Ils fabriquent un faux sénatus-consulte et une déclaration au peuple français , portant que Buonaparte étant mort , un gouvernement

provisoire va être établi ; ils se présentent dans la nuit du 9 au 10 octobre aux casernes de Paris , mettent en réquisition plusieurs régimens , les distribuent sur les places publiques , changent les postes de plusieurs administrations importantes , s'emparent de la personne du ministre de la police , Savary , et du préfet de police , Pasquier , et les font conduire sous escorte à la Force. Lahorie s'installe au ministère , Guidal , à la préfecture de police. Le préfet du département reçoit et exécute l'ordre de faire préparer un local où le gouvernement provisoire devra s'assembler. Il était six heures du matin ; ainsi , dans l'espace d'une nuit , une révolution , conduite par un seul homme , allait renverser la puissance colossale de Buonaparte ; mais Mallet , qui s'était rendu chez le général Hullin pour se

faire remettre les sceaux de la première division militaire, éprouve de la part de ce général une résistance que ses complices n'avaient point rencontrée de leur côté. Il est obligé de recourir à la violence : il tire un coup de pistolet au général Hullin ; les gens de celui-ci accourent à son secours, on arrête Mallet, et deux heures après tout était rentré dans l'ordre. Peu de jours après, les trois conspirateurs, et plusieurs personnes qu'ils avaient entraînés dans leur faction, furent jugés par une commission militaire et fusillés.



## CHAPITRE XIII.

*Retour de Buonaparte à Paris , entrée des Russes sur le territoire de l'Allemagne, défection du général d'Yorck, levées d'hommes et de chevaux, concordat de Fontainebleau, déclaration de guerre contre la Prusse, campagne de 1813.*

BUONAPARTE était de retour à Paris le 18 décembre. Tous les corps de l'état et les principales autorités s'empressèrent d'aller lui présenter leurs hommages. Si quelque chose égalait l'arrogance que Buonaparte conserva après tant de désastres, ce fut la lâcheté des magistrats qui eurent la bassesse de le féliciter sur le succès de ses armes : les discours du

sénat, de la cour de cassation et de la cour impériale, étaient de véritables modèles de la plus vile adulation. Buonaparte, dans ses réponses, rappela souvent l'affaire de Mallat. Il conservait un vif ressentiment contre ceux qui avaient pu croire que le gouvernement pouvait changer par sa volonté. Il fit emprisonner plusieurs personnes, en exila d'autres, et, après avoir pris l'avis de son conseil d'état, il destitua Frochot, préfet du département de la Seine.

Le 9 janvier, Buonaparte envoya un message au sénat pour demander trois cent cinquante mille hommes, dès le lendemain un sénatus-consulte les mit à la disposition du ministre de la guerre. Un des principaux motifs sur lesquels on avait appuyé la demande de cette levée était la défection du général prussien d'York, qui

avait déclaré garder la neutralité. Le corps qui se trouvait sous ses ordres était fort d'environ vingt-cinq mille hommes. Tous les journaux contenaient de violentes sorties contre ce général ; les départemens votaient des adresses dans lesquelles ils manifestaient l'indignation qu'inspirait cette noire trahison. Buonaparte compta sur cette circonstance pour exciter les esprits, comme le directoire, quinze ans avant , avait spéculé sur l'assassinat des plénipotentiaires de Rastadt ; plusieurs villes firent équiper des cavaliers à leurs frais ; et , au moyen des retenues sur les appointemens des employés , toutes les administrations offrirent aussi en don au gouvernement des chevaux et des objets d'équipement.

En même-temps que l'on travaillait avec activité à mettre sur pied une

nouvelle armée française, Buonaparte tenait de fréquens conseils des affaires étrangères , envoyait courriers sur courriers à toutes les cours de l'Allemagne , pour s'assurer de leur alliance et leur demander de nouveaux corps auxiliaires. La défection du général d'Yorck pouvait servir d'exemple aux autres généraux , et même à leurs souverains. Il était important de leur faire croire que la France par elle-même était encore assez forte pour réparer les immenses pertes qu'elle venait d'éprouver , et qu'il serait dangereux à ses alliés de tenter de s'en séparer. On publia le 28 janvier des nouvelles officielles de l'armée : c'était en quelque sorte le contre-poison du vingt-neuvième bulletin. Le roi de Prusse , selon ces nouvelles , réorganisait son contingent entre Stettin et Colberg ; le roi de Saxe réunissait des troupes

autour de Glogaw , l'empereur d'Autriche rassemblait des forces considérables dans la Gallicie , où déjà l'on comptait une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. La confiance et l'harmonie étaient entières entre les deux cours impériales de Vienne et de Paris ; enfin l'Allemagne n'avait rien à craindre ni des intrigues de l'Angleterre , ni de l'irruption des barbares. Les Anglais , dans leurs papiers publics , annonçaient souvent que la puissance de Buonaparte touchait à sa fin. C'était encore une des occupations de ce dernier de répondre à ces assertions par des notes qu'il rédigeait lui-même et faisait insérer dans le Moniteur. Cependant il s'en fallait de beaucoup que l'on fût assuré de l'alliance des souverains de l'Allemagne. Le roi de Prusse donnait le plus d'inquiétude à Buonaparte ; il

envoya l'ordre de l'arrêter. Le roi , qui était alors à Postdam , fut instruit à temps de cet ordre ; il quitta précipitamment cette ville et se retira dans Breslaw , où il était à l'abri de toute tentative d'enlèvement.

Buonaparte , croyant que la conclusion des affaires avec le pape produirait un bon effet dans le public , alla visiter sa sainteté à Fontainebleau. Il y eut entre eux de fréquens entretiens. Le saint-père , dont le courage n'avait pas été abattu par une longue captivité , opposa encore la résignation aux persécutions. Buonaparte et Duroc le maltraitèrent pour l'obliger à signer un concordat , mais ils ne purent vaincre sa patience. Cependant on annonça que le 25 janvier ce concordat avait été signé en présence des cardinaux et des prélats qui se trouvaient à Fontainebleau. Quelques

jours après le pape fut conduit sous une escorte de gendarmes dans le midi de la France.

Le 2 février le sénat rendit un sénatus - consulte sur la régence de l'empire , le couronnement de l'impératrice , et celui du prince impérial roi de Rome.

Le 14 du même mois , Buonaparte ouvrit la session du corps législatif. Après avoir dans son discours fait le résumé de ses victoires en Russie , il avouait avoir éprouvé de grandes pertes : « Elles auraient brisé mon  
« ame , disait-il , si dans ces grandes  
« circonstances j'avais dû être acces-  
« sible à d'autres sentimens qu'à l'in-  
« térêt , à la gloire et à l'avenir de  
« mes peuples ». Il prévint qu'il avait besoin de grandes ressources pour faire face à toutes les dépenses , et manifesta plusieurs fois l'intention de

ne point se dessaisir de ses conquêtes.

« La dynastie française règne et régnera en Espagne. Je suis satisfait  
« de la conduite de tous mes alliés :  
« je n'en abandonnerai aucun , je  
« maintiendrai l'intégrité de leurs  
« états. Les Russes rentreront dans  
« leur affreux climat ».

Cependant l'armée française était toujours en pleine retraite, et vivement poursuivie par les Russes. Le commandement en chef en avait été cédé à Eugène Beauharnais par Murat qui s'était retiré à Naples dans les premiers jours de janvier. Le 5 du même mois les Russes entrèrent à Königsberg ; le 15 l'armée française se dirigea de Posen vers Berlin , où les premières colonnes arrivèrent le 21. La ville de Dantzick , où commandait le général Rapp , fut bloquée dès



le 16. Le 7 février les Russes s'emparèrent de Varsovie. Ils formèrent le 15 le siège de Stettin, de Custrin et de plusieurs autres forteresses prussiennes occupées par des garnisons françaises ; enfin le 20 des Cosaques pénétrèrent jusque sous les murs de Berlin.

Le roi de Prusse avait envoyé le général Krusmarck, et peu après, le prince de Hatzfeld à Paris, pour solliciter de prompts secours ou demander à garder la neutralité. Ne recevant aucune réponse satisfaisante à ces demandes, une grande partie de ses états étant déjà envahie par les Russes, ce souverain prêta l'oreille aux sollicitations de l'empereur de Russie, et le 1<sup>er</sup> mars un traité d'alliance entre ces deux monarques fut signé à Kalisch. Deux jours après, les Français

furent obligés de quitter Berlin , où entrèrent les généraux russes Czernicheff et Repnin.

Le 9 mars, Eugène établit son quartier-général à Leipsick. Il y eut le même jour à Dresde un mouvement populaire dirigé contre les Français. Une insurrection eut également lieu à Dusseldorff, et la ville de Hambourg, après avoir chassé les Français, avait repris son ancienne constitution et le titre de ville libre. Tous les peuples de l'Allemagne semblaient attendre avec impatience l'arrivée des Russes pour tourner leurs armes contre la France. Les Russes et les Prussiens , sous les ordres du maréchal Blücher , firent leur entrée à Dresde le 22 , et les Français évacuèrent la nouvelle ville le 26 , par capitulation.

Le gouvernement cherchait à dé-

tourner l'attention du public , que les rapides progrès de l'ennemi commençaient à inquiéter. Pour faire diversion aux défaites des armées du nord , on publiait fréquemment des relations de brillans succès en Espagne. Les Français étaient, disait-on , rentrés à Madrid , le duc de Wellington avait été obligé de se retirer en Portugal. On suscitait aussi parmi les auteurs , les acteurs et les journalistes , des querelles scandaleuses , afin que le public , prenant parti pour les uns ou les autres , et se livrant à des discussions sur ces futiles sujets , ne s'occupât point d'affaires politiques. Mais il ne suffisait pas de le tromper ainsi , on de céler la vérité ; il fallait porter remède aux maux qui n'étaient que trop réels.

Le 1<sup>er</sup> avril le sénat s'assembla , et dans la même séance il enregistra les

lettres patentes par lesquelles Buonaparte conférait la régence à son épouse ; il reçut le message portant déclaration de guerre contre la Prusse, et rendit deux sénatus-consultes, dont l'un mettait à la disposition du ministre de la guerre cent quatre-vingt mille conscrits, et dix mille hommes de *gardes d'honneur*. L'autre avait pour objet la suspension du régime de la constitution dans la trente-deuxième division militaire (départemens anséatiques). On voit que si les sénateurs travaillaient peu souvent, ils avaient le talent de terminer en quelques momens les affaires les plus importantes.

Buonaparte, après avoir fait de nombreuses nominations aux places de sénateurs et de grands officiers de sa maison, et avoir distribué des croix et des cordons, partit le 15 avril de

Saint-Cloud pour aller se mettre à la tête de son armée ; le 16 à minuit il était arrivé à Maïence. Le ministre de la guerre avait tiré d'Espagne et dirigé vers le nord de nombreux régimens de vieilles troupes. Les bans de gardes nationaux et les conscrits levés en vertu des sénatus - consultes formaient une armée respectable. Buonaparte porta son quartier-général à Erfurt le 26. Deux jours après, le prince Kutusoff étant mort , le général Wittgenstein prit le commandement en chef de l'armée russe , et il établit son quartier-général à Gohlis. Le 1<sup>er</sup> mai, Buonaparte , après avoir réuni sous ses ordres immédiats les armées de l'Elbe et du Mein , passa la Saale. Il y eut le même jour un combat à Lutzen , qui fut le prélude de la bataille de ce nom. L'empereur de Russie et le roi de Prusse , qui étaient

entrés à Dresde avec une grande partie de leurs forces, apprenant que l'armée française avait débouché de la Thuringe, avaient adopté le plan de lui livrer bataille dans les plaines de Lutzen, et s'étaient mis en marche pour en occuper la position. Ils furent prévenus par la rapidité des mouvemens de l'armée française. Cependant ils persistèrent dans leurs projets. Ils attaquèrent le corps du maréchal Ney, et au bout d'une demi-heure l'affaire devint générale. La bataille embrassait une ligne de deux lieues couvertes de feu, de fumée et de tourbillons de poussière. Le village de Kaïa, qui formait le centre, fut pris et repris plusieurs fois. Enfin le maréchal Mortier, à la tête de la garde, enfonça la ligne ennemie sur ce point, et ce mouvement décida la victoire. La perte des deux armées fut

énorme. Les Français restèrent maîtres du champ de bataille, le même où Gustave-Adolphe remporta une victoire et fut tué en 1632.

Le 8, Buonaparte fit son entrée à Dresde. Il y publia une proclamation à l'armée, dans laquelle il plaçait la bataille de Lutzen bien au-dessus de celles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de la Moskowa. « Les barbares, « disait-il en parlant des alliés, se « sont faits les apôtres de tous les « crimes. C'est un incendie moral « qu'ils voulaient allumer entre la « Vistule et le Rhin, pour, selon « l'usage des gouvernemens despo- « tiques, mettre des déserts entre « nous et eux ». Le roi de Saxe arriva le 12 à Dresde qu'il avait quitté au mois de janvier, à l'approche des Russes. Ce prince, réuni à Buonaparte, visita le lendemain le champ

de bataille, près le village de Pielnitz. Il y avait eu en cet endroit une affaire assez importante entre l'arrière-garde russe et les Français.

Buonaparte , qui annonçait journellement dans ses bulletins que des corps entiers des armées ennemies avaient été écrasés , que les autres étaient en pleine déroute ou prisonniers, n'ignorait pas que ces armées, malgré leurs énormes pertes, présentaient encore des forces imposantes et capables de lui disputer avec avantage la victoire. Il parla donc de paix, et demanda la réunion d'un congrès à Prague pour la paix générale. Du côté de la France devaient se trouver les plénipotentiaires des États-Unis d'Amérique, du Danemarck, du roi d'Espagne ( Joseph Buonaparte ), et de tous les princes alliés; et du côté opposé ceux d'Angleterre, de la Rus-



sie , de la Prusse , des insurgés espagnols et des autres alliés de cette masse belligérante. Mais , ajoutait-il , comme il est douteux que l'Angleterre veuille soumettre ses principes égoïstes et injustes à la censure et à l'opinion de l'univers , la réunion aura toujours lieu pour régler la paix du continent. Il offrait en même-temps de stipuler un armistice.

L'Autriche entraît aussi pour beaucoup dans ces propositions. Cette puissance , sollicitée vivement par les Prussiens et les Russes d'embrasser leur cause , gardait alors une sorte de neutralité , et menaçait Buonaparte de se ranger parmi ses ennemis s'il ne consentait à modérer ses prétentions.

Néanmoins il partit le 18 pour se mettre à la tête de l'armée , et arriva le 19 devant Bautzen. L'armée ennemie , ayant cette ville à son centre ,

était rangée en bataille et présentait un front d'une lieue et demie. Les Russes et les Prussiens, sous les ordres des généraux Barclay de Tolly et d'Yorck, commencèrent l'attaque et furent repoussés. Le 20, les maréchaux Marmont, Macdonald et Oudinot passèrent la Sprée ; à midi la canonnade s'engagea. Après six heures de combat avec des succès balancés, l'armée ennemie fut obligée d'abandonner Bautzen et de se retirer sur sa seconde position. Cette affaire, qu'on nomma la bataille de Bautzen, fut le prélude de la bataille de Wurtchen, qui eut lieu le lendemain. L'ennemi disputa le terrain pendant long-temps ; mais sa droite ayant été tournée, il se mit en retraite à 4 heures du soir, et dans la nuit il avait évacué toutes ses positions. Les Français perdirent douze à quinze mille hommes. Le 22

au soir, Duroc causant avec le maréchal Mortier et le général Kirgener, sur une petite éminence, des pointeurs ennemis crurent que c'était Buonaparte et lancèrent un boulet sur ce groupe. Kirgener tomba roide mort; Duroc eut le bas-ventre emporté, et mourut dans la nuit. Buonaparte, pour jeter de la variété dans ses bulletins, donna une relation romanesque de ses adieux à ce général. Buonaparte rendit sur le champ de bataille de Wurtchen un décret portant qu'il serait élevé sur le mont Cénis un monument sur lequel seraient inscrits, d'un côté les noms de tous les cantons des départemens en-deçà des Alpes, et de l'autre ceux des départemens au-delà des Alpes et du royaume d'Italie.

La victoire de Wurtchen conduisit les Français jusque dans le cœur de la

Silésie, et le général Lauriston fit son entrée à Breslaw le 1<sup>er</sup> juin. Dans le nord de l'Allemagne, les Suédois qui avaient occupé Hambourg avec les Russes, abandonnèrent cette ville après une courte résistance. Le maréchal Davoust en prit possession, et imposa sur les habitans une contribution extraordinaire de quarante-huit millions. On dressa, d'après un décret, la liste des absens de la trente-deuxième division militaire, ils furent jugés par contumace, et leurs biens séquestrés.

Le 4 juin, un armistice jusqu'au 20 juillet fut conclu à Poischwitz entre les puissances belligérantes, et les hostilités cessèrent sur tous les points. Les Français se retirèrent de Breslaw d'après les conventions, et Buonaparte revint à Dresde.

Tandis que l'on chantait des Te

*Deum* à Paris en l'honneur des victoires remportées en Allemagne, les Espagnols et les Anglais faisaient de rapides progrès dans la péninsule. Joseph Buonaparte avait été forcé de quitter encore Madrid et de se réfugier au milieu des armées françaises. Déjà battu sur plusieurs points, le maréchal Jourdan fut attaqué et son armée mise en déroute à Vittoria, par lord Wellington. Il ne fut point donné de nouvelles officielles de cette défaite; mais Buonaparte envoya le maréchal Soult, dans lequel il avait pleine confiance, pour prendre le commandement en chef de toutes les troupes françaises en Espagne. L'arrivée de ce maréchal ranima le courage du soldat. Les ennemis furent obligés de lever le siège de Saint-Sébastien, qu'ils avaient tenté de prendre d'assaut. De son côté, le maréchal Suchet, com-

mandant l'armée de Catalogne, obtint un avantage signalé sur le général Murray ; mais ces succès ne furent pas de longue durée. De quelque importance que fût la présence du maréchal Soult , elle ne pouvait suppléer au défaut de forces, comme les recrues faites à la hâte dans les départemens méridionaux ne pouvaient remplacer les troupes aguerries que l'on tirait de l'Espagne pour renforcer l'armée de Buonaparte. Les Français, dans le dessein de ravitailler Pampe-lune , attaquèrent lord Wellington à Saurorem. Après un combat opiniâtre ils s'emparèrent de ce village , et les deux armées passèrent la nuit sur le même terrain où elles avaient combattu. Les Anglais se retirèrent derrière Ortiz ; les Français suivirent ce mouvement, mais le 30 juillet l'armée anglaise reprit l'offensive et les

repoussa jusque sur la vallée de Lanz , Saint-Étevenan et Chalar sur Ainhoie et Sarre ; et Saint-Sébastien tomba au pouvoir de lord Wellington. Depuis ce moment jusqu'à la fin de la guerre , l'armée française n'éprouva plus que des revers ; mais si l'on compare ses ressources à celles de Wellington , il fut encore glorieux pour le maréchal Soult d'avoir su opposer une aussi longue résistance au général Anglais.

Buonaparte employa le temps de l'armistice à visiter les places fortes de la basse Lusace. Il conclut un traité d'alliance avec les Danois , et les plénipotentiaires au congrès se réunirent à Prague. L'armistice étant prolongé jusqu'au 10 août , Buonaparte voulut profiter de ce moment de repos ; il fit venir son épouse à Maïence , et invita l'empereur d'Autriche à venir l'y voir.

Son dessein était sans doute de l'enlever ; mais ce monarque n'accepta pas l'invitation, et, après quelques jours d'une vaine attente, Buonaparte retourna à Dresde et Marie-Louise à Paris. Le 9 août, le congrès de Prague fut dissous ; le 10, l'armistice expira, et le général Moreau, arrivé au camp des alliés, publia une proclamation contre Buonaparte. Le 12, l'empereur d'Autriche signa son manifeste contre la France, et fit connaître les propositions que lui avait faites Buonaparte d'agrandir la monarchie autrichienne des plus belles provinces de la Prusse ; les mêmes avaient été offertes au roi de Saxe.

Ainsi toutes les intrigues de Buonaparte avaient été sans succès. Il partit donc de Dresde, où Murat était venu le joindre, et donna le comman-



dement de l'armée d'Italie à Eugène Beauharnais.

Les maréchaux Oudinot et Victor, et les généraux Arrighi, Bertrand et Reynier marchaient en un seul corps d'armée sur Berlin. Sous deux jours ils devaient entrer dans cette ville. Le prince royal de Suède, Bernadotte, s'avance à leur rencontre, les joint à Gross-Beern, remporte sur eux une victoire signalée, et porte son quartier-général à Teltow.

Buonaparte, instruit que la grande armée alliée est entrée en Saxe, revient à Dresde; le prince de Schwartzemberg attaque cette ville, mais il est repoussé, et le général Moreau est blessé à mort. Depuis le commencement de septembre jusqu'au mois d'octobre il ne se passa pas un seul jour sans plusieurs combats, mais.

aucun d'une grande importance , du moins pour son résultat. Les mêmes positions étaient successivement prises et reprises , tantôt par les Français , tantôt par les alliés. Cependant l'armée de Buonaparte , autant par les combats que par la famine et les maladies , s'affaiblissait d'une manière alarmante : il était à craindre qu'elle ne pût bientôt plus résister aux ennemis qui chaque jour se renforçaient. La conduite équivoque des Bava-rois donnait d'ailleurs de très-vives inquiétudes. Le général de Wrede , depuis plus d'un mois en présence des Autrichiens , n'avait encore fait aucun acte d'hostilité , quelque pressans que fussent les ordres de Buonaparte à ce sujet. Le prince de Schwartzemberg faisait un mouvement vers Leipsick. La nécessité de battre en retraite se

fit enfin sentir à Buonaparte. Le 5 octobre il quitta Dresde et se retira sur Leipsick, où il entra le 14 avec le roi de Saxe.

Le 27 du même mois, Marie-Louise se rendit en grand cortége au sénat-conservateur pour annoncer la guerre avec l'Autriche, et demander une nouvelle levée d'hommes. Elle prononça d'une voix tremblante un discours préparé par Regnaud (de Saint-Jean d'Angély), où l'on remarqua les passages suivans : « Nos ennemis  
« veulent porter la guerre au sein de  
« notre belle patrie..... Je connais  
« mieux que personne ce que nos  
« peuples auraient à redouter s'ils se  
« laissaient vaincre. Avant de monter  
« sur le trône où m'ont appelée le  
« choix de mon époux et la volonté  
« de mon père, j'avais la plus grande

« opinion du courage et de l'énergie  
 « de ce grand peuple..... Associée de-  
 « puis quatre ans aux pensées les plus  
 « intimes de mon époux, je sais de  
 « quels sentimens il serait agité sur  
 « un trône flétri et *sous une couronne*  
 « *sans gloire* ». Deux jours après, le  
 sénat décréta une levée de deux cent  
 quatre-vingt mille hommes.

Le jour même de l'arrivée de Buonaparte à Leipsick, le roi de Bavière publia son manifeste contre lui, et le général de Wrede fit une proclamation à son armée.

Les souverains coalisés suivaient les mouvemens de l'armée française, et l'inquiétaient dans sa retraite. Le 16 il y eut à Wachau une affaire sanglante où Buonaparte obtint quelque avantage; le 18, le général Schwartzemberg, à la tête de la grande armée

alliée , lui livra bataille sous les murs de Leipsick ; cette bataille durait encore le 19. Deux régimens de cavalerie wurtembourgeoise , deux de cavalerie Saxonne , et sept bataillons d'infanterie quittèrent les rangs des Français pendant le combat , et se joignirent aux alliés. Cette défection jeta l'alarme dans l'armée française qui fut bientôt en pleine déroute. Il n'y avait qu'un pont pour effectuer la retraite. Buonaparte après l'avoir passé , craignant que les alliés n'en profitassent pour le poursuivre , le fit sauter au moment où il était couvert d'une immense foule de Français qui cherchaient à fuir. Il abandonna ainsi sur l'autre rive une partie de son armée. Un grand nombre de généraux périrent par le feu ennemi , ou se noyèrent. Parmi ces derniers se trou-

va le général polonais Poniatowski. Le roi de Saxe tomba au pouvoir des Prussiens, et fut envoyé à Berlin.

Buonaparte continua sa retraite par Erfurt et Gotha. Il rencontra sur sa route , le 29 , les Bavarois qui l'attendaient à Gelnhausen pour lui intercepter le passage , et le lendemain il leur livra bataille à Hanau. Les Français, quoique harrassés par les marches forcées et le manque de vivres , firent des prodiges de valeur. Leurs efforts furent couronnés du succès. L'armée bavaroise se retira vers Aschaffembourg , laissant le chemin libre. Le 31 , Buonaparte traversa Francfort , et le 2 novembre il fit son entrée à Maïence. Cette ville fut le point de réunion des armées ; l'affluence considérable de malades et de blessés y fit naître une épidémie qui causa les plus grands ravages.

Ce fut à Maïence que Buonaparte et Murat se quittèrent pour ne plus se revoir. Ils étaient encore amis et alliés : quinze jours après, Murat avait séparé sa cause de celle de son beau-frère.

---

## CHAPITRE XIV.

*Retour de Buonaparte à Paris , ouverture et renvoi du corps législatif , invasion des alliés en France , campagne de 1814 , congrès de Châtillon , entrée des souverains alliés à Paris , abdication de Buonaparte , son départ pour l'île d'Elbe.*

**B**UONAPARTE arriva à Paris le 9 novembre ; le surlendemain , il tint un conseil d'état extraordinaire : l'objet de la séance était une augmentation des contributions. D'après la constitution , le gouvernement ne pouvait lever d'impôts sans la sanction du corps législatif. Un simple décret rendu sans réclamation , et vu l'ur-



*gence des circonstances*, les porta à moitié en sus du taux qui avait été fixé par la dernière loi. Quatre jours après, le sénat mit à la disposition du ministère de la guerre trois cents mille hommes des classes des conscriptions des années 1806 et suivantes, quoique plusieurs fois il eût été solennellement déclaré qu'elles étaient entièrement libérées; le même acte portait que des armées de réserve seraient placées à Bordeaux, Metz, Turin et Utrecht.

Mais ces ressources étaient insuffisantes pour s'opposer à l'envahissement du territoire; une révolution subite s'était opérée en Hollande à l'approche des premières colonnes de l'armée du nord de l'Allemagne. Le général Winzingerode menaçait la Belgique; le général Decaen avait été obligé d'abandonner Willemstadt et Breda

aux Anglais, qui étaient débarqués sous les ordres de Thomas Graham. Tout faisant craindre que l'invasion n'eût lieu par les provinces du nord, Buonaparte s'était hâté de faire filer vers Cologne, Nimègue et Anvers, la plupart de ses troupes disponibles. Les souverains alliés, réunis à Francfort, résolurent qu'on pénétrerait en France, laissant derrière les colonnes d'invasion toutes les places fortes, et que l'on marcherait par la Suisse et la frontière de l'est, qui se trouvait alors presque entièrement dégarnie.

Buonaparte ne s'était jamais vu dans une circonstance aussi critique. Il en coûtait à son orgueil d'avouer sa détresse, et néanmoins ce n'était qu'en exposant les dangers de la patrie qu'il pouvait espérer d'obtenir de nouveaux secours, et de faire de sa cause celle de la nation. Il convoqua le

corps législatif; mais, voulant en diriger les délibérations, il provoqua un sénatus-consulte, en vertu duquel il pouvait donner à ce corps un président pris hors de son sein, et ce fut un de ses ministres, le grand-juge Regnier, à qui il confia ces importantes fonctions. L'ouverture de la session eut lieu le 19 décembre; le sénat, le conseil d'état et les grands dignitaires assistaient à la séance. Le discours qu'il y prononça contenait des aveux; il y annonçait *que tout avait tourné contre lui, et que la France même serait en danger sans l'énergie et l'union des Français*; mais on y remarquait encore sa jactance accoutumée : *Je n'ai jamais été séduit par la prospérité, disait-il; l'adversité me trouverait au-dessus de ses atteintes.* Il finissait par déclarer qu'il venait d'adhérer aux bases préliminaires pré-

sentées par les puissances coalisées, et que les pièces originales renfermées au portefeuille du ministère des affaires étrangères seraient communiquées par son ordre aux députés.

Ces pièces étaient des notes diplomatiques d'un de ses ministres en Allemagne, le baron de Saint-Aignan, qui, traité d'abord comme prisonnier de guerre à Weimar, avait eu quelques ouvertures avec le prince de Metternich, ministre d'Autriche, et les ambassadeurs et ministres des autres puissances. Il était venu apporter à Paris, le 15 novembre, les communications confidentielles de ces ministres, et Buonaparte, redoutant l'effet de la déclaration de Francfort, qui l'isolait de la nation française, s'était empressé de faire notifier par Caulincourt, son nouveau ministre des affaires étran-

gères , qu'il adhérerait à l'ouverture d'un congrès.

Le corps législatif nomme une commission de cinq membres, MM. Lainé, Raynouard, Gallois, Flaugergues et Maine de Biran, pour prendre communication des pièces annoncées, et les ministres furent chargés moins de les instruire de la situation des affaires que de chercher à les gagner. Cambacérès et Montalivet tentèrent tous les moyens de séduction, mais en vain : le 28 décembre la commission fit, par l'organe de M. Lainé, son rapport dans lequel elle exposait l'insignifiance des pièces communiquées, et manifestait le désir que le gouvernement revînt à des sentimens de justice et de modération, afin d'obtenir une paix solide et durable. L'impression de ce rapport fut votée

le lendemain à une grande majorité, malgré les manœuvres du président, et des ministres. Mais le 30, la salle des séances se trouva tout-à-coup fermée et gardée par des soldats. Le 1<sup>er</sup> janvier les députés s'étant présentés au palais des Tuileries, Buonaparte leur déclara qu'il avait fait supprimer leur rapport comme incendiaire, il leur adressa les plus vils reproches. Son discours, remarquable par son incohérence, fut recueilli avec empressement, et il encourut aussitôt des copies par toute la ville : « Vous n'êtes point les repré-  
 « sentans de la nation, disait-il, mais  
 « les députés des départemens. J'ai  
 « été choisi par 4,000,000 de Français  
 « pour monter sur le trône, et qu'est-  
 « ce que le trône ? Quatre morceaux  
 « de bois recouvert de velours. Le  
 « trône c'est moi, je suis le seul repré-

« sentant du peuple. Si je voulais vous  
« en croire, je céderais à l'ennemi  
« plus qu'il ne me demande. Vous  
« aurez la paix dans trois mois où je  
« périrai... Si la France désirait une  
« autre constitution, je lui dirais de  
« chercher un autre monarque ; c'est  
« à moi que les ennemis font la guerre,  
« c'est une atrocité. La France a plus  
« besoin de moi que je n'ai besoin de  
« la France... Quand même j'aurais des  
« torts, vous ne deviez pas me les  
« reprocher publiquement : doit-on  
« laver son linge sale en public ? Re-  
« tournez chez vous... s'il y en a qui  
« osent faire imprimer l'adresse, je la  
« ferai mettre dans le Moniteur avec  
« des notes que je me charge de  
« fournir ».

Il était difficile à Buonaparte seul d'opérer ce qu'il avait attendu du corps législatif. Il pouvait ordonner

dés conscriptions, mais non exciter dans les cœurs cet enthousiasme et cette ardeur sur lesquels il comptait. Il fallut en revenir aux moyens usés du despotisme. On expédia dans les divisions militaires pour présider aux levées en masses et à la rentrée des contributions, des commissaires extraordinaires tirés du sénat et du conseil d'état. Toutes ces mesures inspirèrent l'effroi, au lieu de réveiller le patriotisme des citoyens.

• Cependant les alliés avaient pénétré en France. La grande armée impériale austro-russe, sous les ordres du prince de Schwarzenberg, avait traversé la Suisse dès le 21 décembre, entre Bâle et Schaffouse, sans que les troupes qui formaient le cordon de la neutralité helvétique eussent opposé la moindre résistance. Le général de Wrède avait fait cerner Belfort, et ses



postes avancés étaient poussés au-delà du Doubs. Le 30 décembre, une avant-garde autrichienne s'empara de Genève, sans éprouver la moindre résistance : la prise de cette ville ouvrait aux alliés la route de Lyon et les passages de l'Italie. Dès ce moment il n'y eut plus de communications directes entre la France et le Piémont. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> janvier, le corps russe du général Wittgenstein effectua le passage du Rhin, près du fort Louis : toute l'Alsace fut bientôt inondée de Cosaques. Le même jour l'armée prussienne passait le fleuve entre Coblenz et Manheim, et le corps russe, sous les ordres du général Sacken, le traversait en face de cette dernière ville. Coblenz tomba au pouvoir des alliés, Mayence fut investi ; les maréchaux Victor et Marmont, qui occupaient l'un la ligne intérieure du Rhin de-

puis Colmar jusqu'à Weissembourg ; l'autre Landau , Neustadt , Durckheim , Grustadt , Maïence et Coblentz , avaient été forcés de battre en retraite. Bientôt le général de Wrède entra à Colmar. Vesoul tomba au pouvoir des alliés ; ils forcèrent les défilés des Vosges et des torrens de Cosaques se répandirent dans le pays. Le prince royal de Wirtemberg , secondé par l'hettman des cosaques Platow , marche contre Épinal et s'en empare. Le général autrichien Bubna , après avoir quitté Genève , pénètre dans les départemens du Jura , de l'Ain et du Doubs : le prince de Lichtenstein se dirige vers Besançon , et le prince héréditaire de Hesse-Hombourg , venant de Dôle , se joint à lui pour former l'investissement de cette importante forteresse. Le général Zeichmeister s'empare du fort l'Écluse , et pénètre jusqu'à Nan-

tua, sur la route de Lyon. La ville de Bourg veut opposer de la résistance, elle est prise et livrée au pillage. Les souverains alliés avaient fait leur entrée à Bâle à la tête des gardes russes et prussiennes, et de quelques régimens de réserve.

Buonaparte envoya Caulincourt aux monarques confédérés, avec de pleins-pouvoirs pour traiter. On consentit à ouvrir des négociations pour la paix ; il fut décidé que cela n'interromperrait point les opérations militaires. Buonaparte fut obligé d'accepter ces conditions. Des plénipotentiaires furent envoyés par tous les gouvernemens, et se réunirent du 15 au 20 janvier à Châtillon-sur-Seine, lieu désigné pour les conférences.

Il paraissait extraordinaire que Buonaparte, au milieu du danger, restât tranquille dans son palais. Les flat-

teurs disaient qu'il préparait *de grands coups*. Dans la réalité, il lui en coûtait d'aller se mettre à la tête d'une armée en retraite, et il espérait, en restant à Paris, organiser plus facilement un soulèvement général contre les ennemis. On le voyait parcourir les rues à cheval, s'entretenir avec les pauvres, les ouvriers, répandant même l'or à pleines mains. Mais toutes ces jongleries ne pouvaient changer l'opinion publique. En vain les journaux appelaient-ils à la défense de la patrie, en donnant avec d'horribles détails la relation des désordres et de la dévastation causés par les armées ennemies. Les déclarations des alliés avaient produit leur effet ; tout le monde pensant que c'était à Buonaparte seul que l'on faisait la guerre, les uns attendaient froidement l'issue d'une querelle qui semblait ne les intéresser en rien ;

d'autres faisaient des vœux secrets pour le succès des armées étrangères, dans l'espoir que la France serait enfin délivrée du despote qui l'opprimait depuis si long-temps.

Tandis que les alliés s'avançaient à l'est et au midi, les Prussiens, les Anglais et les Hollandais marchaient rapidement vers la Belgique. Les Français furent bientôt forcés de se replier dans Anvers, et il y eut des escarmouches même dans les faubourgs de la ville. Cette place était en état de défense, et commandée par Carnot, qui, ne consultant *que son amour de la patrie*, avait demandé à prendre du service par une lettre dont il avait eu soin de répandre des copies dans Paris. Le maréchal MacDonald ayant été forcé d'abandonner la ligne qu'il occupait sur la rive gauche du Rhin depuis Gueldres jus-

qu'à Cologne, le général russe Winzingerode effectua le passage du fleuve à Dusseldorf, à la tête de trente mille hommes.

Les Autrichiens sous les ordres de Giulay, menaçant Langre, Buonaparte envoya plusieurs bataillons de la garde ; mais ces corps ne purent tenir contre les masses qu'on leur opposait. Les Français commencèrent leur retraite sur Chaumont dès le 16, le lendemain Langre la Pucelle tomba au pouvoir des ennemis. La prise de Toul par les Prussiens suivit de près cette conquête. Le corps autrichien du comte de Bubna s'avança vers la Saône et vers Lyon, Mâcon lui ouvre ses portes ; Châlons résiste d'abord, mais elle est bientôt obligée de se rendre. La ville de Lyon fut sur le point d'être également prise dans un moment où il ne s'y trouvait

presque pas de troupes ; mais le général Bubna ayant hésité, le maréchal Augereau eut le temps d'arriver avec des secours, et il reprit à son tour l'offensive, espérant marcher droit à Genève et manœuvrer ensuite sur les derrières de l'armée alliée dans la Franche-Comté. Le 19 janvier le prince de Hesse-Hombourg s'empare de Dijon. Il se porte de là sur Auxonne, et un détachement prend la route d'Auxerre. Le 24 eut lieu le combat de Bar-sur-Aube, les troupes françaises sous les ordres du maréchal Mortier y firent des prodiges de valeur ; mais étant menacées d'être cernées, elles se retirèrent vers Troyes.

Pressé aussi vivement, Buonaparte se décida enfin à quitter Paris. Il conféra, pour le temps de son absence, la régence à son épouse. Avant de partir, il joua une sorte de comédie,

dont nombre de bonnes gens furent les dupes : il réunit les officiers de la garde nationale, leur présenta sa femme et son fils, annonçant qu'il les confiait à leur garde, tandis qu'il allait se mettre à la tête de ses armées. Il versa de feintes larmes, et dut bien rire en lui-même en remarquant le véritable attendrissement que cette scène étudiée causait à beaucoup des assistans. Il partit enfin le 25 janvier, et le 26 à onze heures du soir il arriva à Châlons-sur-Marne.

Les troupes étaient dans le plus grand désordre : elles se rallient bientôt; il marche à la tête de soixante mille hommes, vers Saint-Dizier, dont il s'empare après deux combats, dont l'un eut lieu dans le faubourg même de la ville. Son dessein était de pousser jusqu'à Nancy, afin de couper à l'ennemi les communications avec le Rhin



et l'Allemagne; mais, instruit de la marche rapide du maréchal Blücher vers la capitale, il se porte sur l'Aube, et le rejoint à Brienne. Aussitôt un combat sanglant s'engagea. Buonaparte ayant fait bombarder la ville, qui était en bois, ce ne fut bientôt plus qu'un vaste incendie. L'affaire se prolongea jusqu'à onze heures du soir; et les Russes, après avoir fait de vains efforts pour reprendre la ville et le château, se retirèrent et prirent position vers la Rothière. Buonaparte fit son entrée à Brienne, qui n'offrait plus qu'un monceau de cendres.

Cette affaire était le prélude d'une autre plus importante. Le maréchal Blücher s'était renforcé des corps sous les ordres du prince royal de Wurtemberg, du général autrichien Giulay et du général de Wrède: il pouvait à son tour reprendre l'offensive.

En effet, le 1<sup>er</sup> février, à une heure après midi, le prince de Wurtemberg attaqua le hameau de la Gibrie; d'abord repoussé, il se présenta avec de nouveaux renforts, et emporta cette position importante en ce qu'elle assurait la droite de l'armée alliée, qui était déployée dans les plaines de la Rothière et de Brienne. Le général Sacken attaque la Rothière : ses troupes, animées par la présence de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, se battaient avec la plus grande ardeur; mais les Français les repoussent et ne perdent pas un pouce de terrain; enfin, la cavalerie ennemie ayant tourné le flanc gauche des Français, l'infanterie, qui formait le centre, reste à découvert, et le général Sacken se rend maître de la Rothière. Buonaparte, à la tête de sa garde, renouvelle trois fois les attaques contre ce village : il s'empare

même de l'église et de quelques maisons, mais il est obligé d'abandonner à minuit cette position importante, et dès-lors la victoire fut assurée aux alliés.

Après la bataille de Brienne, Buonaparte battit en retraite vers Troyes. Débordé vers la Marne, par le général d'Yorck qui s'empare de Vitry et de Châlons, et apprenant que le général Sacken se dirigeait sur Montmirail, il abandonne Troyes et se replie sur Nogent le 6 février.

Dès le 4 du même mois, le congrès s'était établi à Châtillon-sur-Seine. Buonaparte fit proposer un armistice. Les alliés le refusèrent; mais ils lui offrirent de signer les préliminaires de la paix : il était résolu à ne point accepter les conditions qu'on lui offrait; cependant il tarda à répondre dans le dessein de gagner du temps.

Tout-à-coup il donne ordre à l'armée de se diriger vers Champaubert, où se trouvait postée la division russe d'Alsufieff. Il fait attaquer les ennemis par le duc de Raguse, à la tête de la cavalerie de la garde, et en un moment ceux-ci sont entièrement mis en déroute. Le général, plusieurs colonels et plus de deux mille hommes sont faits prisonniers, le reste est jeté dans un lac où massacré. La défaite de ce corps, qui formait l'arrière-garde de l'armée de Sacken, compromettait le salut de celle-ci. Buonaparte l'atteint sur la route de Montmirail, à la Ferté-sous-Jouarre, au moment où elle se réunissait aux brigades du général d'Yorck. Un violent combat s'engage; et, après des avantages balancés de part et d'autre, pendant plus de six heures, la cavalerie de la garde, sous les ordres du maréchal Mortier, décide la victoire

en faveur des Français. Sacken se retire dans le plus grand désordre vers Château-Thierry : ses troupes, en traversant cette ville, se livrent au pillage et à toutes sortes d'excès, et se réfugient derrière la Marne. Ce succès ranime le courage des troupes françaises. Le maréchal Blücher, instruit de la défaite de Sacken, s'avance vers Montmirail, ramassant les débris des corps de Kleist et de Langeron, et poursuit le duc de Raguse jusqu'au village de Vauchamp. Buonaparte abandonne les fuyards qu'il chassait devant lui, et revient en grande hâte avec ses troupes victorieuses dans l'espoir de battre le feld-maréchal, et d'anéantir ainsi les restes de l'armée de Silésie. Le 14, à huit heures du matin, il paraît à la hauteur du village de Vauchamp, et s'empare aussitôt de six pièces de canon. Assailli de tous côtés par des

forces supérieures, Blücher ordonna un mouvement rétrograde, et se retira toujours en se battant depuis Janvillers jusqu'au-delà de Champaubert : là, Buonaparte tenta de couper sa retraite ; mais les troupes prussiennes, animées par la présence du prince royal de Prusse, forcent le passage, et parviennent enfin au village d'Étoyes, où Buonaparte les laisse se retirer vers Châlons sans les poursuivre davantage. Leur perte était de cinq mille hommes. La cavalerie de Buonaparte, qui presque seule avait donné, avait perdu environ mille chevaux et presque autant de cavaliers. Mais l'armée française devait se consommer en victoires.

A peine les vives alarmes, causées dans Paris par la présence de l'armée de Silésie, étaient-elles dissipées, que de nouveaux dangers excitèrent de nouvelles terreurs. La grande armée

austro-russe faisait de rapides progrès le long de la Seine et de l'Yonne. Les Cosaques se répandent dans le Gâtinois, et se rendent maîtres de Courtenay, de Montargis et de Nemours. La ville de Sens est prise par le prince de Wurtemberg; Nogent, brûlée et presque détruite, tombe au pouvoir des alliés, ainsi que Bray et Montereau dont les ducs de Reggio et de Bellune font sauter les ponts. Une partie du corps du général Wittgenstein avait passé la Seine le 13, et s'était portée en avant sur Nangis. Les habitans des campagnes se retiraient à Paris avec leurs effets les plus précieux, et répandaient l'alarme par le récit des désordres auxquels se portaient les Cosaques, les Baskirs, les Kalmoucks et toutes ces hordes indisciplinées qui faisaient partie de l'armée russe.

Le 15, à la pointe du jour, Buona-

parte abandonne Blücher, et se dirige en toute hâte vers Meaux, où ses troupes arrivent sans s'être arrêtées pendant une marche de près de quinze lieues. Il porte son quartier-général, le 16, de Meaux à Guignes, et se joint aux corps des maréchaux de Reggio et de Bellune. Le lendemain il s'avance sur Nangis, le combat s'engage; mais les Russes soutiennent faiblement le choc d'une armée pleine d'ardeur, ils fuient dans la direction de Montereau et de Provins. Le 18, à la pointe du jour, le général Château attaque Montereau : il est tué sur le pont. Le général Gérard accourt avec de nouveaux bataillons, et l'ennemi fuit bientôt en désordre à travers la ville. Cependant l'armée alliée se réorganise et bat en retraite vers Troyes.

Cette affaire avait abattu le courage des souverains coalisés. Dès le lende-



main , ils envoient un officier général à Montereau , demander à Buonaparte un armistice ; et dans la soirée du même jour , on lui apporte du congrès de Châtillon un projet de traité préliminaire. Une des premières conditions étaient que les armées alliées occuperaient Paris momentanément. Enivré par ses victoires , Buonaparte prit le papier qui contenait le projet de paix et le déchira , en s'écriant : « Je suis à  
 « présent plus près de Vienne qu'ils  
 « ne le sont de Paris ». L'armée se met en marche le 20. Le 21 elle s'arrête à Nogent. On aperçoit de grands mouvemens de troupes à Mery-sur-Seine : c'était l'armée de Silésie , sous les ordres de Blücher , qui s'était réorganisée pendant les affaires de Montereau et Nangis. Buonaparte fait attaquer Mery : la ville fut incendiée , et le pont ayant été brûlé , les deux armées rangées en ba-

taille restèrent séparées par la Seine. Les Français poursuivirent leur route vers Troyes. Les alliés demandèrent le temps d'évacuer la ville, promettant de la remettre le lendemain à six heures du matin. Buonaparte n'eut point égard à ces sollicitations : il fit canonner les faubourgs dont une partie fut bientôt incendiée, et entra dans la place de vive force.

Lors de l'arrivée des souverains alliés à Troyes, plusieurs royalistes étaient allés en députation chez l'empereur de Russie, pour réclamer le rétablissement des Bourbons; parmi eux se trouvaient MM. de Widranges et de Gouault, chevaliers de Saint-Louis, lesquels en avaient repris la décoration. A l'entrée de Buonaparte dans cette ville, M. de Gouault est arrêté, jugé par une commission militaire, et fusillé. Le même jour, Bu-

naparte rend un décret infligeant la peine de mort contre tout Français qui porterait les signes et décorations de l'ancienne dynastie. Il y avait déjà cinq jours que S. A. R. MONSIEUR, frère du roi, était entré en France; S. A. se trouvait alors à Vésoul.

L'armée austro-russe, vivement poursuivie par les divisions françaises, se retira vers Chaumont et Langré; le maréchal Blücher ayant jeté trois ponts sur l'Aube, près de Baudemont, fait passer toutes ses forces en peu d'heures, menace Meaux et passe la Marne à la Ferté-sous-Jouarre. Son armée se réunit à celles de Bulow et de Wintzingerode, qui avaient franchi les barrières du nord de la France, s'étaient emparées de Lille, Laon, Soissons, Épernay. Le général Sacken porte son quartier-général à Tréport, et quelques-uns de ses coureurs s'a-

vancent même jusqu'à Lagny. Buonaparte quitte Troyes le 27 février pour aller battre de nouveau l'armée de Silésie. Le 28, il établit son quartier-général à Esternay. Aussitôt le mouvement de retraite de Blücher est décidé : il file vers Soissons. Cette ville lui est ouverte par capitulation, les armées se joignent dans la plaine de Craonne. Les Russes disputent longtemps le terrain ; mais l'artillerie française les force à la retraite, et ils abandonnent le champ de bataille. Buonaparte forme le dessein d'attaquer Laon où les alliés s'étaient concentrés. Plusieurs fois ses troupes s'élancent, pleines d'ardeur, pour emporter ce poste ; mais les Prussiens, favorisés par la position, les repoussent avec une perte considérable. Buonaparte bat de nouveau en retraite, et les alliés reprennent l'offensive. Le prince de Schwart-

zemberg attaque, à Bar-sur-Aube, les corps des maréchaux Victor et Oudinot, que Buonaparte avait laissés sur l'Aube pour aller combattre Blücher. Les troupes de ces généraux font des prodiges de valeur, et ce n'est qu'accablées par le nombre qu'elles abandonnent le terrain. Les Autrichiens passent l'Aube le 28 février. Le prince de Wittgenstein enlève à l'assaut le village de Laubrecelle, que défendait le maréchal Macdonald. Cette double victoire ouvre aux alliés le chemin de Troyes. Ils entrent dans cette ville après un léger combat. Le prince de Wurtemberg rentre à Sens le 6 mars, et l'hetman Platow marche sur Arcis et sur Sézanne.

Les Russes, sous les ordres du général Saint-Priest, s'étaient emparés, le 12 mars, de la ville de Reims, dont le général Corbineau les avait délogés.

Le 13, à six heures du matin, Buonaparte met toute son armée en mouvement vers ce point. Il arrive vers quatre heures du soir en présence de cette ville, devant laquelle l'armée ennemie était rangée en bataille : « Dans « une heure, dit-il en se frottant les « mains, les dames de Reims auront « grand'peur ». En un moment, cinquante bouches à feu vomissent la mort sur les bataillons russes qui sont ébranlés et fuient à travers la ville, et rejoignent en désordre le corps du maréchal Blücher aux environs de Laon.

Buonaparte séjourna les 14, 15 et 16 mars à Reims, attendant l'issue des conférences de Châtillon. Son plénipotentiaire remit au congrès son ultimatum, par lequel il demandait la ligne du Rhin pour frontière, l'Italie y compris Venise pour Eugène Beau-

harnais , et des indemnités plus ou moins considérables pour ses frères Joseph et Jérôme , et son neveu , fils de Louis. De telles propositions ne pouvaient être faites que par un vainqueur , et Buonaparte , en cet instant , était dans l'état le plus critique : elles furent rejetées , le congrès de Châtillon rompu ; et dès-lors rien ne s'opposa plus au retour des Bourbons. N'ayant plus d'espoir que dans la guerre , Buonaparte proclame que celle qu'il soutient devient une guerre d'extermination ; il prescrit aux femmes , aux enfans des moyens de nuire aux ennemis ; déclare que , si les alliés fusillent un seul paysan qui aurait pris les armes , il exercera des représailles envers les prisonniers , et rend un décret portant peine de mort contre les maires ou habitans qui chercheraient à modérer ou même n'exciteraient pas l'ar-

deur de leurs concitoyens. Les alliés répondirent à ces manifestes par des déclarations où ils protestaient ne faire la guerre qu'à Buonaparte seul.

Tandis que les puissances alliées du nord et de l'est se disposaient à pénétrer en France, les Anglais, les Espagnols et les Portugais, sous le commandement du lord Wellington, s'étaient déjà emparés de Saint-Jean-de-Luz. Buonaparte, pour se délivrer de ces ennemis, avait fait signer le 11 décembre au roi Ferdinand, son prisonnier, un traité par lequel ce souverain, remontant sur son trône, s'engageait à faire évacuer l'Espagne par les troupes britanniques; mais ce traité devenait sans effet, les cortès ayant déclaré qu'ils ne reconnaîtraient aucun des actes signés par le roi durant sa captivité. Depuis le passage de la Nive jusqu'au 13 dé-



cembre, c'est-à-dire dans l'espace de quatre jours, les Anglais avaient essuyé des combats continuels; cependant ils étaient parvenus à leur but en s'emparant de tout le pays entre la Nive et l'Adour. Jusqu'au 7 janvier les deux armées ne firent que manœuvrer. Le 8 Buonaparte ordonne la levée en masse dans les départemens du midi. Le duc d'Angoulême arrive à Saint-Jean-de-Luz. Son altesse publie une proclamation aux Français, et reçoit bientôt une députation de la ville de Bordeaux. Le maréchal Soult est forcé de se replier et de se concentrer à Orthès. Le duc de Wellington l'y atteint; une bataille se livre sous les murs de cette ville. La victoire est long-temps balancée. Enfin le maréchal Soult, assailli et tourné dans tous les sens, est obligé de battre en retraite. Il se retire sur

Saint-Sever et sur Aires, ayant l'intention de couvrir Bordeaux, puis se replie sur Agen. Lord Berresford s'empare de Mont-de-Marsan, et marche sur Bordeaux. Monseigneur le duc d'Angoulême fait son entrée dans cette ville le 12 mars.

Après la prise de Reims, Buonaparte passa son armée en revue. Il en détache une forte colonne qui s'empare de Châlons-sur-Marne. L'armée du prince de Schwartzenberg passe de nouveau la Seine à Montreuil, à Nogent et à Pont. Buonaparte quitte Reims le 16 mars pour venir le combattre. Il arrive le 17 à Épernay. Les alliés, d'après l'avis de l'empereur de Russie, se concentrèrent à Arcis-sur-Aube dans le dessein de livrer bataille aux Français. Buonaparte ne s'attendait pas à ce mouvement, et croyait que l'armée

austro-russe allait se retirer vers Troyes et vers Bar-sur-Aube, car il dit, en se dirigeant sur Mery : « Cette nuit j'irai prendre mon beau-père à Troyes ». Arrivé à Arcis-sur-Aube, il reconnaît son erreur. Un violent combat s'engage ; les bataillons français et alliés se mettent successivement en déroute. La nuit survenant, l'armée alliée se concentre par un mouvement rétrograde. Le lendemain les deux armées restent en présence jusqu'à une heure et demie, prêtes à combattre ; mais la bataille n'a point lieu. Buonaparte se retire vers Vitri et Saint-Dizier. Le 22, le prince de Schwartzemberg, placé par cette manœuvre entre l'armée de Buonaparte et Paris, se joint au feld-maréchal Blücher.

Le maréchal Augereau, qui commandait à Lyon, en était sorti le

11 mars, avec deux divisions de son armée, pour attaquer le général autrichien Bianchi en avant de Mâcon; mais il fut obligé de battre en retraite. Le prince de Hesse-Hombourg se joignit au général Bianchi le 14 mars, et le 19, à la suite d'un combat acharné et sanglant, la ville de Lyon reçut dans ses murs l'armée autrichienne.

Les maréchaux Mortier et Marmont, poursuivis par Blücher, eussent un violent combat à Fère-Champenoise. Le 27, Blücher porta son quartier-général à la Ferté-sous-Jouarre. Le passage de la Marne fut disputé à Tréport; mais le pont fut bientôt achevé, et les alliés n'eurent plus d'autres obstacles pour entrer à Paris que les corps affaiblis de Mortier et Marmont. Pendant ce temps Buonaparte dispersait la cavalerie russe à

Saint-Dizier. Le 27 mars au soir, il apprend que les alliés sont à Meaux. Après avoir encore perdu du temps en fausses manœuvres, il se met le 29 en marche pour Vandœuvre : il passe l'Aube au pont de Daulancourt, et reçoit là des dépêches de Paris, qui l'instruisent de l'état critique de cette capitale. Le 27, Joseph Buonaparte passe en revue la garde nationale de Paris et six mille hommes de troupes de ligne. Marie-Louise, son fils, les ministres et les grands-dignitaires, s'enfuirent le 29, et Joseph fait des préparatifs de défense : on affiche une proclamation dans laquelle il déclare aux Parisiens qu'il *reste avec eux* ; comme si sa présence était un gage de salut. Le 30, vers cinq heures du matin, le feu commence dans la plaine de Pantin. On répand dans Paris des affiches incendiaires pour exciter les

habitans à créneler leurs murailles , à creuser des fossés , à jeter des poutres par les fenêtres sur les ennemis , s'ils pénétraient dans la ville. On se bat avec un égal acharnement sur les hauteurs de Montmartre , à la butte Saint-Chaumont , à Charenton. Enfin une capitulation est signée , et Joseph prend la fuite. Le même jour Buonaparte part de Troyes avec sa garde et prend la route de Sens. A Villeneuve-l'Archevêque , il se jette dans une cariole de poste avec plusieurs officiers de confiance. Il traverse Sens , gagne Moret , Fontainebleau , et arrive enfin à la Cour-de-France , à quatre lieues de la capitale. Il y passe la nuit du 30 au 31. Le 31 , de grand matin , il monte en voiture pour aller au-devant du premier homme qui lui donnera des nouvelles de Paris. Il rencontre à Morangiés un général qui

accourait à franc-étrier pour lui annoncer la capitulation. Il retourne à la Cour-de-France, et en part de suite pour réorganiser son armée à Fontainebleau.

Les souverains alliés avaient fait une véritable entrée triomphante à Paris. Ils avaient déclaré ne vouloir plus traiter avec Buonaparte ni aucun membre de sa famille, et le sénat, convoqué extraordinairement, avait établi un gouvernement provisoire, après avoir prononcé la déchéance de Buonaparte. Celui-ci envoie Caulincourt à Paris. Les souverains alliés l'engagent à proposer à son maître de se choisir un lieu et un établissement de retraite pour lui et sa famille. Le 3 avril, Buonaparte passe en revue sa garde, qui était arrivée à Fontainebleau en toute hâte. Il harangue ses troupes, et leur annonce qu'il va

marcher sur Paris. Il ordonne dans la matinée du 4 de diriger l'armée sur Essone, où était son avant-garde; mais le maréchal Ney lui déclare que les troupes n'obéiront pas. Enfin plusieurs maréchaux le décidèrent à abdiquer. Il voulut d'abord n'abdiquer qu'en faveur de son fils; mais les maréchaux Ney et Macdonald, qu'il avait envoyés pour négocier, lui ayant déclaré que cette proposition n'avait pas été agréée, il se résigna, et signa l'acte d'abdication suivant :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon « était le seul obstacle au rétablissement de la paix de l'Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses héritiers aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la



« vie, qu'il ne soit prêt à faire pour  
« l'intérêt de la France ».

La guerre était aussi terminée dans le midi. Après plusieurs affaires où les succès avaient été balancés, mais dont l'effet en définitif était d'obliger l'armée française à la retraite, le maréchal Soult s'était retiré sous les murs de Toulouse; là avait eu lieu une bataille sanglante à la suite de laquelle le maréchal de Wellington était entré à Toulouse. Cette ville s'était aussitôt déclarée pour les Bourbons, et une suspension d'armes dans tout le midi avait suivi ces évènements.

Du 7 au 9 avril, une grande partie de l'armée de Buonaparte s'était dispersée : « L'armée, dit ce chef in-  
« grat, l'armée s'est deshonorée, je  
« ne veux plus d'elle; *elle n'est pas*  
« *digne que je la commande* ». Le  
11 avril, fut signé un traité secret

par lequel la souveraineté de l'île d'Elbe fut accordée à Buonaparte avec un revenu de deux millions.

Le 20 avril à midi, il partit avec les généraux Bertrand et Drouot, accompagné de quatre officiers supérieurs, commissaires des puissances alliées : le colonel anglais Campbell, le général russe Schuwalow, le général autrichien de Koller, et le général prussien Valdeburg-Truchseis. Il avait une escorte de deux cents hommes de troupes étrangères, et devait emmener à l'île d'Elbe six à huit cents hommes de sa garde. Il suivit la route du Bourbonnais sans être troublé dans sa marche ; mais en traversant les provinces méridionales, il fut exposé aux insultes des habitans. Il fut même obligé, dans un village nommé Orgon, de se déguiser pour se soustraire à la

fureur du peuple, et sans les ruses, les précautions et la fermeté des commissaires étrangers, il y a tout lieu de croire qu'il n'aurait point échappé à la vengeance des Provençaux. Il arriva à Fréjus le 28, et s'embarqua au port de Saint-Rapheau, le même où il était débarqué à son retour d'Égypte. La traversée fut heureuse. Le 1<sup>er</sup> mai on eut un peu de gros temps aux attéragés de Corse; le 2 le vent fut assez bon, et le 3, à six heures du soir, la frégate mouilla dans la rade de Porto-Ferrajo.

L'archiduchesse Marie-Louise s'était retirée à Blois avec ses beaux-frères Jérôme et Joseph. Lorsqu'ils furent instruits de la révolution qui renversait Buonaparte du trône, ils voulurent obliger cette princesse à les suivre au-delà de la Loire : ils en

vinrent même à la violence; mais leurs tentatives furent vaines, et ils partirent seuls. Après avoir erré quelque temps aux environs d'Orléans, ils se réfugièrent en Suisse. Le lendemain de leur départ, le comte Schuwalow arriva à Blois, chargé par les souverains alliés de ramener Marie-Louise à son père. Cette mission fut remplie sans la moindre opposition de la part des membres de la régence, grands-dignitaires et autres, lesquels s'empressèrent même de donner leur adhésion au nouveau gouvernement. L'archiduchesse se rendit à Rambouillet où elle reçut la visite des souverains alliés; et, après quelque mois de séjour en Suisse et en Savoie, elle retourna dans le sein de sa famille.

Ici aurait dû finir ce drame politique: la France soumise à l'autorité tutélaire

de ses anciens rois , n'avait plus en perspective, après tant d'années de troubles et de guerres, qu'une longue suite d'années de paix et de prospérité. Mais la trahison lui préparait de nouveaux malheurs.

---

## CHAPITRE XV.

*Arrivée et séjour de Buonaparte à l'île d'Elbe , son retour en France , chute du gouvernement royal , champ de mai , campagne de trois jours , seconde abdication , départ de Buonaparte pour Sainte-Hélène , son arrivée dans cette île , conclusion.*

**BUONAPARTE** débarqua le 4 mai à une heure , et fit son entrée à Porto-Ferrajo. Il était vêtu d'un habit richement brodé en argent , et portait à son chapeau la cocarde de l'île d'Elbe , qui , comme la cocarde gènoise , est rouge au milieu et blanche autour. On y avait ajouté trois abeilles d'or sur le blanc. Après avoir été harangué ,

il se rendit à la cathédrale où l'on chanta un *Te Deum*, et de là fut conduit à l'hôtel de la mairie, provisoirement destiné à lui servir d'habitation.

L'histoire du règne de l'empereur et roi (1) de l'île d'Elbe n'est pas longue à tracer : sa politique se réduisait à soudoyer les troupes du roi de France, à établir des intrigues avec ses anciens généraux, avec sa belle-sœur, femme de Louis, et avec ses anciens ennemis les jacobins, car son retour en France avait été décidé à Fontainebleau. Il envoyait aussi des courriers à Murat, à ses frères et à ses sœurs, établis à Rome. Cette conspiration, qui devait faire prendre les armes à toute l'Europe et coûter la vie à deux cent mille hommes, fut conduite sans rencontrer

---

(1) Ces titres lui étaient conservés par le traité de Fontainebleau.

le moindre obstacle. Les agens de Buonaparte allaient à l'île d'Elbe et en revenaient, parcouraient toutes les routes de la France et n'excitaient pas les moindres inquiétudes.

Buonaparte toutefois, n'imaginant pas qu'on lui laissât ainsi le champ libre, s'efforçait de faire accroire qu'il était déterminé à passer le reste de ses jours à l'île d'Elbe. Il faisait bâtir des châteaux de plaisance, ordonnait la construction de forts pour protéger ses domaines contre les insultes des Barbaresques, visitait ses mines, et semblait chercher à embellir sa solitude. Il recevait de fréquentes visites des étrangers et sur-tout des Anglais, et leur protestait de sa détermination de terminer sa carrière dans cette retraite. La facilité de son accès faillit lui être funeste ; un jeune Corse, nommé Théodore Ubaldi, pénétra un



jour dans ses appartemens, et chercha, dit-on, à lui porter un coup de stylet. Il fut arrêté, livré à la justice et condamné seulement à sortir de l'île. Cette extrême indulgence fit croire que l'attentat était peut-être imaginaire.

Cependant les soldats que Buonaparte avait amenés à l'île d'Elbe pour former sa garde, et qu'il appelait ses *grognards*, commençaient à se fatiguer de rester ainsi en exil. Un assez grand nombre étaient déjà retournés en France. Buonaparte, craignant de voir se disperser ainsi sa petite armée, sur laquelle il fondait avec raison tout son espoir, prit la résolution d'exécuter le projet qu'il méditait depuis plus de dix mois.

Le 26 février 1815, vers une heure après midi, toute sa garde reçut l'ordre de se préparer au départ. Jusqu'alors personne n'avait eu connaissance de

ce qui se passait ; depuis plusieurs jours on avait eu la précaution de mettre l'embargo sur les bâtimens qui étaient dans le port. La flottille consistait en un brick , deux bombardes et quatre felouques. A quatre heures du soir, tout le monde était à bord. A huit heures Buonaparte se rendit sur le brick, et aussitôt un coup de canon donna le signal du départ. La traversée fut aussi heureuse qu'il pouvait le désirer. Son bâtiment rencontra le 28 février un brick français, mais le capitaine de ce navire ne fit aucune démonstration hostile. Chemin faisant, Buonaparte fit assembler tous les fourriers de sa troupe, et leur dicta ses proclamations.

Le mercredi 1<sup>er</sup> mars, vers une heure de l'après-midi, la flottille entra dans le golfe Juan. Aussitôt après le débarquement, le général Cam-

bronne se dirige à la tête de quatre-vingts hommes d'avant-garde vers Cannes dont il s'empara. Il arrêta sur la route le duc de Valentinois qui se rendait à Monaco. Un autre détachement se dirigea vers Antibes. Pendant cette double expédition, Buonaparte se promenait sur la grande route de Nice près du rivage. La ville d'Antibes n'ayant pas voulu ouvrir ses portes, il transporta son bivouac aux portes de Cannes, n'osant pas entrer dans cette ville, dont les habitants étaient loin d'être disposés en sa faveur. De là il partit pour Grasse ; mais il ne pénétra pas dans la ville, quoique la trahison lui en eût ouvert les portes. A la nouvelle de l'invasion, le général Morangier et le préfet du Var avaient fait avancer des forces vers le point du débarquement, mais en s'occupant de lui couper sa retraite, on négligeait

de l'empêcher d'avancer. Le 3 mars il arriva à Castellane, et alla coucher à Barrême. Il dit au maire de ce bourg :  
« Si la troupe est pour moi, comme  
« on me l'assure, les Bourbons ne  
« peuvent pas tenir, mais ils peuvent  
« être tranquilles sur leur sort. ».  
« — Si la troupe est pour vous, ré-  
« pondit ce magistrat, le peuple ne  
« l'est pas, du moins dans ce pays-ci ».  
Bonaparte annonça dans le même endroit que son épouse et son fils étaient en route pour Paris, sous l'escorte de troupes autrichiennes. Il fit son entrée à Digne le 4 mars, et il faut convenir que les magistrats de cette ville, si l'on en excepte le général Loverdo, ne firent rien pour l'empêcher. Il traversa la ville au milieu du silence de la population. Quelques enfans seulement firent entendre le cri de

vive l'empereur ! et un mendiant à qui il venait de donner une pièce de cinq francs, cria plusieurs fois vive le roi ! à bas napoléon ! quoiqu'on lui ordonna de se taire. Le 5, il arriva à Sisteron. Il déclara au sous-préfet qu'il avait des troupes à Gap et à Corps, que la garnison de Grenoble l'attendait, et que dix mille hommes étaient à sa disposition à Lyon ; que tout était arrangé avec les puissances étrangères ; qu'il venait réparer les sottises qui avaient été faites ; que son peuple serait heureux. Après toutes ces promesses, il partit se dirigeant vers Gap. Le zèle et la fidélité du préfet des Hautes-Alpes lui inspiraient des craintes ; cependant ne pouvant reculer, il poursuivit sa route, et entra vers neuf heures du soir dans la ville : il en sortit le 6 à deux heures de l'après-

midy, alla coucher à Corps, et fit avancer Cambronne jusqu'à la Mure sur la route de Grenoble.

Cependant le général Marchand, qui commandait à Grenoble, se déterminait, sur les représentations réitérées du préfet, à prendre quelques mesures de défense. Il envoya au général commandant dans le département du Mont-Blanc l'ordre de se rendre sur-le-champ à Grenoble avec la garnison de Chambéry, qui se composait des 7<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> régimens de ligne. Le général Mouton-Duvernet avait été se mettre à la tête des 39<sup>e</sup> et 49<sup>e</sup> régimens en avant de la Mure, pour s'opposer à la marche de Buonaparte, et tout-à-coup il était revenu à Valence sans avoir eu la moindre affaire. D'un autre côté, le maréchal Masséna avait envoyé le général Miollis à la poursuite de l'ennemi, mais ce général n'arriva à

Sistéron que le jour même que Buonaparte entrait à Grenoble. Les Marseillais demandaient à grands cris des armes et à marcher : « Soyez tranquilles, mes amis, répondait Masséna, il est dans la souricière ». Marchand fit avancer un détachement vers la Mure. En arrivant dans cette ville, cette avant-garde trouva celle de l'ennemi et se replia sur Grenoble. On se félicitait des bonnes dispositions qu'elle montrait; mais cette joie fut de courte durée : Buonaparte ordonne à ses lanciers de joindre ce détachement sans aucune démonstration d'hostilité et de se mêler avec les soldats, bon gré, malgré, et lui-même, arrivant bientôt au galop, se jeta au milieu du bataillon, le harangue, et entraîne ainsi toute sa troupe. A trois heures après-midi, le colonel Labédoyère fait sortir son régiment de Grenoble par

la porte de Bonne. A peine hors la ville , il distribue des cocardes tricolores , et fait crier à sa troupe vive l'empereur ! le général Devilliers court au galop pour le ramener à son devoir ; mais en vain : « Je sais ce que je fais , » lui dit Labédoyère ; apprenez que « tout ceci est combiné , que je ne fais « que suivre un élan convenu , et que « dans ce moment le comte d'Erlon « marche avec quarante mille hommes « pour seconder ce mouvement ». L'avant-garde de Buonaparte se présente bientôt sous les murs de Grenoble. Les canons étaient sur les remparts : le général Marchand défend de tirer ; se retire à une maison de campagne , et la ville sans autre défense que les portes tombe au pouvoir de l'ennemi.

De Grenoble Buonaparte se rendit à Lyon sans rencontrer le moindre



obstacle. S. A. R. MONSIEUR et le maréchal Macdonald avaient fait de vains efforts pour défendre cette ville. La trahison était tellement organisée que c'étaient les corps de troupes les plus dévoués à Buonaparte que l'on avait amenés sur son passage, en apparence pour le combattre, mais en effet pour renforcer son parti. A son arrivée à Lyon, il se répandit par les rues une horde effrayante de soldats, d'ouvriers, de pillards, qui vomissaient les blasphèmes les plus horribles. On ne peut mieux peindre cette scène d'anarchie que par ces mots d'un officier de Buonaparte : « J'ai cru cette nuit qu'on avait ouvert toutes les prisons de France ». Le 11 mars, Buonaparte passe la revue des troupes ; le 12 il reçoit les autorités de la ville, et expédie dans diverses directions des émissaires dont

l'un se rend à Lons-le-Saulnier , près du maréchal Ney , et détermine sa défection. Enfin , sûr du succès de sa funeste entreprise , il quitte le rôle d'embaucheur et commence à exercer la souveraineté. Il rend le 13 plusieurs décrets contre la famille des Bourbons , les émigrés , les ordres royaux ; il annule les nominations faites en son absence , dans l'armée , la légion-d'honneur et la magistrature ; mais le plus remarquable de ces actes est celui portant dissolution de la chambre des pairs et des députés , et convocation à Paris des collèges électoraux de départemens *en assemblée extraordinaire du champ de mai , pour la modification des constitutions de l'empire et le couronnement de l'impératrice et du* PRINCE IMPÉRIAL. On voit , par cette dernière qualification donnée à son fils , qu'il renonçait pour lui à la sou-

veraineté de Rome ; il avait aussi pour son propre compte fait le sacrifice de plusieurs de ses anciens titres , et des *et cætera* remplaçaient en tête de ses décrets les mots *roi d'Italie , protecteur de la confédération du Rhin , médiateur de la confédération suisse*. Ses proclamations datées du golfe de Juan , contenaient la promesse formelle de ne plus faire de conquêtes. Il avait partout blâmé le traité de Paris , et partout il protestait de son intention de l'observer exactement. Il partit de Lyon le jour même où il rendit ces décrets , et adressa aux habitans une proclamation terminée par ce paragraphe fort court , mais touchant : « *Lyonnais , je vous aime* ». Il arriva le soir même à Mâcon ; il plaisanta l'adjoint du maire sur la reddition de cette ville en 1814 , et lui témoigna sa satisfaction du bon accueil que

les Mâconnais avaient fait à la duchesse d'Angoulême, sa *cousine* ; il coucha à Châlons et se rendit le 15 à Autun. La réception qu'il y reçut fut loin de le flatter. Le corps municipal lui fit des représentations très-énergiques ; il y répondit par des déclamations contre les nobles et les prêtres qu'il menaça de *lanterner*. Le maire d'Avalon refusa aussi de le servir. Il quitta cette dernière ville le 17 et alla coucher à Auxerre où il passa toute la journée du 18, attendant des nouvelles de Paris. Assuré que toutes mesures étaient prises par ses agens pour qu'il n'éprouvât aucun obstacle, il partit le 19 de grand matin, traversa Joigny, Sens, et arriva à Pont-sur-Yonne vers l'entrée de la nuit. Un bateau chargé de ses troupes y attendait le jour pour continuer sa route ; Buonaparte fit des reproches aux mari-

niers, on remit à la voile, mais à peine éloigné de quelques toises, le bateau coula bas; un colonel, plusieurs officiers et soixante soldats se noyèrent; mais Buonaparte eut la consolation de les entendre crier: *Vive l'empereur!* en plongeant dans l'abyme. Après quelques heures de repos il se rendit à Fontainebleau, où l'attendait le préfet du département de Seine-et-Marne. A son arrivée, les troupes de la garnison, qui étaient échelonnées sur la route de Paris à Fontainebleau, se replièrent sur la capitale.

Le roi était parti de Paris le 19 dans la nuit, suivi par sa maison militaire, sous les ordres de MONSIEUR et de M. le duc de Berri. Le 20, Buonaparte fit son entrée à neuf heures du soir. Il trouva au bas de l'escalier du château une foule de généraux et d'officiers qui

le prirent dans leurs bras et le portèrent jusque dans ses appartemens, où il trouva ses deux belles-sœurs, Hortense et Julie, des chambellans, des grands dignitaires, des sénateurs et des conseillers-d'état.

Le lendemain, Buonaparte passa la revue des troupes, et leur adressa des remerciemens. Il envoya, dès le même jour, ordre au maréchal Mortier d'arrêter le roi et la famille royale à Lille. Toutes les places du royaume lui furent successivement soumises. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr maintint pendant trois jours la ville d'Orléans sous l'autorité du roi; celle de Bordeaux, où MADAME se trouvait lors de ces funestes événemens, n'ouvrit ses portes au général Clausel, chargé par Buonaparte d'en faire le siège, que le 2 avril à midi; et Toulouse tomba au pouvoir de l'usurpateur dans la nuit

du 3 au 4 du même mois, par suite d'une rébellion qu'avaient excitée les généraux Delaborde, Cassagne et Cassan; Montauban, Montpellier et Nîmes éprouvèrent bientôt le même sort. La perte de ces places importantes obligea monseigneur le duc d'Angoulême de renoncer à l'espoir de soustraire les provinces du Midi à la puissance de Buonaparte. Ce prince, à la nouvelle de l'invasion, s'était mis à la tête de quelques régimens qu'il avait réunis dans les départemens méridionaux, et auxquels s'étaient joints des gardes nationaux et des volontaires : il avait poussé ses succès jusqu'au-delà de l'Isère ; mais la défection s'étant mise parmi les troupes, et se trouvant enveloppé par les corps de Grouchy et Piré qui venaient de Lyon, et celles de Gilly qui s'étaient emparées du pont Saint-Esprit, il crut n'avoir plus rien à

faire qu'à assurer en capitulant le salut de ceux qui lui étaient restés fidèles. Le 8 , par une infraction de cette capitulation , le général Grouchy retint le prince huit jours prisonnier : ce ne fut que sur l'ordre précis de Buonaparte qu'il fut conduit au port de Cette , où il s'embarqua sur un navire suédois. Le 10 , Masséna proclama Buonaparte à Toulon ; et le 15 , il soumit la ville de Marseille , dont il fallut désarmer la garde nationale.

Le premier soin de Buonaparte fut de former son ministère. Les portefeuilles de la justice , de l'intérieur et de la police furent confiés à trois régicides ; Caulincourt , dont le nom rappelle un crime non moins épouvantable , reprit le département des affaires étrangères , et Davoust fut fait ministre de la guerre : ceux des finances et du trésor étaient les mêmes qu'en 1814.



à l'époque de la chute du gouvernement impérial. Le 22 mars parut une longue liste de nouveaux préfets, laquelle éprouva quelques modifications ; et huit jours après on avait nommé à tous les principaux emplois.

Le choix de ces fonctionnaires excita la surprise dans le public. On ne pouvait concevoir pour quelle raison Bonaparte confiait des postes importants à des hommes dont les opinions étaient connues pour être opposées au gouvernement impérial. Ses protestations, se disait-on, sont-elles donc sincères ? A-t-il renoncé à son système de despotisme ? Serait-il réellement devenu libéral ? Il n'en était rien ; on était trompé par de simples apparences. Uni aux jacobins pour renverser le trône légitime, il se trouvait forcé de partager avec eux le pouvoir jusqu'à ce que leurs communs efforts eussent

été couronnés d'un plein succès; mais bien loin d'avoir abjuré leur ancienne haine, les deux partis, tout en se prêtant un mutuel appui, s'observaient avec défiance, et semblaient prêts à se disputer les dépouilles avant de s'en être rendus maîtres. Le moment de la victoire devait voir commencer une nouvelle lutte entre eux : ce fut l'événement contraire qui la fit naître, et les deux factions coalisées se combattant sur les bords de l'abyme qui bientôt les engloutit l'une et l'autre.

Buonaparte écrivit une lettre autographe aux souverains alliés, afin de prévenir l'orage qu'il voyait s'amasser, et prêt à fondre sur sa tête. Ses courriers ne purent dépasser la frontière. Il ne douta pas dès-lors qu'il n'eût, bientôt à soutenir la guerre contre toute l'Europe.

Il passa la revue de la garde natio-

nale le 16 avril. Cette revue ne produisit pas l'effet qu'il en avait espéré; en vain adressa-t-il aux gardes nationaux un discours où il cherchait à échauffer leur zèle, et leur donnait-il déjà le titre de *soldats*. Le besoin d'acquérir est bien plus puissant que le desir de conserver. Buonaparte ne put rien sur l'esprit des citoyens dont l'existence était assurée par leur industrie ou leurs propriétés; il s'adressa donc à cette classe d'hommes qui, dénuée de toutes ressources, n'a, pour ainsi dire, ni patrie ni famille. Il parcourut les faubourgs à cheval, invitant, par ses discours, la populace à voler à la défense de l'empire; mais au lieu de soldats, il ne trouva dans cette tourbe que des hommes disposés au pillage; et qui ne demandaient des armes que pour les tourner contre leurs propres concitoyens.

Dans l'une des promenades qu'il fit  
 au faubourg Saint-Antoine, suivi d'une  
 foule d'enfans et d'espions sous tous  
 les costumes, qui faisaient retentir l'air  
 des cris de *vive l'empereur* ! il fut apos-  
 trophé par une marchande dans un  
 style qui contrastait singulièrement  
 avec celui des adresses des autorités.  
 Cette femme, en le voyant passer de-  
 vant sa boutique, ne put résister à  
 l'indignation que cette vue excitait  
 dans son ame. Elle s'élance courageu-  
 sement, met la main sur la bride du  
 cheval, et regardant Buonaparte d'un  
 œil animé par la fureur : « Monstre !  
 « s'écrie-t-elle, te voilà donc revenu !  
 « tu viens encore pour faire massacrer  
 « nos enfans » ! A ces mots, elle tombe  
 évanouie, et l'on s'empresse de la  
 soustraire aux regards comme à la  
 vengeance de Buonaparte, qui, lui-

même, était resté immobile de frayeur.

Organiser des moyens de défense contre l'ennemi ne suffisait pas. Il fallait rassurer des libéraux qui déjà commençaient à s'alarmer de voir Buonaparte conserver le pouvoir dictatorial. Il fit rédiger et publier un *acte additionnel* aux Constitutions de l'empire. Cet acte, qui n'était qu'une parodie de la Charte, fut soumis à l'acceptation du peuple; le mode d'acceptation fut le même qu'on avait employé avec tant de succès depuis le commencement de la révolution en pareilles circonstances. On ouvrit des registres pour recevoir les votes des citoyens : toute l'armée y signa; les fonctionnaires publics ou employés, et jusqu'aux ouvriers payés par le gouvernement, furent tenus d'émettre leurs opinions. On était libre d'accep-

ter ou de refuser ; mais , dans ce dernier cas , on perdait sa place.

Peu de jours après la publication de l'*acte additionnel* , partirent de Paris des commissaires extraordinaires , chargés de destituer et remplacer les maires et adjoints qui seraient soupçonnés d'être attachés à la cause du roi , ou de n'être pas entièrement dévoués au gouvernement impérial. Dès la fin du mois de mars , on avait envoyé dans les départemens des lieutenans de police , munis des pouvoirs les plus étendus pour scruter la conduite des fonctionnaires et des principaux habitans. Toutes ces mesures avaient pour but d'inspirer la terreur aux royalistes. Cependant un assez grand nombre osaient publier leurs opinions par la voie de l'impression , et dans le temps où l'on menaçait des peines les plus sévères ceux qui par-

lèraient en faveur des Bourbons; on vit des citoyens assez courageux pour protester publiquement contre l'usurpateur , et se déclarer sujets de Louis XVIII.

Si les hommes sages et amis de leur pays étaient profondément affligés de tous ces désordres et des maux que l'attentat de Buonaparte allait attirer sur la France , la populace en manifestait , au contraire , la plus grande joie. Elle prévoyait aussi les évènements dont le royaume était menacé; mais c'était là l'objet de ses espérances. Déjà certaines maisons, à Paris, étaient désignées pour être livrées au pillage. Cependant , obligés de cacher leurs desirs et leurs projets sous les dehors du patriotisme , tous ces hommes , véritable écume des faubourgs , s'organisèrent en *fedérés*, et portèrent à Buonaparte une adresse rédigée par un

orateur digne d'eux (1). Buonaparte les passa en revue, et leur fit bon accueil; mais il ne les vit pas sans inquiétude, car il savait que c'étaient là les troupes des jacobins.

Le 30 avril, Buonaparte ordonna, par un décret, la réunion des collèges électoraux, afin de procéder aux élections des députés à la chambre des représentans, et il convoqua le champ de mai pour le 26 mai. Cependant ce ne fut que le 1<sup>er</sup> juin que cette assemblée eut lieu au Champ-de-Mars. Il y vint dans son costume impérial, accompagné de ses deux frères, Lucien et Joseph.

Après la messe, qui fut célébrée par le cardinal Cambacérés, l'archichancelier présenta à Buonaparte la députa-

---

(1) Le sieur Thuriot.



tion centrale des collèges , puis un des membres du collège électoral de l'Hérault, nommé Dubois, lui adressa un long discours dont quelques passages respiration le républicanisme. Le résultat des votes ayant été donné, le chef des hérauts d'armes proclama l'acceptation de la constitution. Buonaparte prononça ensuite un discours, dans lequel il disait que *les circonstances étaient grandes* ; que des rois étrangers *qui lui devaient leur couronne* dirigeaient leurs coups contre sa personne : « Si  
 « je ne voyais, ajoutait-il, que c'est à  
 « la patrie qu'ils en veulent, je met-  
 « trais à leur merci cette existence  
 « contre laquelle ils se montrent si  
 « acharnés ». Après cette harangue, il prêta serment, les électeurs en firent autant ; on chanta un *Te Deum*, les aigles furent distribuées aux troupes,

et Buonaparte s'en retourna aux Tuileries. Telle fut cette cérémonie annoncée avec tant de faste.

Le 5 juin, la *chambre des représentans* se réunit sous la présidence du doyen d'âge; et, dans la même séance, le comte Lanjuinais fut élu président. Deux jours après, Buonaparte fit l'ouverture de la session : « Messieurs les  
« représentans, dit-il, depuis trois  
« mois les circonstances et la confiance  
« du peuple m'ont investi d'un pouvoir illimité, et je viens aujourd'hui  
« remplir le premier desir et le besoin  
« le plus pressant de mon cœur, en  
« ouvrant votre session et en commençant ainsi la monarchie constitutionnelle ». Il leur déclara ensuite qu'il les chargeait du soin de réunir et coordonner entre elles les constitutions de l'empire; qu'il confiait à leurs lumières et à leur patriotisme les des-

tinées de la France *et la sûreté de sa personne*; il leur annonça enfin que ses ministres leur feraient connaître la situation de l'empire. L'humilité qui régnait dans ce discours contrastait beaucoup avec la jactance qu'il avait montrée en congédiant dix-huit mois plutôt les membres du dernier corps législatif.

Laissant aux représentans le soin de faire des lois de *salut public*; aux généraux Lamarque et Travot celui de poursuivre la guerre\* contre les Vendéens, qui, depuis un mois, s'étaient insurgés; aux ministres de la guerre et de l'intérieur celui de pourvoir au recrutement de l'armée et de fortifier Paris; et enfin celui de lui conserver la couronne au ministre de la police, Buonaparte partit le 12 juin pour se rendre à l'armée du Nord, où l'on n'attendait plus que lui pour se battre : il

arriva le même jour à Laon, dont il visita les fortifications. Le 14, il passa l'armée en revue, et fit publier une proclamation qui finissait par ces mots : « Pour tout Français qui a du cœur, « le moment est arrivé de vaincre ou « de périr ». Le 15, l'armée força la Sambre, prit Charleroy, et poussa des avant-gardes à moitié chemin de Charleroy à Namur, et de Charleroy à Bruxelles. Le résultat de l'affaire fut quinze cents prisonniers et six pièces de canon. C'était contre des Prussiens que l'on s'était battu : on annonça aussitôt qu'ils étaient écrasés, dispersés, et le bruit se répandit à Paris que Buonaparte était à Bruxelles et l'avant-garde de l'armée devant Anvers; cependant une bataille eut encore lieu, le 16, à Ligny. D'après le rapport signé du maréchal Soult, « Wellington « et Blücher avaient eu peine à se sau-

« ver; cela avait été comme un effet  
 « de théâtre, dans un instant le feu  
 « avait cessé, et l'ennemi s'était mis en  
 « déroute dans toutes les directions ». Une dépêche du 17 annonçait que la cavalerie du général Pajol était à la poursuite des Prussiens sur la route de Namur. « On n'entendra pas parler  
 « de sitôt des Prussiens, y disait-on;  
 « quant aux Anglais, on verra aujour-  
 « d'hui ce qu'ils deviendront. L'em-  
 « pereur est là ». Malheureusement il était déjà de retour à Paris lorsqu'on publiait ces nouvelles.

Le 17, à dix heures du soir, l'armée anglaise occupait mont Saint-Jean par son centre, et se trouvait en position en avant de la forêt de Soignes. Buonaparte avait son quartier-général établi à la ferme de Caillon, près Planchenort. Les manœuvres commencèrent le 18, à neuf heures du matin, et à midi, tous

les préparatifs étant terminés, la canonade s'engagea. Les avantages s'étaient balancés jusqu'à trois heures : on n'avait combattu que contre les Anglais ; mais l'armée prussienne, sous les ordres du maréchal Blücher, ayant pris l'armée française en flanc, décida la victoire en faveur des alliés. A huit heures et demie du soir la déroute fut complète. Buonaparte, à la tête des fuyards, passa la Sambre, à Charleroy, le 19, à cinq heures du matin ; traversa Laon, et arriva le 20 à Paris, où il descendit au palais de l'Élysée.

A la nouvelle de son arrivée, la plus grande agitation se manifesta dans Paris : la foule se portait aux environs de l'Élysée ; on questionnait les gardes, les domestiques ; on voyait la tristesse et l'abattement se peindre sur des physionomies, tandis que d'autres semblaient rayonnantes de joie et d'espé-

rance. Ce ne fut que le 21 que l'on publia, dans le *Moniteur*, les détails de la bataille, et l'on ne remarqua pas sans indignation, dans le Bulletin, que Buonaparte accusait de lâcheté l'armée qui l'avait replacé sur le trône, et qui, pour l'y maintenir, venait, au contraire, de faire des prodiges de valeur.

Les circonstances étaient grandes, pour nous servir de l'expression de Buonaparte. Les chambres s'assemblent le 21 de bonne heure. La chambre des pairs seulement pour constater son existence, et empêcher celle des représentans de se constituer en convention nationale : cette dernière se livre aux plus vives discussions. Le général Lafayette monte le premier à la tribune, et demande « que la chambre se déclare en permanence, et que tout « individu qui tenterait de la dissoudre « soit déclaré coupable de haute tra-

« hison, et soit sur-le-champ jugé  
 « comme tel ». Cette proposition fut  
 le premier acte d'hostilité des jacobins  
 contre Buonaparte : on demande ,  
 d'une manière pressante, que les mi-  
 nistres viennent au sein de la chambre  
 rendre compte des évènements. Enfin  
 ils arrivent, accompagnés par Lucien  
 Buonaparte, que son frère a nommé  
 l'un de ses commissaires. Ils exposent  
 en comité secret la situation des af-  
 faires, et la chambre nomme une com-  
 mission composée du président et des  
 quatre vice-présidens, à l'effet de re-  
 cueillir tous les renseignemens pos-  
 sibles sur l'état de la France, et de  
 proposer les mesures à prendre. Ainsi  
 la chambre des représentans, violant  
 la constitution, que douze jours avant  
 elle a juré d'observer, commence à  
 s'investir du pouvoir exécutif. Le 22  
 juin la séance est très-orageuse : les



avis différens se succèdent avec rapidité; un membre propose de faire déclarer par la chambre que le peuple Français *renonce à toute conquête*; que l'on se rende de suite au quartier-général des alliés pour leur annoncer cette détermination et demander la paix; un autre ne voit d'autres moyens de l'obtenir que d'engager Buonaparte à faire le sacrifice de son pouvoir. Cette dernière proposition est fortement appuyée; on allait la mettre aux voix, lorsque Regnaud ( de Saint-Jean-d'Angély ), annonce qu'un message de Buonaparte va dans peu faire connaître sa détermination. Enfin après une longue attente arrivent plusieurs ministres qui remettent à la chambre la déclaration de Buonaparte au peuple français, par laquelle il abdique pour la seconde fois la couronne, *s'offrant en sacrifice à la haine des ennemis de la*

*France*, et proclame son fils sous le titre de Napoléon II.

Mais cette abdication n'était que conditionnelle. Un grand nombre de représentans demandent qu'elle soit pure et simple, et que l'on nomme une commission de gouvernement. Ce sujet important donne lieu aux plus vives discussions dans les deux chambres : c'était une lutte entre les jacobins et les impériaux, qui craignaient que le pouvoir ne leur échappât. Lucien Buonaparte, Labédoyère et Ségur se font remarquer à la chambre des pairs parmi les plus dévoués à *Napoléon II*. Regnaud, à la chambre des représentans, s'épuise en vains efforts pour soutenir le trône chancelant de la race des Buonaparte. On nomme enfin une commission de gouvernement, et elle se constitue le jour même sous la présidence de Fouché.

Ce fut alors que Buonaparte reconnut qu'il avait commis une grande faute en donnant son abdication. Aussitôt après son arrivée il avait appelé les ministres dans lesquels il avait le plus de confiance, et les avait consultés sur le parti qu'il devait prendre. Son avis était de dissoudre les chambres et de s'emparer une seconde fois du pouvoir absolu; Lucien avait manifesté la même opinion : ses ministres, au contraire, l'engagèrent dès ce moment à donner son abdication. Mais si leur conseil était le même, leurs motifs étaient différens. Regnaud pensait que l'empereur d'Autriche, voyant son petit-fils parvenu à la couronne, abandonnerait la coalition, et que la paix s'ensuivrait bientôt; Fouché et Carnot espéraient se rendre maîtres du gouvernement. Enfin, après de longues hésitations, après avoir donné les

marqués les moins équivoques de la douleur , il s'était résigné , et avait signé la déclaration. Le plus profond abattement l'avait accablé depuis. Ne voyant que sa famille et ses plus dévoués serviteurs , il ne leur dissimulait pas ses regrets. Quelquefois il se montrait dans son jardin à ceux de ses partisans qui venaient aux Champs-Élysées pour jouir encore de la vue de leur héros. Le 25 , il partit de Paris et se retira au château de Malmaison , où il reçut la visite de tous les généraux et fonctionnaires qui allèrent lui faire leurs adieux.

Le jeudi 29 juin , à quatre heures du soir , Buonaparte quitta Malmaison , accompagné de Bertrand , Savary et du général Becker , chargés par le gouvernement de la garde de sa personne. Sa suite se composait de cinquante-sept individus , anciens officiers de

sa maison ou domestiques de toute espèce. Il arriva à Rochefort le 3 juillet, ne s'étant arrêté que quelques heures à Rambouillet et à Niort. Il descendit à l'hôtel de la préfecture maritime. Les deux frégates *la Saule* et *la Méduse*, chargées de ses effets, et disposées à le recevoir, étaient prêtes à mettre à la voile, mais un vaisseau anglais, le *Bellérophon*, et plusieurs autres bâtimens bloquaient le port. Il voulut donner le change à cette croisière en faisant armer une corvette et un aviso; mais le capitaine anglais, bien instruit de l'importante capture qu'il pouvait faire, exerça une surveillance telle qu'il fut impossible de s'y soustraire. Tandis qu'il attendait impatiemment une occasion favorable de s'esquiver, les deux chambres se livraient à des discussions sur la constitution, et les alliés avançaient à grands pas vers la

capitale. Il espérait encore que les embarras qu'éprouvait le gouvernement provisoire déterminerait les représentans à le rappeler à la tête de l'état ; mais les jacobins étaient moins que lui alarmés sur leur propre sort ; ils croyaient fermement pouvoir résister aux armées étrangères, et ne voulaient pas, pour se soustraire à un danger qu'ils regardaient comme passager, abandonner le pouvoir dont ils s'étaient ressaisis : ils auraient plutôt souscrit pour la France aux plus grands sacrifices ; et même au démembrement du territoire. Enfin pressé par le général Becker et par le baron Bonnefoux, préfet maritime, de profiter de toutes les occasions qu'offraient le vent et la marée, il se décida à s'embarquer dans des canots qui l'attendaient à chaque marée, se rendit à dix heures du soir à bord de *la Saule*, et fit

partager sa suite sur cette frégate et sur *la Méduse*. Le lendemain 9, il débarqua sur l'île d'Aix, et en visita les fortifications. Le 10, le temps paraissait favorable, mais la croisière ne laissait aucun espoir d'échapper. Il envoya du 11 au 12 des parlementaires afin d'obtenir le libre passage, et descendit de nouveau sur l'île d'Aix. Deux bateaux demi-pontés y vinrent de Rochefort, pour le transporter à bord d'un navire danois, mais il n'osa pastenter l'aventure. La nuit suivante, il se rendit à bord du brick français *l'Épervier*. Ce vaisseau fit voile le matin du 15 en parlementaire vers l'amiral anglais *le Bellérophon*, où Buonaparte passa le même jour, par suite de convention prise en son nom par le général Becker et le commandant de la croisière. Le 23 du même mois, l'escadre entra dans la baie de Torbay,

et Buonaparte écrivit au prince régent la lettre suivante :

« Altesse Royale ,

« En butte aux factions qui divisent  
« mon pays , et à l'inimitié des plus  
« grandes puissances de l'Europe , j'ai  
« terminé ma carrière politique , et je  
« viens , comme Thémistocle<sup>2</sup>, m'as-  
« seoir sur les foyers du peuple bri-  
« tannique. Je me mets sous la pro-  
« tection de ses lois que je réclame  
« de V. A. R. , comme le plus puis-  
« sant , le plus constant et le plus géné-  
« reux de mes ennemis ».

Il est assez curieux de voir Buona-  
parte qualifier du plus généreux de  
ses ennemis celui de tous contre  
lequel il vomit le plus d'invectives  
dans les pages du *Moniteur*. Mais déçu  
de l'espoir d'aller aux États-Unis  
d'Amérique , il eût été fort désirable  
pour lui de vivre libre dans un pays



voisin de la France, où il comptait déjà un assez grand nombre d'admirateurs et de partisans, et où les lois, dont il invoquait la protection, lui auraient permis d'insulter ouvertement aux souverains et d'exciter par des écrits incendiaires la rébellion parmi les peuples. Tant d'avantages valaient sans doute bien une politesse.

Cependant les intentions des puissances alliées se firent bientôt connaître. Quelque *généreuses* qu'elles fussent, ce n'était point sur de semblables dispositions qu'il avait compté en écrivant sa lettre au prince régent. Il donna, en les apprenant par la voie des journaux le 28 juillet, les marques d'une grande agitation, et protesta qu'on lui arracherait plutôt la vie que de se laisser emmener dans le lieu d'exil qu'on lui destinait. Mais Buonaparte est de tous les hommes celui qui sait le mieux

qu'il n'est pire mal que la mort. Les souverains alliés eurent pleine confiance dans sa résignation , et , sans craindre les effets de son désespoir , conclurent le 2 août un traité qui fixait son sort. On lui notifia le 3 la décision du gouvernement anglais. Après en avoir entendu la lecture , il répondit « qu'il n'était point un Hercule , mais qu'on ne pourrait le faire « sortir vivant du *Bellérophon* » , et se répandit en reproches contre les Anglais , assurant qu'il n'avait tenu qu'à lui de faire une longue guerre de partisan , puisqu'avec six cents hommes il avait *détrôné* le roi de France , qui avait une armée de trois cent mille hommes ; puis il remit une déclaration formelle par écrit , portant qu'il protestait *à la face du ciel et des hommes* contre la violation de ses droits les plus sacrés ; qu'une fois placé à bord

du *Bellerophon*, il était sur le foyer du peuple anglais ; que le gouvernement se déshonorait et souillait son pavillon, etc, etc. Le 6, sir Cockburne lui demanda à quelle heure on pourrait le recevoir le lendemain à bord du *Northumberland*, qui devait le conduire à Sainte-Hélène. Buonaparte fut surpris du titre de général qu'employa cet officier en lui adressant la question ; mais, sans faire d'observations, il répondit : A dix heures. A onze heures et demie, il descendit dans la chaloupe, et loin d'opposer la moindre résistance, il monta fort lestement à bord du *Northumberland*. Depuis son arrivée sur les côtes d'Angleterre, la mer était couverte d'un grand nombre de chaloupes pleines d'Anglais avides de contempler les traits de leur prisonnier. La résolution qu'il avait tant de fois manifestée de

se laisser tuer plutôt que de quitter le *Bellerophon*, avait donné lieu de croire à un évènement. Les curieux furent plus nombreux qu'à l'ordinaire, mais ils durent bien être désappointés. Le 11 août le *Northumberland* sortit du canal de la Manche, et fit voile pour l'île Sainte-Hélène. Avant son départ, Buonaparte était tellement consolé de sa mésaventure, qu'on le vit jouant au *vingt et un* avec ses compagnons, et montrer la plus grande gaité.

La traversée fut longue et ennuyeuse. Buonaparte vivait fort retiré et parlait peu : il n'adressait ordinairement la parole qu'à l'amiral ; et parmi les siens, le général Bertrand et le comte de Las Cases étaient les seuls avec lesquels il conversât. Il prenait peu d'exercice, et dans le jour il se promenait seulement pendant environ deux heures après le dîner. Tous les

soirs il jouait aux cartes , et l'après-midi aux échecs. Il se couchait de bonne heure et se levait très-tard. En général il était dans une mauvaise disposition d'esprit. *Le Northumberland* arriva à Sainte-Hélène le 16 octobre , et le 18 on débarqua Buona-parte. Il fut logé à la campagne , chez un gentilhomme nommé Belcome , jusqu'à ce que la maison qui lui était destinée fût préparée.

Ce palais , comme le nomment ses domestiques , est situé au centre d'un plateau resserré et long de cinq quarts de mille environ , dont l'extrémité se termine par un escarpement à pic au-dessus de la mer. Toutes les avenues de sa demeure sont garnies de sentinelles , et un corps-de-garde est établi à l'entrée du seul chemin qui conduit à la ville. Ainsi bloqué , cet homme qui disait *étouffer en Europe* , et vou-

lait pousser ses conquêtes jusqu'en Asie , ne peut maintenant parcourir qu'un espace d'une demi-lieue , et des sentinelles , formant une ligne de circonvallation qui l'enveloppent , suffisent pour arrêter les pas de ce foudre de guerre , devant lequel jadis les armées les plus formidables se dispersaient comme de vils troupeaux.

Buonaparte, voguant vers l'île Sainte-Hélène , disait à l'amiral Cokburne :  
 « Je suis entré dans le monde avec  
 « six francs , j'emporte des richesses  
 « considérables ; ce n'est point avoir  
 « joué malheureusement ». Ainsi la mort de plusieurs millions d'hommes, le bouleversement des empires, l'incendie, la dévastation de tant de villes, n'avaient pour but que d'assurer l'existence d'un individu ou de satisfaire ses passions. Quelle leçon pour la postérité !

( 434 )

Fasse le ciel que les Français , appréciant ces terribles effets des révolutions , abjurent toutes les erreurs où de perfides écrivains cherchent encore à les entraîner ! Qu'ils aient une entière confiance dans la sagesse du roi , et leur malheureuse patrie , devenue forte par leur union , relevera bientôt son front humilié.

FIN,

---

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE ,  
Rue Saint-André-des-Arts , n° 42.

---

# TABLE

## DES CHAPITRES.

---

### TOME PREMIER.

- CHAP. I<sup>er</sup> *Introduction , jeunesse de Buonaparte , siège de Toulon , 13 vendémiaire.* Page 15
- CHAP. II. *Campagne d'Italie.* 40
- CHAP. III. *Affaire du pape , fin des campagnes d'Italie , traité de Campo-Formio.* 63
- CHAP. IV. *Retour de Buonaparte à Paris , départ pour l'Égypte , prise de Malte.* 88
- CHAP. V. *Invasion de l'Égypte , bataille des Pyramides , bataille de Sédiman , combat naval d'Aboukir , révolte du Kaire.* 111
- CHAP. VI. *Occupation de Suez , prise de Jaffa , siège de Saint-Jean-d'Acre.* 141



- CHAP. VII. *Bataille d'Aboukir , fuite de Buonaparte de l'Égypte. Page 165*
- CHAP. VIII. *Arrivée de Buonaparte en France , 18 brumaire. 188*
- CHAP. IX. *Campagne d'Italie , passage du mont Saint-Bernard , bataille de Marengo. 213*
- CHAP. X. *Arrivée de Buonaparte à Paris , conspirations contre sa personne. 243*
- CHAP. XI. *Négociations avec l'Autriche et l'Angleterre , traités de paix , établissement du royaume d'Etrurie. 268*
- CHAP. XII. *Concordat , expédition de Saint-Domingue. 293*
- CHAP. XIII. *Buonaparte nommé consul à vie , médiation suisse , rupture du traité d'Amiens , voyages dans le département de l'Eure et en Belgique. 315*
- CHAP. XIV. *Conjuration contre Buono-*

*parte , assassinat du duc d'Enghien. .*

Page 348



## TOME SECOND.

CHAP. I<sup>er</sup> *Message du sénat , vœu émis  
par le tribunat , Buonaparte nommé  
empereur.* 1

CHAP. II. *Procès de Georges , Moreau ,  
etc.* 30

CHAP. III. *Protestation du roi , légion  
d'honneur , couronnement de Napo-  
léon.* 50

CHAP. IV. *Ouverture du corps législa-  
tif , lettre au roi d'Angleterre , Bu-  
naparte nommé roi d'Italie , voyage  
à Boulogne , déclaration de guerre de  
l'Autriche.* 76

CHAP. V. *Guerre d'Allemagne , entrée  
à Vienne , bataille d'Austerlitz , paix  
avec l'Autriche , mariage d'Eugène  
Beauharnais.* 109

**CHAP. VI.** *Envahissement du royaume de Naples , érection de celui de Hollande , confédération du Rhin , guerre contre la Prusse et la Russie.*

Page 135

**CHAP. VII.** *Entrevue sur le Niémen , traité de Tilsitt , guerre de Suède , affaires d'Espagne.*

166

**CHAP. VIII.** *Révolte générale des Espagnols , Murat nommé roi de Naples , entrevue de Buonaparte avec l'empereur de Russie à Erfurt , guerre d'Espagne.*

188

**CHAP. IX.** *Retour de Buonaparte à Paris , guerre d'Allemagne , expédition des Anglais contre l'île de Valcheren , nouveau traité de paix avec l'Autriche.*

210

**CHAP. X.** *Affaire du pape , divorce de Buonaparte , son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise.*

233

**CHAP. XI.** *Projet pour faciliter l'évasion*

*des princes d'Espagne , réunion de la Hollande , du Valais , des villes an-séatiques et du duché d'Oldenbourg , concile national , préparatifs de guerre , traités d'alliance avec la Prusse et l'Autriche. Page 252*

**CHAP. XII.** *Guerre de Russie , prise de Smolensk , bataille de la Moscowa , entrée à Moscou , issue de l'expédition , conspiration de Mallet. 275*

**CHAP. XIII.** *Retour de Buonaparte à Paris , entrée des Russes sur le territoire de l'Allemagne , défection du général d'Yorck , levées d'hommes et de chevaux , concordat de Fontainebleau , déclaration de guerre contre la Prusse , campagne de 1813. 308*

**CHAP. XIV.** *Retour de Buonaparte à Paris , ouverture et renvoi du corps législatif , invasion des alliés en France , campagne de 1814 , congrès de Châtillon , entrée des souverains*